

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC
INSTITUT NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
CENTRE – URBANISATION CULTURE SOCIÉTÉ

DES NOUVEAUX.ELLES ITALIENS.NES À MONTRÉAL

Histoires de migrations dans les carrefours de la mobilité

Par

Lydia GAUDREAU

Baccalauréat en arts et science / anthropologie

Mémoire présenté pour obtenir le grade de

Maître ès arts, M.A.

Maîtrise en études urbaines

Programme offert conjointement par l'INRS et l'UQAM

2022

Ce mémoire intitulé

DES NOUVEAUX.ELLES ITALIENS.NES À MONTRÉAL

Histoires de migrations dans les carrefours de la mobilité

et présenté par

Lydia GAUDREAU

a été évalué par un jury composé de

M. Victor ARMONY, président, UQAM

M. Xavier LELOUP, directeur de recherche, INRS

M. Victor ARMONY, examinateur interne, UQAM

M. Bob WHITE, examinateur externe, UdeM

c'est la route que je devais faire, elle te porte sur un trajet, chaque choix, fait que tu fais un trajet, et le trajet est peut-être plus important que le choix, non ? (Lucia, participante à la recherche)

RÉSUMÉ

Dans cette recherche, neuf participant.es d'origine italienne venu.es à Montréal après 2007 reviennent sur leur parcours migratoire. La structure du récit découpe leur trajet en fonction du lieu d'origine et des lieux de passage dans différentes villes pour s'intéresser à l'impact de l'expérience dans celles-ci sur le type d'installation qu'ils.elles *choisissent* : temporaire ou permanente. En faisant cette lecture de la trame narrative autour de leur type de mobilité, le sens du (des) lieux pour chacun d'eux.elles, fait ressortir des rapports d'attachement ou de répulsion aux lieux qui orientent et ponctuent les changements d'installation au fil du temps. La recherche aborde également leur rapport à la ville de Montréal en observant l'effet de la présence de la communauté italienne sur leur installation qu'elle soit de longue ou de courte durée. La plupart du travail de recherche, dont les entrevues et les contacts avec les participant.es, ont été réalisés entre 2015 et 2018 soit avant l'événement de pandémie de COVID-19.

Mots-clés : nouvelle immigration italienne ; (hyper) mobilité ; sens du lieu ; attachement au lieu ; récit.

ABSTRACT

In this research, nine participants of Italian origin who came to Montreal after 2007 reflect on their migratory journey. The structure of the narrative divides their journey according to the place of origin and the places of passage in different cities to focus on the impact of the experience in these on the type of installation they choose: temporary or permanent. By doing this reading of the narrative framework around their type of mobility, the sense of the place(s) for each of them brings out the relationships of attachment or repulsion to the places which orient and punctuate the changes of installation over time. The research also addresses their relationship to the city of Montreal by observing the effect of the presence of the Italian community on their settlement, whether long or short. Most of the research work, including interviews and contact with participants, was carried out between 2015 and 2018, before the COVID-19 pandemic event.

Keywords: new Italian immigration; (hyper)mobility; sense of place; attachment to place; narrative.

Avant-propos

Cette recherche aura connu plusieurs arrêts, détours, moment de pause et de réflexion à l'image de la grande mobilité de ses participants. Le travail de recherche livré quelques années après la principale période de collecte de données, aura pu capter l'évolution des parcours dans le temps, une chose qui n'était pas prévue au départ. Merci au lecteur de porter attention à cet aspect dans la considération des données et son interprétation.

REMERCIEMENTS

D'abord ma plus grande reconnaissance aux participant.es à la recherche qui ont offert avec grande générosité leur temps et livré d'importants moments de leur vie durant les entrevues. Grands mercis à mes parents, Sylvie Lazor et Robert Gaudreau, pour leurs encouragements. Merci à mon conjoint Giovanni Principalli, qui en plus d'être l'inspiration principale de cette recherche, m'a conseillé et soutenu tout au long du parcours d'étude. Merci à Xavier Leloup qui malgré les longs moments de pauses qui ont parsemé la recherche et la rédaction a maintenu son rôle de directeur du projet.

TABLE DES MATIÈRES

Liste des tableaux	xi
Liste des figures	xi
Liste des abréviations et des sigles	xii
INTRODUCTION	13
Chapitre 1 : Structure, théorie et méthode de recherche	19
La structure de la recherche	19
<i>Réflexion de départ sur la structure de recherche</i>	19
<i>Les théories de l'ethnicité et de l'enclave ethnique</i>	20
<i>Les mouvements de populations</i>	22
<i>Montréal et l'immigration italienne</i>	25
<i>Sur la nouvelle immigration italienne au Canada : Quelques données</i>	27
<i>Montréal comme territoire de la diversité et terreau du cosmopolitisme</i>	29
<i>Caractériser les parcours migratoires : transnationalisme et perspective anthropologique</i> .	30
<i>Le récit de la trajectoire : Autour de la mobilité et de l'autonomie du migrant</i>	32
<i>Le sens du lieu</i>	35
Méthodologie	36
<i>L'ethnographie multisite pour étudier un sujet mobile</i>	36
<i>Les matériaux de recherches</i>	38
<i>Le matériau primaire, les récits de migration des participants à la recherche</i>	39
<i>Les références secondaires : provenant des documentaires, des articles de presse</i>	42
<i>Les sources tertiaires : issues des observations, des conversations, des voyages en Italie</i>	44
<i>La liaison des matériaux : relation micro-macro</i>	44
<i>La position de la chercheuse</i>	45
<i>Conclusion</i>	46
CHAPITRE 2 Phase prémigratoire : le contexte de départ	48
Illustration du contexte	49
Illustrations personnelles des contraintes.....	53

<i>Contraintes politiques</i>	53
<i>Contraintes sociales</i>	56
<i>Contraintes économiques</i>	62
CHAPITRE 3 Début de la phase migratoire : expériences des « villes intermédiaires » ..	73
Partir : Opportunités d'études et possibilités offertes par la famille.....	74
Rôle des villes de passage	77
CHAPITRE 4 Poursuite de la phase migratoire. L'expérience montréalaise	85
Découvrir et choisir Montréal	85
Récit de l'installation	89
Préparation et langue française	92
Perspectives sur la vie quotidienne.....	94
<i>Se familiariser avec l'espace</i>	94
<i>Se retrouver dans des quartiers multiculturels</i>	98
<i>Des espaces absents, rechercher des espaces inexistant</i> s.....	99
Attraction et répulsion des caractéristiques spatiales urbaines	101
<i>Nouveaux rapports identitaires ?</i>	106
Rapports à l'italianité.....	108
Avec les Italiens et les Italo-Montréalais	111
<i>Rapports intergénérationnels et familiarité</i>	112
<i>Milieux de travail : Rapport à l'italianité et effet sur l'évolution du parcours migratoire</i>	116
<i>Quels lieux de l'italianité récente à Montréal ?</i>	119
Conclusion	126
Chapitre 5 La phase post-migratoire : envisager le futur	128
Octobre 2018.....	129
Conclusion.....	134
Bibliographie	141
Annexe 1 Grille d'entretien en français	146
Annexe 2 Grille d'entretien en italien.....	147
Annexe 3 Lettre aux participant.es : questions sur la suite du parcours de vie (2018) ...	148

Annexe 4 Le départ de chacun et chacune	149
Annexe 5 Le parcours de Monica et sa famille.....	152
Annexe 6 Mouvements migratoires italiens contemporains	154
Perceptions des participants	154
Perceptions de l'entourage sur le départ des participants et le devenir migrant	161

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1.1 Résidents permanents au Canada selon le pays d'origine (2006-2015).....	27
Tableau 1.2 Étudiants internationaux ayant un permis valide en date du 31 décembre, selon les pays de citoyenneté (2006-2015)	29
Tableau 1.3 Critères de classification de lieux pour le sujet.....	35
Tableau 1.4 Phases d'exploration et de collectes de données	38
Tableau 1.5 Liste descriptive des participants par ordre d'apparition dans le texte	40
Tableau 3.1 Tableau des villes d'origine, halte et destination	73
Tableau 4.1 Facteurs de choix de Montréal	88

LISTE DES FIGURES

Figure 0.1 Il Quarto Stato de Giuseppe Pellizza, huile sur toile, 293 × 545 cm. 1901.....	18
Figure 0.2 Automat d'Edward Hopper, huile sur toile, 71.4 cm × 91.4 cm, 1927.	18
Figure 1.1 Nombre de résidents permanents en provenance d'Italie au Canada, 2006-2015	28
Figure 1.2 Étudiants italiens ayant un permis valide en date du 31 décembre, 2006-2015	28
Figure 1.3 La une du journal italo-montréalais il Rincontro: La nouvelle immigration italienne au Canada, octobre 2015.....	42
Figure 1.4 La Repubblica Immigration, après des années: davantage d'Italiens à l'étranger que d'étrangers en Italie, 27 octobre 2016.....	43
Figure 2.1 Le chômage des 25-34 ans (2005-2013)	63

LISTE DES ABRÉVIATIONS ET DES SIGLES

CNIC	Congrès national des Italo-Canadiens
COMITES	Comitato degli Italiani all'Estero
IIC	Institut culturel italien
INRS	Institut national de la recherche scientifique
PICAI	Patronato Italo-Canadese Assistenza Agli Immigranti
RAI	Radiodiffusion-télédiffusion Italien (Réseau public)
UdeM	Université de Montréal
UNIQUE	Ufficio Nuovi Italiani in Quebec

INTRODUCTION

En 2009, j'ai vu le documentaire *J'ai fait mon propre courage* de Giovanni Princigalli. Le film présente des témoignages sur des rencontres par photos-lettres entre des Italiens arrivés à Montréal et des Italiens de l'Italie du Sud dans les années 50 et 60. On y voit des couples d'un certain âge concocter des plats dans une cuisine communautaire. Un homme nous raconte en ricanant comment il a vécu les premiers jours et les premiers mois de son arrivée au Canada. Après quelques années à Montréal, cet homme fait venir d'Italie sa future épouse, jeune femme originaire de son village natal. « Comme elle était jolie sur la photo », dira-t-il. À son tour, elle nous confie son histoire ; elle a dû quitter sa famille pour aller rejoindre cet homme, qui était pour elle un quasi-inconnu. Elle a quitté son village sans savoir si elle y retournerait un jour.

Tout le documentaire se déroule à Montréal. On y suit un chauffeur qui livre des plats cuisinés à des personnes âgées, on entre dans des cuisines où l'on popote ; on s'arrête sur des perrons au soleil, dans des jardins d'arbres fruitiers ; on s'assoit autour d'une table, à tricoter entre femmes à parler des difficultés du travail à la pièce, un rythme imposé par les rigides patrons de l'époque.

Je me souviens d'avoir eu cette réflexion où toutes ces scènes auraient pu se dérouler en Italie et toutes références à la ville de Montréal nous échappent. On est en quelque sorte transporté dans un univers unique, une Italie éloignée de son territoire d'origine.

Le visionnement du film était ma première découverte de la communauté italienne de Montréal. Depuis, je l'explore sous différentes facettes en ayant établi avec elle une relation quotidienne. Mon entourage est devenu en partie de culture et de langue italiennes avec mon quotidien auprès de mon conjoint, arrivé à Montréal en 2003, sa famille, demeurée en Italie, et ses amis. C'est ainsi que je découvre la langue italienne, je l'apprends en faisant quelques séjours en Italie entre Bologne (nord) et Bari (sud). J'y découvre une société qui me fascine et m'interpellera de façon tout à fait inattendue. Maintenant à Montréal, je parle italien à la maison et français en dehors, assez pour que mon conjoint sente et témoigne que même en restant à Montréal, au Québec, il m'a transmis sa langue et sa culture.

À travers mes quelques allers-retours entre Montréal et l'Italie, j'étais davantage au courant de la situation en Italie. Dans les médias, on parlait de la crise, mais aussi de Berlusconi, personnage médiatique et politique qui a fait les manchettes durant une vingtaine d'années, mais on lui attribue aussi la paternité d'une Italie décadente en matière de politique et d'administration. Une Italie dont

le gouvernement s'est soustrait à ses responsabilités. Manque de fonds ou manque de compétences, trop de corruption ou de népotisme, pas assez de méritocratie ? Les débats télévisuels et journalistiques ressassent des problématiques anciennes ou nouvelles pour trouver des causes et parfois des solutions pour le pays qui semble ne plus supporter sa mine moribonde.

Durant mon séjour à Bologne (2012-2013), on me racontait les difficultés de se trouver un emploi décent, payé dignement avec un horaire normal. On pouvait aussi choisir de ne rien faire dans un appartement payé par ses parents et passer ses journées devant un ordinateur, au moins on se connectait au monde. Malgré tout, il demeurait une vie sociale et culturelle vivante à Bologne, on y chante encore dans des chorales, sur des scènes, on manifeste dans les rues pour le droit des femmes, des étudiants ou contre le fascisme, on parade en costumes et sur des chars allégoriques juste pour le plaisir à travers des quartiers défavorisés et délaissés (*Partot*), on peut voir un film aux côtés de milliers de cinéphiles à *Piazza Maggiore*. Cette perspective sur l'Italie ne me rendait pas un portrait clair de la situation de ses citoyens, on pouvait sentir une ambivalence entre y vivre ou bien la fuir.

Tranquillement, toucher les réalités quotidiennes de mon compagnon, de sa vie et de celles de son entourage me faisait réaliser ma présence en continu sur un terrain de recherche. Un terrain d'anthropologie urbaine (Gutwirth, 1987) dont je me suis imprégnée de différentes manières (Delaporte, 1987). Ma position chevauchait en quelque sorte deux réalités ou *milieux* de l'italianité : une associée à la communauté italo-montréalaise se construisant depuis des décennies sur l'île et à travers ses quartiers, dont les principaux membres sont issus d'une immigration qui a eu lieu il y a plus d'une cinquantaine d'années, et l'autre, à une migration plus récente qui touchait à des contextes sociaux, économiques et politiques de l'Italie contemporaine.

De cette imprégnation progressive a émergé une question de recherche et plusieurs sous-questions sur l'immigration italienne contemporaine à Montréal : comment se vit le parcours migratoire des Italiens et Italiennes aujourd'hui? Quel récit produisent-ils de leur migration? Comment en expliquent-ils les principales étapes et dynamiques? Retrouve-t-on des contacts entre cette plus récente immigration et les vagues plus anciennes? Est-ce que ces contacts exercent une influence sur le parcours migratoire des nouveaux migrants?

D'un côté, les Italiens dans le monde constituent une diaspora imposante installée à différentes époques, en différents lieux. Des vagues d'immigration qui ont laissé toutes sortes de traces au niveau du cadre bâti, d'associations, d'entreprises et de commerces, de cultures et de pratiques qui ont contribué à maintenir dans le temps et l'espace une présence italienne mondialisée et

particularisée par l'effet des localités où elles se sont installées. C'est le cas du Canada et de la ville de Montréal.

D'un autre côté, on indique depuis 2007 des hausses de l'émigration italienne¹, avec un taux déficitaire d'entrées-sorties de citoyens italiens au solde migratoire² (Tirabassi, 2014). Ces départs se font généralement vers les grandes villes européennes comme Londres, Berlin, Paris, mais les voyages s'allongent aussi vers l'Asie, l'Amérique et l'Océanie. On parle d'environ 100 000 nouveaux³ départs par année avec des individus généralement scolarisés au niveau postsecondaire. Ces nouveaux migrants, même s'ils effectuent en général de nombreux allers-retours, représentent la perte d'une richesse socioculturelle pour le pays, communément appelé la *fuite des cerveaux* (Tirabassi, 2014 :116). Ce phénomène qui suscite bon nombre de critiques dans l'opinion publique et au niveau médiatique rend compte d'une contradiction sociale, où la jeunesse éduquée doit s'exiler pour mettre en branle ses compétences alors que l'État a contribué à son acquisition en finançant le système éducatif. Gardons aussi en tête que d'autres catégories sociales émigrent comme les familles à la recherche de meilleures conditions de vie et des individus à la recherche de nouvelles expériences (Tirabassi, 2014, 21)⁴.

Cette recherche s'est basée principalement sur des entrevues avec les nouveaux immigrants italiens. Voir le migrant dans une trajectoire force à prendre en compte les différents marqueurs qui ont rythmé le parcours passant des raisons qui poussent au départ, à la valeur que prendra la vie construite ailleurs, au choix de rester ou de partir.

Le chapitre 1, *Structure, théorie et méthode de recherche*, explique comment l'observation sur le terrain et les entretiens auront été en constante interaction avec le choix des concepts théoriques. J'ai construit un cadre qui a connu une rupture en cours de recherche passant d'un projet qui s'intéressait d'abord aux relations intraethniques entre deux vagues migratoires pour se recentrer

¹ Les données ISTAT rendent compte qu'en 2007, 36 299 citoyens allaient vers l'étranger, en 2012, 67 998, près du double. Les données totales pour toutes origines confondues : en 2007, 51 113 et en 2012, 106 216)

² Les données de 2012 montrent un solde migratoire négatif avec -38 531 citoyens italiens (ISTAT 2014 dans Tirabassi, 2014 : 16) : émigrants 67 998—Immigrants : 29 467

³ Ce nombre est une estimation, car les données fournies par l'AIRE (Anagrafe Italiani residenti al estero), ne figurent pas l'ensemble des départs. On estime qu'un Italien sur deux à l'étranger annule sa résidence. : « Il sistema rileva solo una parte di coloro che emigrano: nonostante l'obbligo di iscriversi all'anagrafe estera dopo un anno di permanenza nel paese straniero, si stima che solamente uno su due italiani all'estero compia questo passaggio. » (Tirabassi, 2014 : 25)

⁴ Ci troviamo di fronte a un fenomeno migratorio dove il confine tra la necessità e la voglia di emigrare appare sbiadito (Ibid., 2013, p. 33). Le motivazioni risultano essere assai più complesse che nelle migrazioni del passato. I dati sulla disoccupazione da soli non bastano a spiegare il fenomeno e per coloro che lasciano il paese spinti dal bisogno concreto vi sono numerosi altri che invece aspirano a un semplice miglioramento delle condizioni professionali o salariali, mentre in altri casi inseguono gli affetti, o il desiderio di novità. (dans Tirabassi, 2014. 21)

ensuite sur le parcours migratoire des participants. Dans cette partie, je souhaite montrer l'évolution de ces choix théoriques et de quelle façon ils ont établi la structure de recherche (phases migratoires, objectivation du récit, concepts de mobilité et de sens du lieu). J'y aborde également la description de la méthodologie de recherche.

Le chapitre 2, *La phase prémigratoire : le contexte de départ*, rendra un bref portrait de la situation italienne contemporaine et prendra en considération l'impact du contexte social dans les motivations à quitter le pays pour les migrants récents. Des motivations qui ne se résument pas seulement à des facteurs économiques⁵. Ces nombreux départs qui font voir un contexte social et politique lourd dont témoignent les participant.es à cette recherche, mais aussi plusieurs documents contemporains (films, documents de presse et médias) nous montrent que l'économie ne peut expliquer à elle seule les motivations au départ. Cette recherche poursuit l'objectif, en parcourant les différents récits de migration récoltés auprès de neuf participants, de montrer les nuances derrière l'expérience migratoire.

Le chapitre 3, *Le début de la phase migratoire : « expérience des villes intermédiaire »* s'intéressera aux premières expériences à l'étranger des migrants italiens ayant participé aux entretiens. Ces expériences à l'étranger, assez brèves, auront participé au niveau individuel à la construction d'une croissance personnelle, d'un sentiment de liberté et leur auront donné une capacité critique et réflexive renouvelée, alimentant bien souvent le désir de poursuivre une vie mobile. Elles font également émerger le rôle de « villes intermédiaires » où les immigrants séjournent sur une base temporaire avant d'entreprendre une autre étape vers une immigration sur une base plus stable ou au contraire, de poursuivre un parcours mobile.

Le chapitre 4, *La poursuite de la phase migratoire. L'expérience montréalaise et les rapports à l'italianité*, décrit la période d'installation et de familiarisation avec l'espace montréalais pour ensuite donner une idée générale de la valeur et des perceptions de l'italianité montréalaise actuelle pour les nouveaux migrants italiens installés à Montréal.

Le chapitre 5, *La phase post-migratoire, Envisager le futur*, aborde les réflexions des participants sur leur parcours, la question du retour en Italie et leur projet à venir. À l'automne 2018, j'ai pris contact avec l'ensemble des participants pour prendre des informations sur l'évolution de leur

⁵ La composante économique primant sur la composante humaine dans les réflexions des scientifiques et des décideurs, la place laissée à l'individu mobile est de plus en plus exiguë et marginale. Pour le dire plus clairement, la composante sociale et culturelle, y compris les apports dans ce sens venant des migrants, n'étant pas aisée à mesurer, elle est en effet rejetée dans les réflexions théoriques comme dans les décisions pragmatiques. (Marengo, 2001. 29-30)

parcours : cinq des neuf participants à la recherche étaient toujours à Montréal, trois en Italie et une en France.

La récolte de ces témoignages poursuit l'objectif d'intégrer l'importance du récit de vie, ou de migration, aux études urbaines (Gaboriau et Gaboriau, 1999 sur l'ouvrage *Le paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant*, de 1919 par Thomas et Zhaniecki). Les discours des participants ne servent pas seulement à accompagner ou confirmer des hypothèses scientifiques. Je cherche à considérer l'oralité comme une réelle avenue de recherche qui énonce des zones d'exploration, d'expérimentation et d'interprétation au sein des sciences humaines et des études urbaines (Attili, 2007, De Certeau, Giard et Mayol, 1994). Il s'agit d'une complexité que seul le récit révèle. Certains ouvrages auront inspiré la poursuite de cet objectif qui apporte une précision à deux niveaux : l'une par rapport à la valeur du vécu humain et l'autre dans un respect de l'espace vécu par les humains.

Tout au long de la rédaction du mémoire, j'ai gardé en tête le contenu d'un article de 2012 sur *la Repubblica* par Franco Cassano (*Economia così l'individuo senza società ha cancellato la politica*, 1^{er} mars 2012), sociologue et député italien, qui rendait un portrait intéressant d'une métamorphose sociale importante, une métamorphose qu'on peut aussi attribuer à l'idée même du parcours de la migration. Sois le mythe de l'idéal de la réussite individuelle, mythe qui se développe en Italie lors du boom économique d'après-guerre (*il miracolo economico italiano*), un moment de l'histoire, parfois cité par les participants, même les plus jeunes qui n'ont pas connu cette époque. Dans ce mythe, l'individu a surtout confiance en lui-même, la communauté et les mécanismes politiques n'étant perçus que comme garants du maintien de la cohésion sociale et non plus à tenir les rênes d'un projet de société. C'est en quelque sorte une fissure avec l'idée d'un État responsable, que l'individu accuse même de sabotage, pour laisser tomber l'idée du peuple uni. C'est une coupure qui s'exprime en deux visions du social ; un passage de l'image d'un peuple qui se construit une société ensemble à un individu qui prend seul sa route. Cette transformation, Cassano la figure clairement dans son article avec le contraste entre deux œuvres picturales : il Quarto Stato de Giuseppe Pellizza et les œuvres d'Edward Hopper. C'est avec ce mythe en tête que je raconte ce que j'ai retenu et décidé de rassembler dans le présent travail. Les nouveaux Italiens à Montréal avec leur contexte, parcours et récit personnel.



Figure 0.1 Il Quarto Stato de Giuseppe Pellizza, huile sur toile, 293 × 545 cm. 1901.
Source : Giuseppe Pellizza — Associazione Pellizza da Volpedo du domaine public



Figure 0.2 Automat d'Edward Hopper, huile sur toile, 71.4 cm × 91.4 cm, 1927.
Source : Des Moines Art Center, reproduction autorisée pour fins éducatives

CHAPITRE 1 : Structure, théorie et méthode de recherche

La structure de la recherche

Ce mémoire a été développé dans un cadre narratif pour que le lecteur puisse s'insérer dans le parcours des nouveaux migrants italiens. En ce sens, l'approche est plus *émic* qu'*etic*⁶ (de Sardan 1998). Il s'agit donc d'un contenu qui retient les réalités proches aux sujets, issus des témoignages, mais n'ignore pas le point de vue à distance tirée des recherches quantitatives et des productions médiatiques par exemple.

La structure de la recherche s'appuie sur les théories de l'ethnicité et de l'enclave ethnique (Portes et Manning 1985; Martiniello 1994;), prend en compte les types de mouvements de populations et ses caractéristiques (Rachédi, 2008), survole la recherche sur les vagues d'immigrations italiennes à Montréal (Boissevain 1971; Ramirez 1984, 2014; Painchaud et Poulin 1988), intègre des notions de l'anthropologie urbaine (Gutwirth 1987), du parcours de vie (Dioh et al. 2020) et du récit comme totalité signifiante (Tarrus 1993), de l'autonomie du migrant (Mung 2009), de l'étude des phases de la trajectoire migratoire (Legault et Fronteau 2008) et du sens du lieu (Pascual-de-Sans 2004). En ce qui a trait au cadre méthodologique, il s'inspire de l'ethnographie multisite (Marcus 1995) et des méthodes propres à la conduite d'entretiens en profondeur (Kaufmann 2011).

Réflexion de départ sur la structure de recherche

Le parcours de recherche s'est déployé sur environ deux ans et demi (2015-2018). Au départ, mes questions se concentraient davantage sur les liens que pouvaient entretenir les nouveaux immigrants italiens à Montréal avec les plus anciennes vagues. Cette interrogation a perdu quelque peu de sa centralité dans la recherche, car d'autres éléments, comme la mobilité spatiale

⁶ « Cependant la distinction emic/etic reste elle-même assez largement en usage. Mais cet usage est lui aussi souvent ne se réfère plus aux positions de Harris. Dans le monde des sciences sociales anglophone, emic, en particulier, est devenu synonyme de « point de vue de l'indigène », de « représentations populaires », de « signification culturelle locale », alors que etic se référerait plutôt au point de vue externe, à l'interprétation de l'anthropologue, au discours savant. Je dirai volontiers qu'il s'agit là de notions, visant à des distinctions de commodité, plutôt que de concepts, visant à des distinctions de théorie. Utiliser les termes emic et etic sur ce mode ne signifie pas les opposer, encore moins établir une hiérarchie entre eux, mais simplement savoir qui parle ou de qui on parle. » (de Sardan, 1998. 157-158)

et sociale, la recherche d'autonomie et de nouvelles expériences venaient prendre une importance plus élaborée et détaillée dans le discours des participants.

Les théories de l'ethnicité et de l'enclave ethnique

Mes premiers questionnements sur l'arrivée des nouveaux Italiens à Montréal s'inspiraient surtout des travaux de Portes et Manning (1985) sur les enclaves ethniques et les rapports intragroupes. Ces recherches reviennent sur l'historique des chaînes et parcours migratoires de certains groupes ethniques d'importance aux États-Unis comme les Juifs, les Japonais et les Cubains⁷. L'enclave ethnique est une entité sociale et économique qui reste souvent invisible aux yeux de l'État et des gouvernances urbaines officielles. Elle est construite, gérée et conduite le plus souvent par des leaders ethniques locaux qui mettent en place des activités dédiées en partie à leur communauté ethnique. La mise en place de ces activités permet la constitution et le déploiement de réseaux ethniques ou d'une communauté ethnique qui, sans être nécessairement incarnés dans un ghetto visible distingué par des frontières, s'activeront en parallèle à la société plus large ou dominante. Les nouveaux arrivants dans une société peuvent faire appel à ces réseaux ou connaissent des membres appartenant à leur communauté d'origine. En y accédant, ils peuvent obtenir un emploi, des ressources en matière de logement, des aides pour l'installation ou pour comprendre l'administration locale.

Considérant la présence des nombreuses entités italiennes à Montréal et en lisant cet article de Portes et Manning, la question des dynamiques d'intégration à travers l'enclave ethnique pour les Italiens récemment arrivés se posait presque intuitivement.

Dans le même ordre d'idées que Portes et Manning, Martiniello (1994) présente un travail nuancé sur l'enclave ethnique et surtout sur le rôle des élites ethniques chez les Italiens de Belgique. Il pose la question à savoir qu'est-ce qu'une communauté ethnique et quelle est sa portée réelle ?

⁷ Les travaux plus récents de Portes s'intéressent davantage aux aspects sociaux, économiques et politiques du transnationalisme des migrants. Un des concepts importants qu'il a mis de l'avant est celui d'enclave ethnique, dans lequel on pouvait comprendre plusieurs paramètres, phases, étapes de l'installation du migrant. Ce concept venait aussi à l'époque rompre avec les habituelles théories sur l'intégration-assimilation, plus linéaire et mise plus fortement en relation avec la société d'accueil. Une vision qui maintenait la dichotomie société dominante et minorités et négligeait en quelque sorte l'impact que pouvait avoir la communauté ethnique d'appartenance pour le nouvel arrivant. Le concept d'enclave ethnique permet d'ajouter des éléments de compréhension à la structure d'installation et à la chronologie de l'adaptation du nouveau migrant. La vision pluraliste qui découle de la société, et surtout de la ville, développée par Portes trouve sa source dans des travaux plus anciens, dont le classique: Glazer, Nathan et D. P. Moynihan. 1963. *Beyond the Melting Pot: Negroes, Puerto Ricans, Italians and Irish of New York City*. Cambridge, MA: MIT Press.

Il la définit non pas comme un ensemble homogène d'individus ayant les mêmes idéaux, pratiques et statuts, mais l'explique plutôt en remettant en question l'ethnicité au sein de l'identité individuelle. En effet, l'ethnicité se construit perpétuellement et se perçoit à travers des regards extérieurs, ceux-ci établissant des liens de différenciation. Ainsi, à l'intérieur même d'un groupe ethnique, certaines caractéristiques identitaires individuelles autres que celles associées au groupe ethnique sont mises de l'avant faisant apparaître des rapports de pouvoir entre les membres de la communauté comme des différences socioprofessionnelles, des niveaux de vie divers et des classes économiques variées. À travers son étude sur les groupes italiens de Belgique : « ces microcommunautés locales, d'organisation communautaire ne dépassant parfois pas le cadre de la famille élargie ou d'une association » (114), il montre que bien qu'il y ait présence de plus de 300 associations au pays, seulement 10% de la population italo-belge y est lié. On peut donc dire que, malgré la visibilité de ces groupes aux yeux du public ou d'autres paliers de gouvernance non ethniques, ils sont en effet très peu représentatifs de la population italo-belge et de ses intérêts divers, de la communauté italienne dans son entièreté. Cette thèse rejoint celle de Painchaud et Poulin (1988. 125) sur les Italiens de Montréal qui dit que, malgré l'idée d'unicité derrière l'entité « communauté ethnique », il y a souvent bon nombre d'intérêts qui illustrent surtout l'hétérogénéité à l'intérieur de ce qui est perçu comme un seul groupe ethnique⁸.

L'intérêt principal du texte de Martiniello est qu'il se penche sur le rôle des leaders de ces petits groupes, ils agissent selon des volontés et des intérêts personnels d'autopromotion, et perpétuent la plupart du temps une illusion de participation politique dans la société élargie. Cette élite neutralisée par le pouvoir « des natifs » travaille aux marges des réels débats et maintient les collectivités ethniques dans des enjeux dépolitisés, culturalistes, entretenant la plupart du temps l'impuissance politique du groupe. Bien que les caractéristiques des élites de la communauté italienne de Montréal possèdent des similarités avec les élites italo-belges, elles se distinguent,

⁸ « Que peut-on conclure de ce foisonnement d'associations et d'organisations dans la communauté italo-montréalaise? D'une part, elles forment plusieurs milieux de vie communautaire qui sont autant de pôles de développement d'une culture populaire spécifique aux immigrants italiens de Montréal. D'autre part, cette multiplicité exprime l'hétérogénéité de la communauté et, en conséquence, ses divisions internes. De plus, le fait que seulement 42% de celles-ci soient affiliées au CNIC, et souvent en jugeant sévèrement la représentativité, l'efficacité et la pertinence de cet organisme, démontre à l'évidence le manque d'unité politique et sociale de la communauté. Enfin, cette diversité fait ressortir l'importance et la vivacité du régionalisme dans cette communauté. Aussi, peut-on se demander : Y a-t-il une communauté italo-montréalaise ou plutôt plusieurs petites communautés régionales? » (Painchaud et Poulin, 1988. 125)

car certains membres ont pu accéder à des positions politiques à différents niveaux de gouvernances nationales (Sturino 2019).

Pourquoi cette thèse de Martiniello intéresse-t-elle la recherche ? Elle rappelle que l'ethnicité est un concept parmi d'autres qui sert à identifier le migrant et sur lequel le chercheur peut se pencher. Toutefois, ce sera au détriment de plusieurs autres éléments qui composent la vie du migrant. Lorsqu'on s'aperçoit que les points d'appartenance, de reconnaissance, d'un groupe d'origine commune sont en fait aussi morcelés, il est difficile de se contenter d'une seule et même catégorisation.

L'ethnicité dans cette ethnographie est donc considérée comme une forme de bagage, où l'origine italienne provient d'avoir vécu au pays, mais où toute la complexité de la vie du migrant est encore à décortiquer dans son récit. Chacun des récits de la trajectoire de migration se connecte entre eux selon mes critères de recherche. Ainsi au lieu de parler d'ethnicité (notion qui catégorise et est déterminante), à partir de mon point de vue, c'est plutôt leur « nous » que je veux saisir, je suis celle qui lie ces discours entre eux et garde en tête que c'est moi, qui crée un récit commun entre les participants dans cette recherche. Cette idée est tirée d'un article de De Tona sur les témoignages de neuf femmes d'origine italienne vivant à Dublin. Elle a adopté cette manière de connecter entre elles les histoires qu'on lui a confiées : « As Jedlowski points out, stories are narrated by someone, and there is someone who listens to them. Therefore, they are between us. Or better, they constitute the us: us, connected in the act of narration, us, who will know the story. » (Jedlowski, 2000: 96 dans De Tona 2004, 318).

Ainsi, les liens et l'effet de ces liens entre les migrants italiens et la communauté italienne de Montréal, sinon, plus largement, avec l'italianité montréalaise ont été retenus dans la recherche, mais ne sont pas centraux à la structure de recherche.

Les mouvements de populations

Où situer l'immigration italienne contemporaine dans le phénomène des mouvements de populations ? Le phénomène d'immigration a évolué de différentes façons depuis la fin du XIXe siècle. Différents facteurs expliquent les mouvements de populations (économie, politique, environnement, etc.) (Rachédi 2008). L'observation de ces mouvements migratoires permet de constater la globalisation du phénomène d'immigration et met en lumière les raisons principales

expliquant ces flux. On remarque deux schémas principaux des mouvements migratoires : les migrations économiques et les migrations politiques (Piché, 1997 dans Rachédi 2008, 9).

Les migrations économiques sont dues principalement aux inégalités dans la répartition des richesses au niveau global. Les conditions de vie du pays d'origine poussent donc certaines familles (ou individus) à quitter le pays pour améliorer leur qualité de vie. Les déplacements de population importants sont décrits dans 3 axes par Piché :

- 1) Sud (Afrique, Asie du Sud, Amérique latine et Caraïbes) vers Nord (Europe de l'Ouest et Amérique du Nord, Océanie)
- 2) Europe de l'Est vers Europe de l'ouest et Amérique du Nord
- 3) Pays du Sud vers d'autres pays du Sud (Afrique)

Les migrations politiques sont celles qui décrivent le mouvement des réfugiés. Ces déplacements s'expliquent principalement par des conflits qui sévissent dans certaines zones, des régimes totalitaires, des tensions nationalistes, ethniques et intercommunautaires. Ces conflits qui apportent un lot d'instabilités sociales et civiles compromettent la survie des populations. La faim et les catastrophes naturelles expliquent aussi les mouvements de réfugiés (HCR (Haut-commissariat des Nations Unies) dans Legault, 2000, cité dans Rachédi 2008, 11).

Le mouvement migratoire de l'Italie contemporaine ne prend pas forme à travers ces principaux flux migratoires. Les émigrants italiens sont plus difficilement « traçables » dans un phénomène d'immigration permanente étant donné l'absence de frontières entre les pays européens et les moyens de transport rapides (trains, avions) qui écourtent les séjours. Il y a donc cette difficulté à étudier un sujet tel que l'immigration des Italiens extrêmement mobiles définissant plutôt un *mouvement continu de nomadisme cosmopolite*⁹ (Tirabassi 2014, 23-24).

Les nouveaux migrants italiens choisissent comme premières destinations les grandes métropoles européennes de pays tels que l'Allemagne, la Suisse, le Royaume-Uni et la France (Tirabassi et Del Pra. 2014) accueillant à eux quatre la moitié des flux migratoires de cette période, mouvement en croissance à la suite de la crise économique. Toutefois, certaines villes ou certains

⁹ « La difficoltà nel reperire dati attendibili è poi accentuata dal fatto che, con l'avvento della globalizzazione e l'incremento dei mezzi di trasporto – treni ad alta velocità, voli di linea low cost e così via – gli spostamenti si sono fatti sempre più facili e frequenti così come, in molti casi, il periodo di permanenza è diminuito. Vi sono poi gli esempi di individui dei quali è pressoché impossibile definire un paese di stanziamento e che di fatto conducono, perlopiù per motivi di lavoro, un nomadismo cosmopolita continuo, costituendo le cosiddette migrazioni multiple e fluide. » (Tirabassi, 2014 : 23-24)

pays restent des destinations de choix (Barcelone, Irlande) pour les jeunes Italiens, malgré leur haut taux de chômage au moment de la crise. Cela montre que d'autres types de facteurs ont encouragé la mobilité. Pour sa part, le programme Erasmus a donné la possibilité à plus de 2 millions d'étudiants de réaliser un parcours d'étude dans une ville étrangère du continent européen. Entre 2000 et 2011, l'Italie voit en moyenne 17 800 étudiants par année partir vers différentes villes universitaires (Tirabassi et Del Pra. 2014). En général, ce type d'opportunité de séjour s'effectue à assez court terme, mais peut participer à générer des départs à plus long terme ou plus fréquents.

Selon l'enquête de Tirabassi et Del Pra (2014), parmi les raisons qui comptaient dans les motivations au départ des Italiens interrogés : 75% le font pour des raisons liées à l'emploi, 55% pour améliorer leur qualité de vie, 49% pour les études et moins de 40% pour des raisons affectives. Parmi les répondants, plus de 78% ont au moins un baccalauréat (56,4 % baccalauréat ou master, 13,5% un doctorat et 8,3% un postdoctorat) montrant le haut niveau d'éducation de la majorité des migrants. Près du trois quarts travaillent, 10% ont une bourse d'études, 9% vivent de contributions des parents, 4% de programmes publics et près de 8% à d'autres revenus dont le salaire du partenaire. Mis à part les étudiants, 66% gagnent plus de 1500 euros par mois dans leurs emplois à l'étranger dont 14% gagnant plus de 3500 euros par mois. En incluant les étudiants, c'est 46,5% qui gagnent moins de 1500 euros par mois. Près de 80% des nouveaux migrants connaissent au moins deux langues, 48% en connaissent trois et 18,9% quatre. L'anglais est en tête de liste (86%), suivi du français (46%), de l'espagnol (40%), de l'allemand (26%) et dans une moindre mesure du portugais, du chinois, du catalan et de l'arabe.

L'hypermobilité est l'une des caractéristiques fortes des nouveaux migrants qualifiés comme les nouveaux Italiens. En comparaison aux précédentes vagues d'immigration où il était possible de partir sans ne plus jamais revenir, les visites aux pays d'origine sont beaucoup plus fréquentes surtout depuis l'arrivée des compagnies aériennes *low cost*. L'échantillon de Tirabassi et Del Pra, montre que 46% des répondants vivant à l'étranger depuis plus de 5 ans et moins de 12 ans sont revenus en Italie plus de 20 fois.

L'identité des migrants italiens s'associe pour une grande partie au territoire européen et à leur pays d'origine, au lieu et région de naissance et très peu au lieu habité à l'étranger. Ils portent une identité transnationale à travers les connexions qui les lient en continu à *là-bas*. Les réseaux des milieux de travail sont assez variés, composés de travailleurs natifs, italiens ou de pays tiers. Les

temps libres aussi se passent avec des personnes natives, des Italiens ou d'un pays tiers à peu près dans la même proportion, mais surtout avec des personnes issues d'un pays tie

Montréal et l'immigration italienne

Plusieurs chercheurs se sont penchés sur la question de l'immigration italienne à Montréal notamment dans les années 70 et 80 étant donné les vagues d'immigrations importantes qui ont eu lieu dans les décennies précédentes (Boissevain 1971; Ramirez 1984, 2014; Painchaud et Poulin 1988). Ces travaux renseignent sur les caractéristiques de ces grandes vagues migratoires ayant traversé l'île, les alentours de Montréal et le pays durant le siècle dernier. Si l'immigration italienne récente intéresse de plus en plus de chercheurs (Fassio 2013; Tirabassi 2014; Baldassar 2014; Felin 2014; Gjergji 2015 ; Scotto 2015; Bartolini, Gropas et Triandafyllidou 2016; Dubucs et coll. 2016), les recherches portent généralement sur d'autres régions du monde que les villes canadiennes. Les recherches particulières à l'immigration italienne récente à Montréal sont rares, étant données les quelques centaines d'arrivées annuelles en ville, ce qui paraît peu en rapport aux vagues précédentes et attirent probablement moins le regard et la curiosité des chercheurs. Malgré cette relative absence de travaux, il est intéressant de noter la recherche doctorale en cours de Chiara Vigliano au département d'histoire de l'Université de Montréal qui investigate par les méthodes propres à la récolte de récits de vie, les parcours d'une trentaine de femmes italiennes arrivées à Montréal dans les 25 dernières années.

Le siècle dernier a vu arriver deux vagues importantes d'immigration italienne. L'observation des traces qu'elle a laissées jusqu'à aujourd'hui est notable. L'italianité est visible et vécue de différentes façons, et ne l'est pas uniquement par des Italiens. C'est pourquoi il est intéressant de mentionner l'apport de ces travaux et documents pour cette recherche sur la nouvelle immigration italienne. La question qui reste en suspens : *peut-on octroyer une valeur à la présence d'italianité à Montréal pour les nouveaux arrivants italiens*, mérite d'être posée. Pour la caractériser, je me suis arrêtée sur les croisements entre le nouvel arrivant et les membres de son groupe ethnique venus avant lui et on comprend, dans certains cas, l'importance que prend cet aspect dans le caractère que prendra l'installation en matière de permanence, de mobilité sociale et d'adaptation dans le pays d'accueil.

Les recherches de Ramirez (1984) se sont intéressées davantage au processus d'installation dans une perspective historique donnant une vue d'ensemble sur les différents quartiers et

processus d'installation à travers la ville. L'ouvrage, *Les premiers Italiens de Montréal*, remonte sur les traces des arrivants italiens de la fin du XIXe siècle. Ces premières installations qui prennent place sur l'Île¹⁰ étaient composées surtout de commerçants, sinon d'individus possédant un métier (ex. : sculpteur) en provenance du nord de l'Italie. Le rôle des individus issus de cette première vague est important dans l'organisation de la suivante, et permet de prendre la mesure de l'importance de la présence d'enclave et de leaders ethniques locaux de l'époque :

Lorsque l'immigration italienne à Montréal prendra le caractère d'un phénomène de masse, c'est le noyau qui fournira les brasseurs d'affaires qui agiront comme intermédiaires dans l'ensemble des activités commerciales suscitées par le phénomène de migration - ce qui aidera l'économie canadienne à répondre à la demande de travailleurs manuels et les migrants à obtenir un salaire. (Ramirez, 1984. 21)

La première vague massive d'immigrants d'origine italienne arrive au début du XXe siècle à travers un système de patronage ; un système d'embauche chapeauté par un *padrone* qui fait travailler les hommes en provenance d'Italie en Amérique. Ce système des *padroni* se dissout avec des migrations qui se sédentarisent de plus en plus. Si les premiers travailleurs italiens surtout originaires du sud avaient tendance à rentrer au pays rejoindre leur famille sur des terres nouvellement acquises avec leurs économies faites au Canada, un peu plus tard, ils commencent à s'établir à Montréal et à faire venir leur famille. C'est donc plutôt un système migratoire par parrainage qui s'installe au détriment du premier. Cette vague prend forme sur environ une vingtaine d'années jusqu'au milieu des années vingt. Cette période voit éclore les maisons avec pension ouvertes aux travailleurs italiens arrivants seuls, les commerces italiens (épiceries, tailleurs, etc.) et les premières formes d'institutions italiennes (Association de crédit et de solidarité, école, église) marquant les premiers quartiers italiens de Montréal. C'est donc une période où la permanence des migrations prend une forme significative avec des installations autour de ce qu'on connaît aujourd'hui sur la zone décrivant le quartier de la Petite-Italie, autour des terres qui étaient encore jusque-là exploitées surtout pour son minerai (pierres de taille).

Entre 1951 et 1981, la population italienne de la ville passe de 30 000 individus à 163 735 (Painchaud et Poulin 1988). C'est par un système de parrainage familial et par des ententes binationales sur le travail facilitant la venue des Italiens au Canada que ce nombre augmente ainsi en 30 ans. On sait que Toronto a été la ville qui a accueilli le plus grand nombre d'Italiens au pays durant cette période. On note dans l'ouvrage de Painchaud et Poulin, l'effet de la communauté italienne déjà en place sur les nouveaux arrivants comme une valeur importante. Devant cette

¹⁰ On peut voir des similitudes entre ce groupe d'Italiens et les arrivées récentes, soit un petit groupe spécialisé dans certains domaines.

vague massive d'arrivées, les occasions d'affaires à travers le commerce ethnique représentent de nouvelles richesses pour les Italiens déjà installés en ville.

Plusieurs quartiers se développent aussi autour des manufactures, là où la majorité des Italiens, travailleurs pour la plupart non qualifiés originaires de milieux ruraux du sud de l'Italie, s'installent. On pense au sud de la Petite-Italie, Nord-ouest du Plateau Mont-Royal, longeant le boulevard Saint-Laurent, ainsi qu'aux installations au nord de l'actuelle autoroute métropolitaine, au nord de la rue Crémazie, autour des rues Chabanel et Port-Royal, dans les quartiers Ahuntsic et à Montréal-Nord, des quartiers qui se transforment sous l'influence des installations italiennes à cette époque. C'est aussi les années où la ville de Saint-Léonard voit s'installer plusieurs milliers de migrants italiens (Pazzi 2012).

Sur la nouvelle immigration italienne au Canada : Quelques données

Les données sur l'immigration au Canada permettent de se figurer les proportions actuelles de l'immigration italienne au pays. Le tableau 1.1 sur les Résidents permanents selon les pays d'origine permet de constater qu'en 2015 les individus en provenance d'Italie (832) représentent un nombre peu élevé en comparaison des individus en provenance des pays qui figurent en tête de liste comme les Philippines (50 846), l'Inde (39 530) la Chine (19 533).

Tableau 1.1 Résidents permanents au Canada selon le pays d'origine (2006-2015)

Canada - Résidents permanents selon les pays d'origine										
Pays d'origine	2006	2007	2008	2009	2010	2011	2012	2013	2014	2015
Philippines	18 400	19 833	24 884	28 572	38 614	36 759	34 301	29 532	40 032	50 846
Inde	33 773	28 731	28 257	29 452	34 226	27 488	30 920	33 078	38 330	39 530
Chine, République populaire de	33 493	27 630	30 031	29 622	30 381	28 491	33 011	34 115	24 626	19 533
Iran	7 481	6 974	6 474	6 581	7 478	7 479	7 525	11 288	16 772	11 669
Pakistan	13 128	10 123	8 984	7 215	6 812	7 467	11 208	12 611	9 113	11 330
Syrie	1 145	1 056	919	917	1 040	1 005	649	1 008	2 051	9 853
États-Unis d'Amérique	9 612	9 460	10 187	8 995	8 142	7 674	7 870	8 486	8 491	7 522
...										
Italie	325	316	370	429	434	374	438	545	652	832

Source: Jeu de données du gouvernement du Canada (IRCC_FFPR_15_F)

Bien qu'il s'agisse d'un nombre peu élevé d'individus d'origine italienne à avoir obtenu ce statut en 2015, l'évolution de la situation depuis 2006 montre une nette augmentation depuis 2011 (voir figure 3). Cette augmentation suppose un nombre plus élevé des demandes de résidence

permanente dans ces mêmes années, une courbe qui suit en quelque sorte l'exode plus marqué des Italiens dans le monde (Tirabbassi 2014).

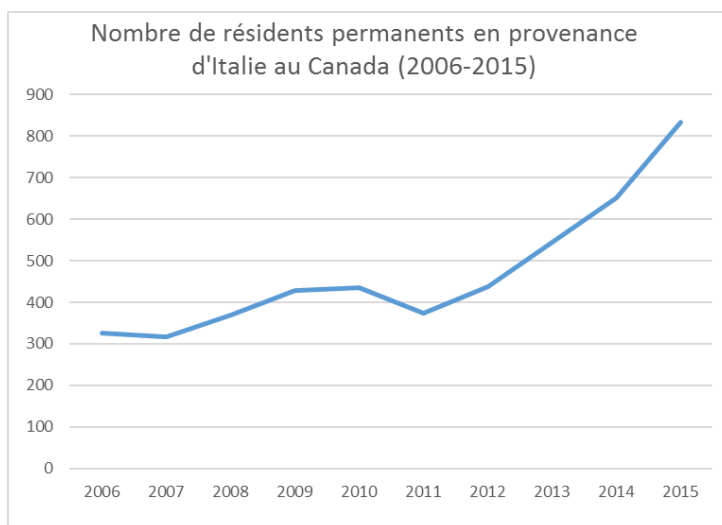


Figure 1.1 Nombre de résidents permanents en provenance d'Italie au Canada, 2006-2015
Source: Jeu de données du gouvernement du Canada (IRCC_FFPR_15_F)

Le nombre d'étudiants italiens détenteurs d'un permis temporaire au Canada est en augmentation depuis une dizaine d'années (figure 4). Pour 2015, l'Italie figure au 33^e rang de la liste de classement des pays selon le nombre d'étudiants internationaux.

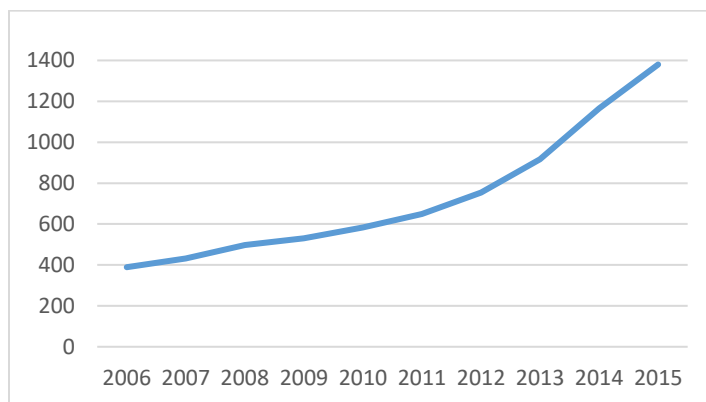


Figure 1.2 Étudiants italiens ayant un permis valide en date du 31 décembre, 2006-2015
Source: Jeu de données du gouvernement du Canada (IRCC_FF_22_F)

Tableau 1.2 Étudiants internationaux ayant un permis valide en date du 31 décembre, selon les pays de citoyenneté (2006-2015)

Étudiants internationaux ayant un permis valide en date du 31 décembre, selon les pays de citoyenneté, de 2006 à 2015										
Pays d'origine	2006	2007	2008	2009	2010	2011	2012	2013	2014	2015
Chine, République Populaire de	39 954	41 086	43 086	50 436	57 320	68 319	80 925	94 440	107 075	118 784
Inde	7 456	7 913	8 273	11 664	20 259	27 304	32 165	34 668	37 962	48 633
France	8 153	9 025	9 401	10 384	11 398	12 733	14 768	16 437	18 723	20 131
Corée, République de	29 548	30 678	28 981	27 165	25 296	22 631	20 231	19 034	18 982	19 746
États-Unis d'Amérique	12 879	12 782	12 157	12 048	12 069	12 097	12 189	12 158	12 231	12 216
Arabie Saoudite	1 257	2 011	4 462	8 418	12 268	14 156	13 886	13 841	13 408	11 682
Nigéria	1 645	1 920	2 183	2 822	3 647	4 424	5 460	6 810	8 322	9 978
Brésil	1 526	1 948	2 386	2 408	2 722	3 267	5 107	7 723	8 677	7 321
...										
Italie	389	432	497	531	583	649	754	916	1165	1380

Source: Jeu de données du gouvernement du Canada (IRCC_FF_22_F)

Montréal comme territoire de la diversité et terreau du cosmopolitisme

Montréal, l'espace en commun des participants à la recherche, se caractérise par une « super-diversité » (Vertovec 2007 dans Germain 2013) avec de nombreuses variations d'origine et de classes sociales dans les différents secteurs de recensement. Il n'est pas possible d'identifier pour Montréal de territoire associé spécifiquement à l'immigration comme en France ou aux États-Unis. On parle plutôt des « milieux de vie dans lesquels les immigrants sont établis qui sont de plus en plus différenciés » et fluides (Dansereau, Germain et Vachon 2012 dans Germain 2013. 98). Ainsi s'est construit à Montréal, peut-être grâce à la présence de deux cultures linguistiques (anglaise et française) depuis des siècles (Latouche 1997) un cosmopolitisme « mou », non pas celui des grandeurs des échanges culturels, mais plutôt celui de la cohabitation tranquille, d'« un jeu poli de distance et de rapprochement » (Latouche 1997. 137). Montréal est donc une ville s'alignant en cohérence avec les attentes d'un type de migrants nomades et cosmopolites en continuels mouvements tels que les immigrant.es italien.nes récent.es.

Caractériser les parcours migratoires : transnationalisme et perspective anthropologique

Dans cette recherche, je souhaite entre autres mettre au jour les raisons derrière le départ et voir, à partir du discours de chacun, sur quoi se construit la trajectoire migratoire individuelle des participants. C'est à travers le parcours de vie des migrants, ses aspects particuliers, qu'émerge la complexité des trajectoires¹¹ (Sapin et al. 2007). L'expérience migratoire, composée de périodes, d'événements, d'obstacles, d'opportunités révèle les aspects rythmant les trajectoires (Dioh et al. 2020). Cette individualisation n'empêche pas d'établir une structure de base rassemblant les « récits de migration » dans un socle en commun où l'on voit se tracer un récit de l'immigration italienne récente vers Montréal, à Montréal et s'il y a lieu, après Montréal.

L'approche ethnographique s'intéresse aux discours liés aux réalités des migrants. C'est une vision que Guthwirth (1987), anthropologue de la ville, met de l'avant. L'anthropologie de la migration aura généralement une tendance à s'arrêter sur des thématiques qui s'approche du quotidien des individus étudiés, bien qu'elle ait pris conscience des facteurs macrosociaux. Ces contextes à plus petite échelle (Vertovec 2013) sont observables au niveau de l'individu, de sa famille, de son réseau, de sa communauté, dans des espaces privés ou publics et feront ressortir des traits liés à l'identité et à l'appartenance à certaines classes sociales.

L'immigration est classiquement perçue selon des angles qui abordent des thématiques liées au système économique, à des enjeux d'État faisant ressortir les facettes sociales des niveaux d'intégration¹². À partir de ces points de vue, on peut s'arrêter sur les comportements discriminatoires des sociétés d'accueil montrant souvent les inégalités vécues par les immigrants. Ainsi, les recherches ont elles-mêmes généralement construit un certain corpus de la marginalité entourant les réalités des migrants¹³. Bien qu'il soit valable de faire voir les inégalités

¹¹ « On observait auparavant des groupes distincts, hiérarchisés et ancrés dans des usages tenaces. C'est maintenant la variété et la labilité des situations sociales qui frappent. Cette complexification des structures issues de la modernité incite à leur tour les chercheurs à s'interroger sur l'ampleur des transformations des vies individuelles. » (Sapin et al. 2007. 20)

¹² « La vision économiciste de la migration, liée à des mouvements de régulation, ne permet d'approcher et d'étudier que la partie la plus visible et « comptable » des mouvements migratoires (Marengo, Piguet, 1993). » (dans Marengo, 2001. 29)

¹³ Lors d'un travail de synthèse pour la réalisation d'une affiche de la revue Lien social et Politiques sur le thème des migrations, on constate que la majorité des articles des années quatre-vingt aux années 2000 entretiennent un certain vocabulaire plaçant le migrant dans un espace composé de difficultés et d'obstacles. C'est surtout à partir de 2005 que l'on commence à discuter des réalités du migrant comme des composantes sur lesquelles il peut avoir un contrôle et même comme lui rendant un statut et une position de laquelle il peut profiter. Dans cette optique, le migrant peut considérer sa mobilité comme porteuse de ressources et non pas comme un obstacle à surmonter.

(discrimination au travail, racisme, etc.) qui touchent plusieurs immigrants, une partie de leur vie, perspective et vision sont bien souvent masquées oubliant qu'ils possèdent des expériences multiples et donc une capacité réflexive et critique de leur propre trajectoire. Cette capacité est acquise durant un parcours composé de départs et d'installations incluant des processus prémigratoire et migratoire au pays d'origine, et des périodes d'adaptation, d'intégration et d'acculturation à une nouvelle société (Legault et Fronteau, 2008 : 44-62).

Et sur cette question de l'intégration, Weber réinterroge le concept dans un article et il propose pour sa part une approche transnationale (Weber 2010) pour saisir la vision du migrant, vision acquise à travers de multiples arrêts :

« Les migrants ont [...] une grille d'interprétation du monde qui dépasse celle de la seule société d'origine ou de la société d'accueil : construit dans la circulation, la découverte de l'altérité et l'acquisition de codes sociaux variés, leur système de référence est plus riche ; il élargit le répertoire identitaire et autorise des ancrages multiples. Ainsi, cette approche transnationale permet de dépasser l'infériorisation implicite de l'immigrant dans la société qui est censée l'accueillir ; il ne s'y sentira jamais vraiment chez lui, puisque « chez lui » est un référent multidimensionnel qui dépasse les frontières. » (Weber, 2010. 63)

Ainsi, cette approche permet de dégager le migrant d'une vision qui le subordonne à rejoindre un certain idéal d'intégration. Les sociétés d'accueil tiennent en effet pour acquis que les migrants ont un projet d'immigration, mais aussi d'intégration tel que ces mêmes sociétés l'envisagent et le décrivent ; statut légal, égalité de traitement avec les locaux, etc.

Cela permet de changer la position du chercheur par rapport au migrant à qui il s'adresse ne le concevant pas comme un membre marginal (Mung 2009) de la société avec ses défis d'intégration, mais bien comme un individu avec une histoire qui s'écrit dans d'autres sphères que celle de l'intégration.

L'individu migrant contemporain (de la modernité) développe une capacité d'agir et de réfléchir son projet de migration, projet s'inscrivant dans un processus individuel. Dans cette perspective, le migrant est considéré comme un sujet moins stable et flexible, ayant plusieurs sphères et réseaux d'appartenances et possédant un certain pouvoir de décision sur son avenir (Carpentier et Whyte 2013).

Le récit de la trajectoire : Autour de la mobilité et de l'autonomie du migrant

L'approche de Mung (2009) se construit d'abord à partir des conditions et des dispositions qui prédisposent (présagent ?) à la migration et non sur des déterminants intérieurs ou extérieurs associés à un calcul coûts / bénéfices :

Il faut alors mettre l'accent sur les initiatives plutôt que sur les contraintes. Mais dire cela n'est pas ignorer ces dernières, bien au contraire, puisque s'il y a initiative c'est qu'il y a aussi contrainte – sinon on se demande bien comment et pourquoi se manifesterait l'initiative. L'initiative, le pouvoir-faire, est précisément la capacité de transformer ces contraintes en un poursui du sujet. (Mung 2009, 26)

Dans cette perspective, les enjeux économiques peuvent être envisagés comme les raisons objectives et collectives au projet migratoire et au phénomène d'émigration. Toutefois, l'individu migrant explique « son projet » et les initiatives le déclenchant dans un processus beaucoup plus large et complexe qui se révèle par la prise en compte du caractère individuel de la trajectoire.¹⁴

Le migrant « ne vit pas sa vie au jour le jour » (Dioh et al. 2020. 41), il porte un projet migratoire et un désir de construction de son autonomie. Le récit s'étendra sur une trajectoire qui « s'écrit » à mesure que se déploient les expériences (les étapes des différentes phases) de celui-ci (Tarrus 1993). Ce récit individuel, l'objet commun des participants à la recherche, composé de défaites, d'honneurs, de défis, de réalisations, etc., s'éloigne du récit collectif que les États-nations, dirigeants ou citoyens natifs attribuent aux réalités des migrants. Tarrus nous propose de « renouer avec une mouvance des sciences sociales [...] qui posait moins le problème du parcours des autres vers l'identique que celui des productions de la diversité. » (Tarrus 1993, 53) C'est avec l'histoire de Mohammed qu'il illustre cet exemple, Mohammed qui, depuis un village aux abords de Tunis, de Saint-Chamond à Marseille en France, des années soixante aux années quatre-vingt-dix, raconte un récit qui renvoie cette image renouvelée du migrant. Un récit, qu'il analyse comme des parties rassemblées d'une « totalité signifiante ». Ainsi, la mobilité du sujet est vue comme une série d'événements où le temps et l'espace se rencontrent pour former des superpositions et des circulations territoriales formant du sens dans leur synergie, montrant que ce chemin parcouru souhaite rejoindre un idéal pour « faire-valoir » cette trajectoire. Durant son

¹⁴ « Si les exigences individuelles ne peuvent pas être satisfaites et les prospections individuelles ne dégagent pas de solutions adéquates, la mobilité est ressentie comme une exigence, voire comme une libération du contrôle social de la famille, du groupe, d'une société tout entière. Selon Rudolf Braun (cf. Franchi, 1985, p. 88), une distinction première entre motivations surgies par des exigences « objectives » - à partager de manière collective - et motivations d'aspiration individuelle est indispensable. » (dans Marengo, 2001. 15)

parcours, le migrant cherche surtout à donner du sens à sa vie (Dioh et al. 2020) et cela peut être capté à travers une succession de situations, un processus dynamique (Bertaux 2010 dans Dioh et al. 2020) que met au jour son récit de migration.

Quatre principes encadrant les parcours de vie sont nommés par Carpentier et White (2013. 283) et retiennent l'attention pour la recherche :

- le temps, qui fait référence au contexte et aux moments de rupture du cycle de vie (mariage, retraite);
- les expériences personnelles exposées à un contexte social (politiques, institutions, milieu de vie) selon sa position sociale (genre, origine, âge, etc.) ;
- la vie en réseau de sphères superposées (emploi, ménage, etc.)
- et l'autonomie qui permet de se libérer de certaines situations (position sociale désavantageuse, etc.).

De son côté, en parlant de « totalité signifiante », Tarrus crée un objet avec le récit. Cette objectivation est considérée comme l'élément central de cette recherche. C'est à partir de ceux-ci qu'on a vu apparaître l'importance de la mobilité, qui marie projet migratoire et autonomie, un concept qui devient un fil conducteur dans le mémoire. Tarrus observe la mobilité des sujets qu'il étudie à travers les réseaux économiques transfrontaliers maghrébins. Il y voit circuler des ressources et remarque la superposition des espaces des natifs et des espaces maghrébins possédant chacun leur centralité créant des vies en parallèle¹⁵ (voir aussi, Toubon et Messamah 1990). J'utilise autrement le concept de superposition proposé par Tarrus. Les espaces traversés sont envisagés dans un parcours temporel individuel, un parcours de vie (Dioh et al. 2020). À titre d'exemple, ils peuvent être compris de manière à faire activer à l'intérieur de chaque entretien le rôle des villes dans l'histoire personnelle, dans la trame narrative de chaque participant à cette recherche. Cela fait ressortir les thématiques liées aux phases du processus migratoire¹⁶ : mobilité

¹⁵ Voir également chapitre 2 *Le migrant aux multiples ailleurs* dans Marengo, 2001

¹⁶ « À chacune des phases du processus migratoire correspondent des moments particuliers qui sont essentiels (ou qui le deviendront) du fait qu'ils déterminent, pour l'avenir, des balises, des repères et des limites, des points d'ancrage, des filtres ou des écrans; il faut comprendre que la migration est avant tout une expatriation qui ne se fait pas sans deuils, sans désirs et sans transgressions. Les phases s'enchaînent, mais le passage de l'une à l'autre n'est pas toujours nettement marqué. Chaque phase est le produit des précédentes, et les effets de l'une continuent à se manifester dans les autres. Par ailleurs, chacune à sa propre nécessité, même les plus courtes, et comprend des moments et des expériences particulières. Ainsi, le fait de ne pas pouvoir vivre pleinement l'une d'entre elles peut avoir de sérieuses conséquences par la suite, notamment pour l'intégration » (Legault et Fronteau, 2008; 45)

sociale et spatiale des participants, attachements¹⁷, moments d'initier ou de conclure un cycle de vie, nomadisme et sédentarité, croissance personnelle, valeur des sacrifices, vivre des succès, se confronter aux échecs, retour aux origines et nouveaux départs¹⁸. Le récit du processus migratoire s'inscrit ainsi dans trois principaux contextes (Legault et Fronteau 2008, 44) : prémigratoire (chapitre 2 du mémoire), migratoire (chapitres 3 et 4 du mémoire) et post-migratoire (chapitre 5 du mémoire). La mobilité est aussi envisagée dans une dimension propre à celle des migrants, soit celle qui regroupe de façon discontinue trois types de catégories d'espace-temps : « les lieux du voisinage intra-urbain, puis l'étendue de la zone d'accueil, ville et périphéries et enfin les longs itinéraires qui conduisent d'un lieu d'origine à celui où l'on observe la venue ou le passage du migrant » (Tarrus 1993, 52)¹⁹. Ma tentative aura été de décortiquer cet itinéraire composé de ces espaces et temps rencontrés à travers les récits des participants.

Le parcours migratoire est donc ponctué de différentes phases dans différents espaces. Souvent, un parcours migratoire peut s'amorcer dans une ville voisine au lieu d'origine pour ensuite s'installer dans un pays du même continent et dans une prochaine étape s'éloigner dans une ville de l'autre côté de l'océan. Les tracés ne sont pas linéaires²⁰ (Schapendonk, et al. 2018, 2) et souvent ponctués de retour au pays d'origine. La recherche considère donc que cette trajectoire multiforme doit être suivie pour en faire ressortir des caractéristiques principales révélatrices des dynamiques d'émigration et d'immigration des participants. Je garde en tête que cette trajectoire « hypermobile » est rendue possible par des moyens technologiques avancés qui réduisent les conséquences de la distance ; pour des individus qui ont les moyens financiers de les utiliser

¹⁷ « nous pouvons constater de manière transversale que l'attachement au lieu est envisagé dans une perspective phénoménologique, c'est-à-dire qu'il est relatif à l'expérience vécue des individus. En effet, l'attachement au lieu se développe lorsque l'environnement est considéré par l'individu comme un espace qui a du sens, avec lequel il se familiarise par son expérience. Dans cette perspective, de nombreux auteurs soulignent que le sentiment de bien-être et de sécurité relève d'expériences vécues qui créent de l'attachement (Breviglieri, 2001 ; Giulliani, 2006 ; Lehman-Frisch et Capron, 2007). Il s'agit donc d'un processus flexible et mouvant qui évolue dans le temps et qui peut varier en intensité, au gré de transformations environnementales, sociales ou politiques, aussi bien liées au lieu qu'à la trajectoire de l'individu » (Caro 2020, 10)

¹⁸ « Le processus migratoire est une expérience déstabilisante qui représente à la fois un projet de vie, un trajet (le voyage) et un parcours (des étapes). Rappelons, en effet, que la migration est d'abord une émigration et, ensuite, une immigration. Le processus migratoire comprend ainsi l'ensemble des phénomènes, émotifs et physiques, affectant un individu à partir du moment où il prend la décision de migrer jusqu'à son adaptation dans son nouveau pays » (Legault et Fronteau 2008, 44)

¹⁹ Avec cette idée de discontinuité de la trajectoire migratoire, Tarrus rejoint ces idées « Hågerstrand pioneered the field of 'Time Geography' which attempted to represent mobile life-paths in time-space: 'we need to rise up from the flat map with its static patterns and think in terms of a world on the move, a world of incessant permutations' » (Hågerstrand 1982: 324 quoted in King et coll., 2004: 10 cité dans Griffiths, Rogers et Anderson 2013, 9).

²⁰ "Migration trajectories can be best understood as open spatio-temporal processes with a strong transformative dimension. They may consist of multiple journeys going in various directions. As such, they question the linear logics of migration, having its foundation in pushpull models of migration theory." (Schapendonk, et al. 2018, 2)

(Cohen et Gössling 2015); et qui sont « encapsulés » dans des droits de protection privilégiés (Burrell 2008 cité dans Griffiths, Rogers et Anderson 2013).

Le sens du lieu

Émerge de la mobilité des migrants et des caractéristiques de leur trajectoire, l'importance de la signification personnelle des lieux (*sense of places*) traversés par ceux-ci.

The study of mobility is therefore inseparable from the study of permanence, of settlement and of the relationships individuals and social groups have with places.
(Pascual-de-Sans, 2004: 350)

Les lieux sont les éléments temporels et historiques personnels qui forment l'espace pour un individu. Pour ce dernier, ces lieux, peu importe leur échelle (une ville, un établissement, un coin de rue, une place publique, un appartement, un lieu de culte, etc.), ne jouent pas le même rôle et n'ont pas entre eux un même poids de significations ou d'identifications. Selon Pascual-de-Sans, l'individu hiérarchise ses lieux personnels (qui sont parfois communs) selon des niveaux d'importance (*idiotopie*), de façon consciente ou non. D'après l'auteur, en considérant la hiérarchisation des lieux et le rôle de ceux-ci chez le migrant, on fait apparaître les dynamiques mêmes qui activent la migration : entre permanence et mobilité.

Pascual-de-Sans propose différents critères de classification à appliquer aux récits de migration des sujets. Plusieurs de ces catégories ont constitué des pistes d'analyse à la recherche.

Tableau 1.3 Critères de classification de lieux pour le sujet

Historique du lieu	Facteurs d'influences du lieu (positivement ou négativement)	Émotions en rapport au lieu
<ul style="list-style-type: none"> • Lieu d'identification / son propre lieu secondaire / le lieu d'un autre • Lieu d'origine / lieu suivant • Lieu personnel / des ancêtres / des descendants • Lieu hérité / lieu d'installation / assigné ou imposé / lieu trouvé (au hasard) 	<ul style="list-style-type: none"> • Alentour physique : climat, les odeurs, les sons et le paysage géographique • Environnement personnel émotionnel : amours/haine, amis/ennemis, famille (vivante ou décédée), souvenirs, familiarité avec le lieu du présent et les autres lieux • Contexte collectif : projets, tradition, lois, religions, circonstances et événements sociopolitiques 	<ul style="list-style-type: none"> • Joie, plaisir, bien-être. • Surprise, curiosité. • Attraction, fascination, vénération. • Protection, sécurité. • Rejet, inconfort. • Peur. • Haine. • Oppression, répression. • Mépris.

<ul style="list-style-type: none"> • Lieu gagné / perdu / quitté • Lieu permanent / de passage • Lieu vécu / lieu envisagé, imaginé • Lieu des expériences / lieu sans lien / lieu sacré 	<ul style="list-style-type: none"> • Situation matérielle (réelle et/ou potentielle) : production, propriété (terrain, maison, commerce), revenus • Situation sociale (réelle et/ou potentielle) : condition de vie, relations sociales, genre, langue, identité socioculturelle, engagements, contacts. • Moments du cycle de vie 	<ul style="list-style-type: none"> • Indifférence, distance. • Incompréhension. • Déprédation.
--	---	---

Source : (Pascual-de-Sans 2004 : 354), traduction de l'auteure)

La prochaine section détaille la méthodologie de la recherche.

Méthodologie

L'ethnographie multisite pour étudier un sujet mobile

This mobile ethnography takes unexpected trajectories in tracing a cultural formation across and within multiple sites of activity that destabilize the distinction, for example, between lifeworld and system (49), by which much ethnography has been conceived. (Marcus 1995, 68)

L'ethnographie comme approche scientifique amène à l'heure actuelle son lot de méthodes s'inspirant d'une série de domaines d'étude divers. Dans ce cas-ci, l'appareillage méthodologique s'est constitué à la suite de l'exploration du terrain, un terrain au sens contemporain du terme et dont les frontières sont parfois difficiles à tracer. Cette vision du terrain renvoie aussi aux nouvelles manières de définir la totalité dans la pratique contemporaine de l'enquête de terrain (Dodier et Bazanger 1997). Le terrain tel que l'entendait Malinowski ([1922], 1963) en étudiant les Mélanésien des îles Trobriand ou comme Whyte ([1943], 2012) l'envisageait et le délimitait dans le contexte de *Street Corner Society* est un cadre qui apparait impossible à mettre en place dans un univers pluraliste où les frontières entre humains et leurs mouvements se font et se défont constamment. Cela ne m'a pas empêché d'étudier certaines thématiques et de poser un regard sur les événements ou situations qui se sont présentés à moi. Les idées de Marcus sur l'ethnographie multisite résout ou s'adapte un peu mieux à ces réalités mouvantes et mondialisées vécues par les nouveaux.lles migrant.es.

L'approche multisite est une manière de percevoir, de catégoriser, de comprendre et d'analyser des circonstances. Elle est d'autant plus pertinente dans l'univers urbain où une série de faits concrets et observables ont leur propre histoire et sont liés au contexte plus large. L'anthropologue Mitchell Duneier, dans *Sidewalk* (2001), utilise l'approche de Marcus dans sa recherche sur les libraires de la 6^e avenue à New York. Duneier suit les vendeurs dans leurs activités quotidiennes. Sa visite à la Pennsylvania Station révèle ce que ce style d'enquête peut apporter à une étude sur des acteurs mobiles. Un participant à sa recherche lui montre où il dormait avant la venue des autorités mandatées pour chasser les personnes qui avaient élu domicile dans la gare. L'examen des lieux, accompagné du témoignage du participant, lui donne de nouveaux éléments de terrain pour comprendre les raisons plus précises de cette éviction. Cela le mène ensuite à interroger les autorités de la gare, les institutions administratives, etc. C'est donc une activité de recherche similaire à une réelle quête d'indices qui permet par retraçage de lier certains éléments micro à des éléments déclencheurs ou des causes à d'autres niveaux.²¹ En d'autres termes, cette approche fait apparaître une cohérence entre des terrains situés à différents niveaux et permet au chercheur de raconter, d'expliquer et d'interpréter une réalité ciblée au départ. Les personnes ou le sujet à l'étude au niveau local émergent donc à travers différents objets situés à travers des lieux proches ou éloignés dans le système global et sont à la fois liés et déconnectés entre eux.

Ce choix méthodologique de l'ethnographie qui se place sur différents terrains se différencie des approches en études urbaines qui donnent au lieu de vie, au quartier, au territoire en général une place primordiale. Le chercheur peut faire le choix d'une approche où il s'installe sur un terrain stable et se *laisser voir* à partir de cette position. C'est le choix que fait Anne-Marie Fortier (2006) dans l'étude du *Centro Scalabrini* de Londres où elle donne son interprétation d'une transformation communautaire de l'identité du centre où plusieurs dizaines de retraités d'origine italienne côtoient maintenant aussi les *autres migrants*. Dans l'étude d'un sujet mobile comme les immigrants Italiens contemporains, j'ai plutôt opté pour une approche qui prend en compte et explore les univers qui touchent des facettes de leur réalité, espaces et temps traversés dans

²¹ « Sometimes my effort to understand connections between micro and macro involved going farther from the blocks. I visited Pennsylvania Station with Mudrick, who showed the specific places where he had slept before the authorities had rid the station of unhoused persons. It was impossible to understand the migration to Sixth Avenue without understanding Amtrak's decision, so I spent a good deal of time interviewing Penn Station official, and traveling to Washington, D.C., to interview attorneys who understood the lawsuit which had been filed against Amtrak. It was not enough to ask the men on the sidewalk about their movements. I needed a more rounded picture. In order to understand how the sale of written matter came about on New York's streets. I tracked down Edward Wallace, the former city councilman who had worked to pass a local law protecting a poet's rights. In order to understand how space had been cut in half on the blocks, leading to space wars between the vendors, I spent a great deal of time doing fieldwork at the Grand Central Partnership, a Business Improvement District that had used its influence to cut down on space for vendors throughout the city. In order to contextualize the occasional sale of stolen goods on Sixth Avenue, I undertook to examine the underside of the sale of written matter throughout New York City. » (Duneier, 1999. 345)

leur trajectoire, sans négliger de s'arrêter sur des circonstances localisées²². Ce type d'exploration aura surtout permis de recruter plusieurs des participant.es à la recherche pour conduire des entretiens sur leur parcours de vie, sources primaires de la recherche.

Les matériaux de recherches

Les matériaux de la recherche sont classés dans trois catégories, des catégories qui communiquent entre-elles, mais dont le niveau primaire prévaut sur le niveau tertiaire. Les entrevues sur les parcours de migrations ont permis de détailler l'expérience de certaines de ces nouvelles Italiennes et certains de ces nouveaux Italiens à Montréal et composent les principales sources de données analysées dans cette recherche.

Tableau 1.4 Phases d'exploration et de collectes de données

Découverte et familiarisation avec le terrain (période précédente au début de la recherche) (2012-2013)	Émergence de questionnements sur l'immigration italienne récente à Montréal (2013-2014)	Consolidation des questionnements, recrutements et entretien (2015-2017)	Suivi de la trajectoire des participant.es (2018)
<ul style="list-style-type: none"> -Période d'un an en Italie -Imprégnation des dynamiques socio-urbaines -Apprentissage de la langue italienne -Participation à la vie sociale (cercles universitaire, culturel, politique, amical et familial) -Lecture de journaux et médias 	<ul style="list-style-type: none"> -Retour à Montréal -Conversations dans des lieux formels et informels (accès par informateur clé) -Exploration et observation des lieux et quartiers associés à la communauté italienne (Petite-Italie, Mile End, Saint-Léonard, Ahuntsic) -Consultation de l'actualité produite par la communauté italienne à Montréal (revues, journaux, radio) 	<ul style="list-style-type: none"> -Approche par parcours de vie (récit de migration) des migrant.es qualifié.s -Recrutement de participant.es pour les entretiens dans les lieux: formels (Casa d'Italia, Centro Leonardo Da Vinci, Istituto italiano di cultura) et informels (rassemblements et fêtes privés, lieu de travail, université, restaurants, bars) -Tenue des entretiens 	<ul style="list-style-type: none"> Retour sur l'évolution et les questionnements par lettre entre 1 et 2 ans après l'entretien
Sources tertiaires	Sources secondaires	Sources primaires	Sources primaires

²² À cette approche s'ajoute l'approche par *trajectoire* qui implique que le chercheur suit littéralement les migrants dans leur parcours migratoire. Cette méthode a été utilisée plus spécifiquement pour étudier les déplacements de migrants du sud vers le nord. Même si elle peut approfondir de manière détaillée les parcours migratoires, cette approche peut révéler des problèmes éthiques et certains risques pour les participants en plus d'être très coûteuse. (voir Schapendonk, et coll., 2018)

Le matériau primaire, les récits de migration des participants à la recherche

L'entretien permet de circonscrire une conversation et libérer l'échange entre le participant et le chercheur (Kaufmann 2011 ; Blanchet et Gotman 1992). Cette mise en relation organisée et temporaire favorise l'exploration des vies personnelles de chacun. Guider par les grandes phases de l'expérience migratoire, des questions ouvertes ont été posées aux participant.es à l'aide du questionnaire semi-dirigé (Annexe 1 et 2). Ainsi, des thèmes communs entre les participants ont été dégagés par une analyse thématique inductive (contraintes, opportunités, contextes social, politique et économique, autonomie, etc.).

Pour le recrutement des participant.es, j'ai fait le choix de diversifier les tranches d'âges, de genre, d'orientation sexuelle et de statut civil et familial en retenant principalement des migrant.es qualifié.es résident.es des quartiers centraux de Montréal. Le choix d'un échantillon diversifié sur certains aspects permet d'éviter les effets homogénéisant de trajectoires migratoires semblables sur le portrait de l'immigration italienne et sur l'analyse qui en découle. Cela permet de rendre un portrait plus global correspondant au profil de l'immigration italienne actuelle.

Les critères de sélection des participant.es :

- Arrivées après ou autour de 2007-2008, année charnière de la crise économique et financière, à partir de laquelle le nombre de migrants italiens dans le monde augmente ;
- Issues de couches économiques et d'activités professionnelles ou de formations différentes, en majorité qualifié.es (travailleurs académiques, entrepreneure, étudiantes, employés, artistes, etc.).
- Âges variés

Les participants aux entretiens étaient rencontrés dans des lieux formels ou informels de la communauté italienne (voir tableau 1.4). Lors de ces rencontres, je manifestais mon intérêt à conduire une entrevue plus en profondeur sur leur trajectoire migratoire et leur expérience à Montréal. Certains des participant.es m'ont aussi recommandé à d'autres personnes de leur entourage. Les entretiens étaient tenus dans les lieux choisis par les participants (café, marché, restaurant, lieu de résidence).

Il y a neuf participants à la recherche dont le lecteur apprendra à connaître le parcours à travers les différents extraits retenus par thématiques.

Tableau 1.5 Liste descriptive des participants par ordre d'apparition dans le texte

Nom (fictif)	Âge	Genre	Occupation	Ville italienne d'origine	État civil au moment du premier entretien	Langue originale de l'entretien	Durée de l'entretien (hh :mm)
Maria	33 ans	Femme	Professionnelle en santé alternative	Vinciatiuro (Campobasso)	Célibataire	Italien	00 :50
Emanuela	64 ans	Femme	Enseignante et étudiante	Torino (Piémont)	En couple	Italien	01 :59
Roberto	33 ans	Homme	Chercheur et photographe	Reggio Emilia (Emilia-Romagna)	En couple/avec enfants	Italien	01 :08
Anna	29 ans	Femme	Pigiste dans le domaine de la culture et de la littérature	Roma (Lazio)	En couple	Italien	01 :38
Lucia	40 ans	Femme	Anthropologue et chercheuse	Trieste (Friuli Venezia Giulia)	Célibataire	Italien	01 :30
Carmela	30 ans	Femme	Stagiaire, journaliste, Étudiante en sciences humaines	Roma (Lazio)	Célibataire	Italien	01 :31
Diego	33 ans	Homme	Étudiant et chercheur du domaine médical	Bologna (Emilia-Romagna)	En couple	Français	01 :42
Rosa	36 ans	Femme	Travailleuse communautaire et enseignante	Perugia (Umbria)	En couple	Italien	01 :46
Monica (Annexe 4)	40 ans	Femme	Entrepreneure	Roma (Lazio)	En couple avec enfants	Italien	1 :01

Source : Auteure

La construction de la grille d'entretien semi-dirigée s'est construite autour des grands thèmes et axes propres à un récit de migration (voir annexe 1 et 2). Afin de faire un suivi avec les participant.es quelques années plus tard, quelques questions leur étaient proposées dans une lettre qui leur a été envoyée par courriel (Annexe 3).

La structure du questionnaire a donc retenu les phases du processus migratoire (Legault et Fronteau, 2008):

Le départ

La phase prémigratoire (contexte de départ) : elle énonce les initiatives et les contraintes qui font émerger le projet migratoire dans le contexte d'origine des participants

L' (Les) installation (s)

La phase de (s) projet (s) migratoire (s) : il retient les phases de préparation et les périodes de mobilité qui séparent la phase prémigratoire de l'installation à Montréal (programme d'étude, expériences de travail dans d'autres villes, etc.) et tente de révéler le rôle qu'ont joué ces expériences dans la trajectoire (Chapitre 3). La section suivante revoit le contexte d'arrivée à Montréal montrant les raisons qui expliquent d'avoir choisi Montréal, l'arrivée en ville, la perception et l'influence de la communauté italienne, les lieux d'importances et significatifs de la ville, les points d'attachements ou de répulsions à la société montréalaise (Chapitre 4).

Le futur

La phase post-migratoire : la section recueille les réflexions des participants sur leur parcours et ce qu'ils imaginent pour le futur. Un suivi avec les participants a aussi été effectué un an ou deux après l'entretien pour comprendre comment se poursuit leur trajectoire. L'annexe 5 retient plus en détail les points de vue sur l'immigration du migrant lui-même et de son entourage, réflexions qui auront pu avoir un certain effet sur les choix de mobilités des participants.

Je gardais en tête que le type d'implication du participant dépend énormément de la façon de poser les questions, de l'approche du chercheur, de ses qualités d'écoute, de l'ordre dans lequel il énumère ses questions. C'est pourquoi il est très important d'élaborer une grille qui est à la fois réfléchie autour de thèmes spécifiques (décortiquer en quelques thématiques le parcours migratoire)²³, tout en laissant place au discours de l'interlocuteur, faire place à la spontanéité du participant pour éventuellement faire apparaître des avenues inédites et inattendues (Weiss 1994).

²³ Voir Marengo pour un découpage du processus migratoire similaire à ce que propose Legault et Fronteau (2008) dans sa recherche sur les trajectoires migratoires des Italiens du canton de Vaud (Suisse) : « Afin de pouvoir chercher à comprendre la genèse du processus migratoire et ses développements successifs dans cette recherche, nous avons choisi de privilégier une approche centrée sur l'étude de spatialités, de temporalités et de sociabilités multiples et différentes : l'espace et le temps de l'origine ; l'espace et le temps de l'accueil ; l'espace et le temps du retour. » (Marengo, 2001. 11)

Les références secondaires : provenant des documentaires, des articles de presse

Depuis les dernières années, plusieurs productions et documents ont cherché à expliquer la situation italienne et ses effets au pays. D'autres éléments ont plutôt voulu aborder la question de l'immigration italienne qui a augmenté massivement au lendemain de la crise financière de 2007-08. Des ouvrages scientifiques ayant conduit une enquête à grande échelle sur l'immigration italienne récente comme *La meglio Italia : le mobilità italiane nel XXI secolo* (Tirabassi et Del Pra. 2014), aura servi à se figurer l'ampleur du phénomène à l'heure actuelle et aussi à situer l'immigration italienne récente au Canada et éventuellement à Montréal.

La lecture d'articles de la presse écrite, des articles tirés autant de publications italiennes qu'italo-montréalaise, a permis de cerner les manifestations sociales, les opinions et perceptions sur le sujet et les mouvements de reconnaissance ou d'association de l'immigration italienne récente. En explorant ces écrits de presse entre là-bas et ici, ma position permettait d'observer et d'allier les composantes issues de (au moins) deux territoires du parcours migratoire des Italiens arrivés à Montréal.



Figure 1.3 La une du journal italo-montréalais il Rincontro: La nouvelle immigration italienne au Canada, octobre 2015

Source : (Il Rincontro 2015) Reproduction autorisée par l'auteur

Immigrazione, sorpasso dopo anni: più italiani all'estero che stranieri in Italia

Il dato consolidato Istat segnala un ribaltamento del trend. Il ritratto multi-etnico del paese nel Dossier statistico del centro studi Idos. Gli immigrati sono l'8,3% della popolazione, contribuiscono al sistema pensioni con oltre 10 miliardi di contributi e sono determinanti in diversi settori, dall'assistenza alle famiglie all'agricoltura. Oltre mezzo milione di imprese

di VLADIMIRO POLCHI



27 ottobre 2016



Fila per il rinnovo del permesso di soggiorno davanti all'Ufficio immigrazione della questura di Milano in un'immagine d'archivio (fotogramma)

ROMA - Nel 2015, per la prima volta dopo molti anni, il numero di cittadini italiani residenti all'estero ha superato quello dei cittadini stranieri residenti in Italia. E' quanto emerge dal Dossier Statistico Immigrazione 2016, realizzato dal Centro studi Idos e della rivista Confronti, in collaborazione con l'Uniar (Ufficio nazionale antidiscriminazioni) e presentato oggi a Roma. Secondo i dati Istat citati nel dossier, sono infatti 5 milioni e 20 mila gli stranieri residenti nel nostro Paese nel 2015 contro i 5 milioni e 200mila italiani che, in base ai dati delle anagrafi comunali, risiedono fuori dalla madrepatria. Nel 2014, gli italiani all'estero e gli stranieri in Italia si equivalevano.

Il Dossier statistico Idos, però, aggiunge la

Figure 1.4 La Repubblica Immigration, après des années: davantage d'Italiens à l'étranger que d'étrangers en Italie, 27 octobre 2016

Source : La Repubblica.it Reproduction autorisée par l'auteur

Certaines sources étaient parfois citées par les participants à la recherche durant les entretiens. Dans certains cas, on pouvait me référer à un film, un livre, un article de journal pour exprimer une sensation ou une impression. J'ai souvent consulté ces documents en voulant comprendre comment ceux-ci créaient du sens dans les parcours des participants²⁴.

²⁴ À titre d'exemple, Rosa, une des participantes à la recherche, me raconte la lecture d'un ouvrage *Le féminisme expliqué à Camille* écrit par une écrivaine québécoise, Micheline Dumont. C'est ainsi que Rosa s'explique et arrive à comparer les luttes féministes de l'Italie et du Québec, confiant que selon elle, les luttes se poursuivent ici, tandis qu'en Italie elles se sont éteintes, comme si les droits y étaient déjà acquis et que les actions ne sont plus à mettre de l'avant. Ce qu'elle exprime c'est que les luttes féministes en Italie devraient se poursuivre et son témoignage rend compte de comment cet aspect du système de représentation des femmes en Italie lui fait choisir un lieu de vie tel que Montréal. En feuilletant l'ouvrage que Rosa a lu, j'arrive à capter certaines facettes plus silencieuses de son parcours. Rosa n'a pas quitté sa ville italienne pour se détacher de cette image des femmes auxquelles elle ne s'identifie pas, mais on peut comprendre par l'intérêt qu'elle porte à cet ouvrage qu'il s'agit d'une motivation importante.

Les sources tertiaires : issues des observations, des conversations, des voyages en Italie

Ces sources auront servi à enrichir la récolte des données orales et écrites. C'est pourquoi les rencontres impromptues en cours de recherche ont parfois été notées. Des moments comme dans cet extrait de journal de bord :

Une conversation au parc Lhassa, coin Saint-Urbain et Van Horne, avec Donato et Mirabella, deux enfants de Milan : jouent au parc seuls sans leurs parents, comparent la sécurité ici et là-bas, racontent ce que font leurs parents au travail. Écouter l'analyse des enfants sur la vie de leurs parents, une année sans aller à l'école, apprendre le français, pouvoir parler italien, reconnaître une personne qui marche au loin et courir vers elle pour aller lui parler, commencer bientôt l'école, les derniers moments au parc, interaction et démonstration d'affection à ma fille. (Extrait du journal de bord, 23 août 2016)

Même avant le début de la recherche, je me suis immergée dans une culture, adoptant moi-même de nouvelles pratiques, comme parler italien. Il est presque certain que sans cette imprégnation par observations, apprentissages et dialogues avec des membres de la communauté italienne ici à Montréal ou là-bas à Bologne, je n'aurais pu avoir cette perspective sur l'immigration ou même l'aisance de m'adresser aux participant.es. Ce sentiment d'avoir en quelque sorte absorbé une culture apporte une certaine complexité au travail de recherche, dont celui de maintenir actif le cadre de la recherche et trouver une bonne distance par rapport aux sujets de l'étude.

Ce type de matériau aura donc servi toute la démarche de la recherche et m'aura imprégné de certains milieux auxquelles j'avais le privilège d'accéder. Cela m'aura permis, je l'espère, de construire une ambiance au mémoire, une enveloppe, un environnement qui donne l'idée de ces multiples terrains, sites, lieux, événements, croisés par les migrants italiens tout au long de leur trajectoire.

La liaison des matériaux : relation micro-macro

Comment se déploient et se lient entre eux les « sites » de cette recherche ? C'est à travers la mobilisation des entretiens et de l'approche multisite que s'est détaillé un cadre pour donner une intelligibilité et une cohérence à ce travail. Cet assemblage reste un tout, mais un tout duquel je sais avoir coupé plusieurs petits filaments et je tiens à ce que le lecteur en soit conscient, lui donnant la possibilité de s'imaginer, ou d'investiguer à son tour sur ces filaments absents.

La position de la chercheuse

Ma position de chercheuse a revêtu plusieurs rôles dans cette recherche. Mis à part dans la configuration des entrevues où mes fonctions d'étudiante-chercheuse étaient les plus évidentes et dans laquelle les participants étaient le plus conscients de mon rôle, la majorité du temps c'était l'anthropologue observatrice, la conjointe, l'amie, la maman qui me faisait constater certaines observations me menant à des conversations qui auront su révéler aussi une partie du travail de recherche. Une question d'ordre éthique se posait dans ce cas : « [...] certains ethnologues pensent que le chercheur devrait toujours s'annoncer comme tel et dire aux enquêtes les buts qu'il poursuit. » (Gutwirth 1987, 6) Devais-je à chaque fois rendre compte de mes intentions de noter quelques détails d'une conversation ou d'une observation ? Je n'ai pu me soumettre à une telle ouverture, d'abord parce qu'il est rare qu'une rencontre s'amorce avec des présentations sur des intentions de recherche. En second lieu, je ne savais pas encore vers quoi aboutirait cette enquête, ne relevant que plus tard certains éléments d'une situation qui parfois n'étaient pas notés au journal de bord, mais ressurgissait à ma mémoire et devenait une note rétroactivement: « La fin ne justifie pas tous les moyens, mais en anthropologie urbaine, comme dans toute recherche scientifique, l'enquête n'est qu'une étape vers des résultats, dont personne, y compris le chercheur, ne peut préjuger... » (Gutwirth 1987, 6). Cependant, les interlocuteurs dans leur ensemble étaient souvent au courant de ma position d'étudiante, de mon intérêt pour la nouvelle immigration italienne ainsi que de mon parcours en anthropologie et de mon approche par le terrain.

« Le respect des enquêtes, qui est pour tous une règle fondamentale, passe surtout par la dignité que l'on reconnaît à leurs valeurs, et manières de vivre, même si le chercheur ne les partage pas. » (Gutwirth 1987, 7). Cela étant dit, mon objectif est aussi de rendre de façon fidèle et honnête les propos des participants et les manifestations sociales les entourant, me donnant la possibilité de faire valoir les attributs de cette lecture sur la nouvelle immigration italienne.

Pour discuter un peu plus en détail sans déborder inutilement dans l'introspection de ma position de chercheur, je me suis questionnée sur certains accès privilégiés au terrain de recherche. En effet, certaines de mes caractéristiques personnelles pouvaient évoquer non pas des préjugés, mais parfois des réflexions aux yeux des participant.es, surtout lors des entretiens. Même si la question de l'identité et de l'intégration n'était pas au centre de ma recherche, je voyais que l'aspect relationnel avec le Québec et les Québécois(es), étant moi-même Québécoise ou parfois Canadienne en leur sens, demeurait un sujet traité avec un peu de distance, sinon par des

excuses de ne pas en reconnaître de grandes affinités. Reste que si un point est revenu tout particulièrement lors des entretiens, ce sont des exemples pour m'illustrer cette distance, une espèce de froideur, et je pouvais comprendre leur réticence à me parler aussi ouvertement d'un tel sujet, par crainte de m'offenser, me disait-on parfois. Sinon, on pouvait aussi me dire que je ne représentais pas la Québécoise typique, du fait aussi que je parle italien, ce qui permet un accès tout à fait différent à l'univers qui les touche particulièrement. Tous savaient que j'avais vécu en Italie un certain temps, ainsi il était plus aisé de me parler de spécificités connues par les Italiens en général, en faisant référence à des périodes politiques par exemple ou en me citant des noms de personnes connues, des régions ou des villes où certains événements avaient eu lieu.

Conclusion

En résumé, la structure de la recherche s'est d'abord inspirée des théories de l'enclave ethnique et de l'ethnicité afin d'observer les rapports entre la nouvelle immigration italienne et la communauté italo-montréalaise. Après avoir parcouru une partie de la littérature sur le sujet et à la suite du démarrage des entretiens, la structure de la recherche s'est concentrée davantage sur les trajectoires de migration des participants par l'étude des parcours de vie ; ce qui a permis d'élargir la perspective sur un ensemble d'étapes et de périodes vécues par ceux-ci, tout en prenant en compte l'effet de la présence de l'italianité à Montréal pour mieux cerner l'influence de celle-ci dans les mouvements de migration des participant.es. La littérature sur la nouvelle immigration italienne (Tirabassi 2014) insiste sur la centralité de la mobilité au sein des parcours de ces nouveaux migrants. La difficulté de recueillir les caractéristiques d'un parcours « hypermobile », comme celui de cette immigration récente, peut être contournée par l'objectivation des récits élaborés rétrospectivement par les participants sur leur trajectoire migratoire (Tarrus 1993). Cette trajectoire qui reprend les phases (prémigratoire, migratoire et post-migratoire) (Legault et Fronteau 2008) intègre des catégories associées au rôle et au sens du(des) lieu(x) traversé(s) pour le participant, qui se situe entre permanence et mobilité (Pascual-de-Sans 2004).

En résumé, la structure et la méthodologie de recherche adoptées tentent de répondre aux questions suivantes : comment se structure le parcours migratoire des Italiens et Italiennes aujourd'hui ? Comment le récit de leur trajectoire nous renseigne-t-il sur les facteurs d'influences de leur choix en ce qui a trait à leur installation et leur mobilité ? À quel point la rencontre de

l'italianité montréalaise exerce-t-elle une influence sur le parcours migratoire des nouveaux migrants, ainsi que sur le rôle et le sens qu'ont les lieux traversés sur la trajectoire?

CHAPITRE 2 Phase prémigratoire : le contexte de départ

Comment comprendre et rendre compte du contexte qui pousse les Italiens et Italiennes à migrer après 2007 ? Comment les participants décrivent-ils le contexte qui les touchait particulièrement avant leur départ ? Si des séjours passés en Italie ont pu me donner un contact avec une certaine réalité quotidienne de quelques villes italiennes, l'élaboration de ce chapitre tire son contenu essentiellement des entrevues, de certaines productions cinématographiques contemporaines qui m'ont illustré *l'Italie d'aujourd'hui* et des données statistiques sur le travail et la famille.

Dans ce chapitre, j'ai tenté de me mettre sur les traces de la nouvelle immigration italienne, de comprendre de quelle manière elle prend forme. Le dialogue entre l'*emic* et l'*etic* est mis à profit considérant que souvent l'un explique l'autre, le contredisant parfois. Le discours d'un participant peut s'élaborer tout en nuances sur des thèmes qu'un article aura résumés de façon plus sommaire. Cependant, certains articles, données statistiques ou productions médiatiques m'auront fait voir des thématiques que je n'aurais pu comprendre autrement, des thématiques que je pouvais discuter avec les participants lors des entretiens.

Illustration du contexte

D'entrée de jeu, les participants ont eu une façon propre et personnelle de décrire les lieux et le contexte d'origine qui correspondent à la phase prémigratoire. Le discours de chacun nous place dans un récit personnel présentant une réalité qui peut présager la migration.

Maria

[00:22:54.03] 20161020 Maria: Vinchiaturo, c'est une vallée et autour il y a les montagnes, c'est beau, l'environnement est très beau, l'air est propre et la nourriture est bonne....., mais il n'y a pas de travail, il n'y a vraiment rien, rien, rien, rien...

[00:36:56.27] 20161020 Maria: les grandes compagnies ferment [...]Les gens n'ont plus de travail, et sont forcés de dormir dans la rue après 40 ans de travail. En vivant en Italie, tu sens vraiment un poids sur tes épaules tous les jours. Moi, je n'y arrivais plus, j'ai passé beaucoup de temps à l'hôpital, c'est tellement négatif, si tu n'es pas malade, la maladie viendra, ils pensaient que j'avais une tumeur, et puis j'ai été opérée au cœur. L'adolescence était dégoûtante, l'atmosphère est tellement négative que tu grandis mal, ce n'est pas comme ici [lieu de l'entretien, Montréal], ici c'est vraiment positif (elle fait un sourire), *smile please*. Mais l'Italie te jette à terre, c'est lourd...

Maria décrit plusieurs facteurs d'influences qui présagent sa migration. Le contexte social (*Il n'y a pas de travail*) et la situation économique (*les grandes compagnies ferment, les gens n'ont plus de travail et sont forcés de dormir dans la rue après 40 ans*) incarnent pour elle le *poids* du pays. Une *pesanteur* à laquelle elle associe une dégradation de sa santé physique. Le lieu de l'hôpital symbolise son malaise et l'adolescence une période du cycle de vie qui est associé négativement à son parcours.

Emanuela

[00:36:49.12] 20160427 Emanuela: Maintenant, il y a beaucoup d'inquiétude qui n'existait pas avant [en Italie], et ici [au Canada], c'est un jeune pays. Nous avons le poids de l'histoire sur nos épaules. Qu'est-ce que ça veut dire ? Que nous sommes plus cultivés. Nous avons davantage d'expérience, mais nous sommes aussi plus décrépits, nous avons moins d'enthousiasme, nous avons moins d'énergie, parce que l'histoire est lourde à porter, mais non seulement les guerres nous pèsent, les siècles qui passent, les ruines pèsent...

Pour Emanuela, c'est le contexte collectif et l'histoire collective qui est *lourde* à porter. En comparant l'Italie au Canada, elle perçoit un manque d'énergie au pays où sa culture collective

est riche et complexe, mais voit cette société comme préoccupée et handicapée d'un *poids*, composée d'une accumulation historique qui la démotive.

Roberto

[00:53:00.10] 20170411 Roberto: [En Italie] les relations humaines se sont maintenues par inertie, par tradition, il y a vraiment une raison de vivre, qui existe depuis des siècles en Italie. Actuellement, c'est une de mes impressions, quand j'y vais, et quand je parle avec les gens et avec mes amis, il commence à y avoir de la haine. Une envie entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas.

Roberto remarque l'évolution des situations sociale et matérielle au pays : il y voit une montée de haine provoquée par des rapports d'inégalités économiques entre les individus.

Anna

[00:26:28.09] 20160923 Anna : Historiquement, je pense que l'Italie était un pays fier, et que cela s'est perdu totalement avec les années. Maintenant les Italiens ont perdu complètement cet orgueil... Oui, l'orgueil d'être Italien, c'est clair qu'il y a d'autres problèmes. Les politiciens, la politique ont influencé d'après moi énormément, mais le problème, c'est que la mauvaise politique en Italie crée une mauvaise culture. Cette culture du je-m'en-foutisme, cette culture du profit personnel et du « ça ne me fait rien de personne, je pense à moi-même et c'est tout », que celle-ci a découragé ensuite beaucoup les nouvelles générations, parce que dans un pays avec un patrimoine historique, artistique aussi grand, voir que par exemple, l'institution ne s'occupe pas de ce qu'il y a, et quand, à Pompéi, une maison de deux mille ans s'écroule, les gens sont déçus, ils sont vraiment déçus.

Anna perçoit les changements au niveau de l'identité italienne, une situation sociale plutôt négative pour elle. Le contexte collectif offre son lot de problèmes politiques menant à une culture qui se dégrade et où l'individualisme se transforme en égoïsme. Une génération de jeunes déçus, dont fait partie Anna, constate les dégâts sur le patrimoine historique.

Ces extraits d'entretien rassemblent des éléments communs sur le pays. D'abord, d'un côté le *passé*, l'histoire collective du lieu, prend forme de façon négative et s'incarne dans un *poids* qui devient lourd à supporter pour eux. Ce *poids* se présente sous différents aspects du contexte collectif (politiciens et univers politique perçus négativement, histoire chargée), de la situation matérielle (pertes d'emploi et fermeture d'entreprises) et de la situation sociale (perte de fierté et évolution de l'identité vers un individualisme égoïste, relations sociales de haine). D'un autre côté, lorsqu'une participante fait référence à ses rapports aux alentours physiques et à l'environnement personnel, elle traduit un sentiment positif d'attraction et de fascination en rapport au paysage.

Ces premiers témoignages des participants à la recherche rejoignent les propos illustrés dans le documentaire *Girlfriend in a coma*, qui aborde la question de la dégradation de l'Italie. Les chiffres communiqués nous montrent la chute en matière d'éducation, de corruption politique, de gangrène mafieuse, de production économique (PIL), d'endettement, durant une vingtaine d'années qui correspondent plus ou moins aux années au pouvoir de Berlusconi. Les migrants, qu'on appelle expatriés dans le documentaire, sont ces personnes qui ne se reconnaissent pas dans ce type de valeurs et cherchent une autre contrée, une autre société qui leur permettra de mettre en branle leurs idées et compétences.

Ce point, attribuable à la situation sociale et au sentiment d'appartenance à une identité socioculturelle, revient dans les entretiens surtout chez les femmes et s'exprime de façon personnelle dans chacun des cas, mais souvent dans un aspect conflictuel. On le voit dans l'exemple d'Emmanuela, âgée d'une soixantaine d'années, qui a quitté l'Italie pour partir à la découverte du monde et vivre une expérience à l'étranger. C'est une possibilité qui lui est offerte par sa position professionnelle en éducation, professeure du *Liceo* (l'équivalent du niveau secondaire). Il s'agit pour elle d'une occasion pour fuir cette situation sociale, cette culture omniprésente qu'a créée le Berlusconisme. Une personne qui occupe une situation sociale et un environnement personnel positifs ; elle travaille, a un salaire, une profession, des ami(e)s, une famille, cherche quand même un ailleurs où elle pourra se sentir dans une relation cohérente avec la société :

[00:14:50.00] 20160427 Emmanuela : le désir de changer, de faire une expérience différente. Je pense que durant les années 2000, j'avais à peu près terminé l'expérience que je pouvais faire avec mon pays. Pendant ce temps, mon pays avait subi une *involution* que moi je n'acceptais pas, avec laquelle je me trouvais plutôt en conflit. Avec les changements qu'il avait subis, l'ère berlusconienne commence en 1994. Il y a eu un recul culturel avec un nivellement culturel, un creux, avec ses trois télévisions privées qui s'imposent à tous les effets et on assiste justement à un appauvrissement des mêmes modèles, qu'offre le président du conseil qui est de piètre qualité. En somme, mon pays ne me représentait plus.

Bien que son pays d'origine ne lui ait pas permis une situation sociale qu'elle pouvait espérer, Anna ne connaît pas de rancune envers l'Italie. Elle a une certaine reconnaissance en rapport à ce que lui a offert le système d'éducation italien ; pour elle le contexte collectif l'a enrichi. Elle contraste ainsi la motivation associée à son départ à ceux qui partent avec un sentiment d'être victime du système et en conflit avec le contexte collectif.

[00:37:47.03] 20160923 Anna: son passé, ses propres origines, ses valeurs, tu sais l'Italie est un pays qui se base beaucoup sur les *notions*. On est allé à l'école, c'est très important la culture générale, tu dois savoir tout de tout, tu fais un examen de littérature,

tu dois connaître toute la littérature, des origines jusqu'à aujourd'hui. C'est quand même une valeur ajoutée, une connaissance en plus que t'a donnée ce système. Puis, à un certain point, si ça ne te va plus, ça va... mais on n'a pas besoin de partir avec ce sentiment de haine. Et puis je suis une de celle qui, effectivement en Italie, n'a jamais pu faire ce qu'elle voulait, je veux dire, je me suis diplômée en lettres, puis les seules expériences de travail que j'ai fait, je les ai eues à l'étranger, mais je ne me sens même pas une grande victime du système, paradoxalement...

Pour Roberto, l'aspect conflictuel avec la situation matérielle (bas revenus) et sociale (condition de vie) est éloquent lorsqu'il mentionne que l'Italie n'est pas un pays pour les enfants et se vit concrètement par la réaction de son patron de laboratoire de Genova lorsqu'il lui annonce que sa femme est enceinte²⁵. Toutefois, il exprime une fascination et un sentiment d'attraction très puissant à certaines villes italiennes, surtout Genova. Cette ville représente pour lui une perfection du paysage architectural (ruelles, verticalité et saleté) et environnemental (proximité à la mer). Elle incarne pour lui un lieu quasi sacré où plusieurs poètes renommés ont vécu. Ces facteurs positifs d'influences du lieu indiquent que, sans aucun doute, dans un autre moment de son cycle de vie (pré ou post parental), Roberto serait resté à Genova : « moi, j'y aurais vécu toute ma vie ».

[00:05:29.00] 20170411 Roberto: Moi je pense que la poésie ne donne pas le pain. C'est ça le problème, c'est beau, moi je serais resté, je te le dis, si j'avais été seul, à manger, je pouvais même rester avec mes 500 € par mois à faire le vagabond en Italie, mais ce n'est pas un pays pour les enfants. En effet il n'y a plus de naissance... c'est ça la vérité, il n'y en a plus. [...] Maintenant, on ne va plus voter, donc on commence à mettre les enfants de ceux qui sont déjà en poste. Je n'ai pas un papa député, donc je ne peux pas rester. L'Italien, à la maison, chez lui, quand il a plus ou moins son salaire est la personne la plus heureuse au monde. Je voyais cette ville verticale, Gênes, tu te dis « mais quelle beauté cette ville ! ». C'est vraiment une ville fantastique, les petites ruelles. D'après moi, cette saleté, c'est vraiment sa beauté. Puis à un certain moment tu te retournes, tu vois la mer, sur l'impulsion du moment, c'est une ville qui te surprend et elle est si belle. Voilà par exemple, ici au Canada, il y a un écart de 1000 ans de différence, mais Genova est une ville parfaite, moi j'y aurais vécu toute ma vie... cependant, quand je suis allé parler à mon patron en lui disant : « Regarde ma femme est enceinte », lui il me fait : « Roberto, ce sont tes affaires » donc à ce moment-là, j'ai compris que je ne pouvais pas y rester, et donc j'ai commencé à chercher.

Ces extraits montrent l'ambivalence vécue par les participants envers l'Italie. Elle est à la fois attirante, repoussante, décevante, fascinante. Les discours montrent cet affrontement des positions entre les extrêmes passant d'une quasi-adoration esthétique vécue par Roberto, d'un attachement à ses territoires, ses gens, jusqu'à vivre la souffrance physique provoquée par une atmosphère dégoûtante, comme l'explique Maria. Pourtant les deux participants ont quitté le pays. La prochaine section cherche à montrer les détails des contraintes vécues et/ou perçues et rend

²⁵ Voir chapitre 1 *Meno figli per tutte* (Moins d'enfants pour toutes) de l'ouvrage *Come siamo cambiati, Gli Italiani et la crisi* de Roberta Carlini (2015)

compte de la complexité sur la construction du regard de chacun des participants sur le contexte qu'ils ont quitté. J'ai tenté de regrouper en trois catégories (sociale, politique et économique) les témoignages qui rendent compte du contexte italien

Illustrations personnelles des contraintes

Contraintes politiques

[01:08:22.12] 20170411 Roberto: Les autres [participants à la recherche] aussi parlent de politique?

[01:08:24.07] Interviewer: Presque tous les participants un peu oui. Maintenant, c'est une chose qui revient je devrais dire, parce que tout le monde a un point de vue sur la politique italienne, c'est rare que quelqu'un quitte son entretien sans avoir un peu...

[01:08:41.00] 20170411 Roberto: Sans avoir de la haine sur le cœur, ces voleurs!

Cet extrait de Roberto en dit long sur le niveau de confiance attribué au système politique italien au moment des entretiens. Les participants citent souvent les représentations politiques desquelles ils se sentent éloignés ou auxquelles ils ne s'identifient pas. Certains participants semblaient même parfois surpris du niveau d'absurdité des mouvements politiques qui ont pris forme au début des années 2010 en Italie (Carmela) ou abasourdis devant de grands mensonges d'État (Roberto).

Carmela voit la sphère politique italienne comme peu crédible et ayant perdu toute valeur. La création du *Movimento 5 Stelle* par un humoriste italien, Beppe Grillo, illustre ce qu'elle en pense. Perçue comme une démarche politique assez loufoque au départ, Carmela remarque quand même que ce mouvement veut faire les choses autrement.

[00:05:41.03]20161012 Carmela: (rires) oh mon dieu ! La politique italienne est une poubelle. Il y a quelques années, on pouvait suivre. C'était possible d'être en accord ou en désaccord avec un parti ou un autre. Désormais, non. Là où on est rendu, non. D'après moi, ça ne fait plus de sens d'être de droite ou de gauche parce que de toute façon...vraiment, ils sont tous égaux. Vraiment, on ne croit plus à rien. Ceux qui croient encore au parti sont vraiment très peu. Je n'aurais jamais pu imaginer comment le *Movimento 5 Stelle*, aurait pu être une voie alternative. Au début, quand Beppe Grillo, un humoriste, est apparu sur la scène politique, il hurlait comme un fou. On se disait : « mais regarde-les, quelle honte... ». Ensuite, certaines personnes ont adhéré au mouvement, ont commencé concrètement à faire les choses différemment, un peu de l'extérieur, plusieurs d'entre nous, nous nous sommes retrouvés à faire : « ça va bon. Donnons-leur une chance aussi au *Movimento 5 Stelle* ».

Ce rapport s'exprime aussi chez Lucia. Dans ces allers-retours avec l'Italie et d'autres régions du monde où elle a vécu, elle dispose d'un point de vue intéressant sur l'évolution de la société et de la culture en Italie. C'est une vision de dégoût sur la politique italienne qu'elle illustre par les vingt ans au pouvoir de Berlusconi. Elle y exprime aussi une certaine nostalgie au contexte politique précédent (*la politique faite avec le cœur*). Même si la politique de l'époque qu'elle mentionne ne faisait pas preuve d'une honnêteté particulière, elle était moins proche des intérêts économiques selon elle. Elle exprime une rupture avec ce contexte collectif relié aux circonstances et événements sociopolitiques. Son témoignage reflète sa relation conflictuelle vécue avec son lieu d'origine, Trieste :

[01:11:14.22] 20160920 Lucia: Il y a aussi ce dégoût de ces vingt ans, sinon plus, de politique horrible. Je ne l'appellerais même pas politique, c'est vraiment un bordel de prostitution, c'est dégoûtant. Nous avons rejoint un niveau où, nous avons enlevé, au moins pour une génération, toutes les valeurs civiques, toutes les valeurs qui comptent pour l'être humain, parce que la pratique des choses... ils sont racistes, il n'y a pas une capacité d'écouter et de parler. Je ne dis pas que c'était mieux avant, mais les modalités étaient différentes. Peut-être que la mafia occultait ou non, mais il y avait des personnes qui faisaient de la politique d'une manière, je ne dis pas plus honnête, mais avec le cœur, sans penser aux intérêts économiques continuellement. [...]. Il y a tellement de personnes débrouillardes qui travaillent avec leurs possibilités, mais toujours à distance de la politique, la politique de laquelle je me sentais quand même faire partie. Non pas du point de vue du parti, mais comme aspect civil de citoyenne. Je vois que nous sommes en train d'entrer dans une phase où les gens pensent tellement à leur propre intérêt, ça, c'est un aspect plus nord-américain (rires), maintenant il y a cette peur, la peur des autres, cette dépression diffusée qui se fait ressentir beaucoup plus que dans le passé. Donc ma relation avec l'Italie est très conflictuelle... »

[01:17:00.24] Interviewer : cet aspect du politique se traduit aussi en pratique, aussi dans les comportements quotidiens ?

[01:17:09.28] 20160920 Lucia: certainement, parce que la mauvaise politique a des répercussions dans la société, les gens pensent qu'ils peuvent faire ce qu'ils veulent.

Roberto voit prendre forme la malhonnêteté politique dans plusieurs événements de l'histoire du pays, un pays qui oublie et ne cherche pas nécessairement la vérité pense-t-il. Cet événement précis auquel il fait référence figure la position qu'il entretient en rapport au contexte collectif du lieu. Ce lieu de l'événement devient un moment parmi d'autres qui s'accumulent et où une sorte de mécanisme politique s'installe ; celui qui permet de masquer la vérité :

[00:58:43.14] 20170411 Roberto: À Longarone²⁶, la montagne s'est écroulée. Pense à cette histoire. Ils ont construit ces grandes industries, sans payer de taxes pendant cinquante ans, parce qu'il devait favoriser la reconstruction d'une région détruite. 3000

²⁶ En 1963, le barrage du Vajont, en cours de construction, s'écroule et fait plus de 2000 morts dans la vallée.

morts. Plusieurs sont encore enterrés là-dessous [...] Il y a eu des conséquences très légères pour plusieurs responsables. C'était un homicide d'État, parce que l'ENEL²⁷ c'était l'État. Il y a eu beaucoup d'argent, mais personne à cette époque n'a payé. 3000 morts, des enfants et personne à ce moment-là n'a demandé : « moi, je veux la vérité sur cette histoire, je veux les coupables ». Après cela tout était possible, parce qu'après c'est devenu un mécanisme. Quelqu'un a compris : « vous savez, les Italiens sont naïfs. La vérité, on peut la changer ».

D'après Roberto, certaines personnes impliquées en politique sont aussi celles qui cachent la vérité. Cela sous-entend son manque de confiance envers ceux qui détiennent le pouvoir. Cette recherche de vérité sur plusieurs événements tragiques qui ont eu lieu au pays semble être une chose importante pour lui : il s'imagine la mise en place d'une politique de l'honnêteté pour rétablir en quelque sorte ce problème.

[00:53:00.10] 20170411 Roberto: J'ai connu un homme extraordinaire, Roberto Roversi²⁸. C'est un poète de Bologne, ami de Pasolini. Quand je le rencontrais, il me disait : « L'Italie, malheureusement, c'est un pays qui oublie en deux jours ». Ce qu'on devrait faire, à part une politique pour s'aimer davantage, c'est la politique de l'égalité et de l'honnêteté historique. Si tu y penses, qu'est-ce qu'il y a eu depuis les soixante-dix dernières années ? Le massacre de *Portella della Ginestra*, puis nous avons eu la période de la terreur noire, puis nous avons aussi la terreur rouge, les mafias, l'affaire Ustica. Peu importe la disgrâce, elle avait une main politique dernière ou militaire. Il y a toujours quelqu'un, à un haut niveau, qui embourbe la vérité, cela a été le problème, d'après moi.

Maria raconte sa brève implication politique avant son départ, une implication qu'elle n'a pu maintenir. Cela illustre deux chemins figurés dans son témoignage, un pour ceux qui restent en Italie et « combattent » et un autre pour ceux qui partent, comme elle l'a fait. En laissant son implication politique et en voyant son ami poursuivre son militantisme, elle trace le début de son départ à l'étranger : « je ne pouvais plus endurer la situation ».

[00:35:47.16] 20161020-07 Maria: je suis restée un an là-bas [dans son village, après avoir obtenu son diplôme] et tous mes amis étaient plus ou moins dans la même situation. Tout le monde était un peu désespéré. Pendant ce temps, un de mes meilleurs amis est entré en politique, justement pour combattre ce système. Je ne sais pas si tu connais le parti de Beppe Grillo²⁹. Je suis resté avec lui [son ami impliqué en politique] pour manifester. Disons qu'il y a son chemin et mon chemin qui représentent ces deux routes que les jeunes ont choisies. Lui a décidé de rester en Italie et de combattre contre cette chose. Moi, j'ai décidé que je ne pouvais plus endurer la situation et je suis partie.

²⁷ Société nationale d'électricité jusqu'en 1999.

²⁸ *L'Italia sepolta sotto la neve* <http://www.robertoroversi.it/poesie/raccolte-pubblicate-in-volume/item/37-1%E2%80%99italia-sepolta-sotto-la-neve.html>

²⁹ Fondateur de Movimento 5 Stelle.

Les extraits retenus donnent différentes perspectives sur la politique italienne. Chaque participant se l'illustre de façon variée. Les participants voient les effets négatifs de la politique se manifester dans le comportement des individus ou dans la création de partis politiques peu crédibles, démarche perçue comme nécessaire vu la perte de confiance ou le manque de reconnaissance aux partis historiques. Les participants sont devant un univers politique décevant, nostalgiques de l'ère préberlusconienne, qui elle, alimente une culture tournée entièrement vers le profit personnel. On parle également d'un passé où le politique a construit une histoire mensongère qui protège les intérêts du pouvoir. Dans un cas, une participante réalise ne pas avoir l'endurance pour s'impliquer politiquement et changer les choses. Leurs perspectives traduisent un manque important de confiance dans le pouvoir politique (manque de crédibilité, mensonges d'état, etc.) en Italie, en plus de faire ressortir des sentiments de dégoût (*poubelle, bordel de prostitution, etc.*), d'intolérance (ne peut plus endurer la situation) et de déception (manque d'honnêteté) sur la situation politique qui comportent un lot de conséquences (perte de valeurs civiques et d'humanité, montée du racisme, etc.). Il s'agit d'un ensemble de facteurs qui ont sans doute contribué au choix de quitter le pays.

Contraintes sociales

La plupart des participants expliquent leur perspective sur le contexte social en citant différents exemples. Il montre encore une fois les sentiments partagés et ambivalents face à leurs liens forts et à leur attachement avec les lieux.

Malgré les facteurs d'influences positifs au lieu, cette affection qu'a Lucia pour ses concitoyen.nes (environnement personnel), perçus comme un alignement culturel de compréhension avec les Italien.nes, son témoignage raconte à la fois une sorte d'aliénation. Elle voit la montée d'une haine créée par les inégalités (contexte collectif) et témoigne d'un manque d'opportunité (situation sociale) qu'elle vit comme un rejet.

[01:10:51.24] Interviewer: Pourrais-tu me décrire le rapport que tu as avec l'Italie ?

[01:10:58.29] 220160920 Lucia: Moi, je le décrirais comme un film. As-tu déjà vu *Pane et cioccolata*? [...] il date des années 60. Ce sont des émigrés qui vivent en Suisse et parfois, ils retournent en Italie. Quand ils sont sur le train, ils commencent à chanter *Ô sole mio*. Le personnage principal dit : « Eh merde, tellement de soleil et qu'est-ce qu'elle fait l'Italie ? Tu n'as pas de travail... La la la la » donc ma relation avec l'Italie est un grand lien affectif dans lequel je n'ai pas besoin de faire des efforts pour comprendre les personnes, on se comprend, il y a quelque chose qui nous unit : notre manière, nos coutumes, notre manière d'être avec les autres. Il y a quelque chose que tu peux faire

sans devoir tout expliquer et ça, c'est fantastique. [...] J'ai l'impression d'être au centre de qui je suis dans un certain sens. Je ne saurais pas comment l'expliquer... Je suis bien avec l'espace et avec les personnes autour, mais il y a aussi une très forte aliénation. L'Italie ne m'a pas donné une possibilité de faire quelque chose, elle m'a jeté dehors.

L'extrait du témoignage de Maria illustre son découragement en rapport à la gestion d'un projet de campus où elle a étudié. Elle se figure l'incompétence à la tête des administrations locales et régionales qu'elle explique par le poids de la corruption. Selon elle, l'emplacement choisi pour installer ce nouveau campus était lié à du népotisme politique au niveau local. De plus, elle perçoit les défaillances dans de nombreux autres domaines et institutions (transports, santé). Elle vit de la frustration envers ces lieux qui caractérisent la dégradation du contexte collectif en nommant l'impact catastrophique du tremblement de terre.

[00:33:10.05] 20161020 Maria: c'était assez récent oui [le projet de campus], mais ça n'a jamais fonctionné. L'université... Cette colline est déserte, et c'était contraignant pour nous tous pour arriver là-haut. Autour il n'y avait rien. Si tu voulais manger quelque chose ou tu allais à la cafétéria universitaire, sinon tu devais prendre les transports en commun une autre fois et retourner en ville. C'était vraiment stressant. Tu prends un train, et il n'arrive pas, tu prends un autobus et il ne fonctionne pas, tu vas à l'hôpital rien ne fonctionne, merde ! Toujours à cause de la corruption. Il y a tellement de personnes avec de bonnes intentions qui veulent travailler, qui voudraient voir les services fonctionner. Malheureusement, les personnes qui nous administrent sont incompétentes, vraiment incompétentes. Ils ne comprennent rien à l'administration, rien ne fonctionne. Après le tremblement de terre³⁰, malheureusement, la situation a empiré.

En rapport à son environnement personnel, la situation sociale de Maria change avec sa formation universitaire en Italie. Cela lui fait réaliser la distance et les inégalités qui se créent entre elle et les gens de son village. Elle vit un certain inconfort et même une forme d'insécurité vis-à-vis de la précarité. Dans cet extrait, la situation sociale (contacts et relations sociales) est *lourde* à porter.

[00:42:54.18] 20161020 Maria: Je suis une des rares diplômées de mon village, et les diplômés ils sont partis. J'avais donc à faire avec des jeunes, des familles très ignorantes qui avaient des problèmes et vivaient de la marginalité, de l'alcoolisme. Ce n'était vraiment pas une belle atmosphère, on devait faire attention vraiment. Ma mère était la seule contre un système. Il y a un silence et personne ne dénonce, personne ne se plaint. Tous les enfants, tout le monde subit, mais personne ne dit rien, donc je suis parti de cela. C'est lourd, c'est lourd.

Le regard de ces deux participantes illustre un contexte collectif, un environnement personnel et une situation sociale qui se dégradent par la distance vécue avec une partie de la population, par

³⁰ Elle fait référence au tremblement de terre de 2009 qui toucha plus sévèrement la ville de L'Aquila (environ 70 000 habitants) et y fit 308 morts.

un sentiment d'insécurité, par les inégalités perçues, par des projets collectifs mal gérés et un sentiment de rejet du pays créé par un manque d'opportunité.

Points de vue de femmes sur le genre

Certaines participantes ont aussi mis de l'avant le rapport marqué entre les hommes et les femmes et leur caractère différencié en Italie. Certaines le reconnaissent dans la circulation de l'image d'un type d'idéal de beauté, de superficialité et de soumission du genre féminin, une construction identitaire surtout transmise par les médias de masse. C'est un rapport qui les rebute, les dérange dans leur position de femme. Ces extraits montrent une prise de distance des participantes en rapport à cette situation sociale qui a pris de l'ampleur avec l'époque berlusconienne.

Rosa a pris conscience du « rôle » soumis des femmes en Italie. C'est sa mère qui lui a transmis l'aspect important de l'autonomie des femmes, aspect qui contraste avec ce qu'elle observe dans la société : « des femmes qui acceptent cela », leur rôle de soumission. L'extrait de Rosa montre qu'elle a dû mal avec ces modes de transmission des caractéristiques liées au genre en citant, « l'homme idéal », « l'homme ne doit pas pleurer ». Pour Rosa, la situation sociale liée au genre prend une importance notable dans sa trajectoire.

[00:30:14.12]160408 Rosa: Puis l'idéal de l'homme doit faire arriver les femmes à ses pieds, puis l'homme ne doit pas pleurer. Pourquoi ? C'est une chose stupide. ? Il doit manifester ses émotions comme il veut, non ? Donc parfois je me rends compte que c'est quelque chose de culturel, c'est difficile (rires) à retirer, moi je dois remercier ma maman. Même si c'est une femme des années 50, déjà elle travaillait, donc à moi on m'a toujours dit : « cherche toujours à avoir une autonomie même si tu es avec l'homme que tu aimes ». Surtout dans l'environnement de travail, Je ne sais pas, elles [...] sont déjà malheureusement, elles sont déjà un peu comme cela, un peu soumises...

Lucia parle d'abord de son inquiétude en rapport à la violence faite aux femmes en Italie. Elle ne se perçoit pas dans la mouvance du féminisme des femmes de la génération précédente, mais critique les modèles féminins véhiculés dans les médias, notamment l'incarnation de la *velina*. En tant que femme, elle s'interroge sur « l'être féminin » et sur l'impact réel des luttes des femmes qui ont eu lieu en Italie. Dans l'extrait, on perçoit son amertume envers cette situation sociale liée au genre.

[01:17:09.28] 20160920 Lucia: Où a-t-on déjà entendu qu'il y a autant de femmes assassinées, c'est comme ça, il y a une violence et la violence naît de la peur, il y a quelque chose qui ne tourne pas rond et moi je pense que les générations plus jeunes,

moi aussi je me compte dans celles-ci, je ne viens pas de cette génération très investie dans le féminisme et je ne me considère pas féministe à outrance d'aucune manière, mais la force, la valeur de la femme, elle doit être bien reconnue ou non ce qui se passe depuis ces 20 ans de Berlusconi et qui a été un pouvoir médiatique qui a été très utile... Si tu commences à mettre à la télévision du pouvoir, on te transmet des *vélines*³¹ et des petites femmes nues et le maximum qui puisse arriver dans ta vie c'est épouser un joueur de foot, tu as compris ? (Rires) ça ne te donne pas beaucoup de valeur morale sur « l'être femme », c'est certain que ce ne sont pas toutes les femmes qui deviendront des *vélines* (rires), mais cela créera quand même une personne qui ne s'est pas bien adapté qui dira : « non, merde-moi je ne veux pas devenir une *véline*, qu'est-ce que je peux devenir dans ce monde ? » Et quelles sont les possibilités de « l'être féminin » et avec cette force incroyable des femmes que nous avons et des luttes qui ont été faites ?

Cette perspective sur l'aspect du genre des deux participantes indique une prise de position et un décalage entre leur vision du féminin ou du genre et celle de la société italienne en général. Cette vision des choses peut avoir participé au projet migratoire, sinon participe à l'éloignement des participantes avec leurs modèles culturels et sociaux.

La perspective des participants sur leur ville d'origine ajoute d'autres facteurs d'influences contribuant au projet de départ.

Perspectives urbaines

Certain.es participant.es ont rendu un portrait des dégradations concrètes des villes, élément qui contribue à rendre un portrait négatif de la situation sociale en Italie. Depuis une dizaine d'années, les tremblements de terre ont touché plusieurs régions du pays. Des villes ont parfois été entièrement détruites et provoquées plusieurs décès.

Teramo, L'Aquila

Maria raconte son expérience du tremblement de terre de L'Aquila. Après la catastrophe, Maria doit quitter son appartement pour des raisons de sécurité. Elle poursuit ses études, mais elle se confronte à une série de problèmes : baisse des locations disponibles, éloignement du campus et moyens de transport inefficaces. Dans cette situation, Maria traduit d'un contexte collectif qui

³¹ De l'italien *velina*.

À l'époque du régime mussolinien, le gouvernement envoyait une copie (*velina*) au média, l'original étant archivé. À la fin des années 80, la chaîne italienne de Silvio Berlusconi Canale 5 proposa une émission satirique, *Striscia la notizia*, où des demoiselles court vêtues remettaient des *veline* (pluriel italien de *velina*) au présentateur ; par la suite, le terme a désigné de manière générale ces jeunes femmes bien pourvues et court vêtues systématiquement présentes sur les plateaux des émissions de la plupart des chaînes italiennes, et s'utilise parfois en français. (wiktionnaire.com)

subit les contrecoups d'événements catastrophiques ; le lieu a vécu une crise et elle en a subi les conséquences.

[00:30:45.17] Maria : durant mes deux dernières années à l'université, il y a eu un tremblement de terre à L'Aquila. Cette affaire nous a vraiment changé la vie parce que tous les Abruzzes sont entrés dans une crise noire, vraiment noire. J'ai dû laisser mon appartement parce que la maison était en train de couler [...] On ne trouvait plus de maison à louer [...] Nous avons dû partir pour aller un peu à l'extérieur de la ville et à partir de ce moment ça a été vraiment difficile. Pour aller à l'université, on devait prendre 500 mille moyens de transport et en Italie, tu sais, les transports ne fonctionnent pas.

Elle y voit aussi une dangereuse négligence au cœur des projets de constructions récentes. Dans cet exemple, Maria montre sa frustration en parlant du contraste entre la résistance aux secousses des bâtiments de l'époque romaine et l'écroulement des bâtiments plus récents et mal conçus. Elle est en colère contre les administrations, qui, selon elle, effectuent leur travail avec négligence, ce qui compromet le futur du lieu et le futur des jeunes.

[00:36:56.27] 20161020 Maria: ce n'est pas beau, parce que vraiment ils ont joué avec notre futur. Ils ont joué notre futur en construisant des écoles avec du sable et dans les écoles ils envoient leurs enfants. Ils construisent les routes avec du sable, c'est dégoûtant. À L'Aquila, une école s'est écroulée et elle avait été construite en 2000. Il y a eu des morts, des étudiants de notre âge. C'est vraiment dégoûtant. Les maisons et les édifices de l'époque romaine ne se sont pas écroulés. C'est quelque chose qui te fait enrager. On ne donne pas de travail aux diplômés qui ont des compétences et on donne du travail à ces « chèvres » et à cause d'eux, des gens perdent la vie.

Torino

Emmanuela observe sa ville d'origine qui change et devient un lieu de tourisme. Elle exprime un point de vue nostalgique sur les alentours physiques : le bruit et l'architecture. Il s'agit toujours de *son* quartier, mais il apparaît dans l'extrait qu'elle prend une distance par rapport à l'évolution que connaît le lieu.

[00:27:02.16] Emmanuela : Les châteaux, de belles images, et une certaine culture même un peu réservée, et puis maintenant, avec les immigrants c'est une ville vivante. Avant, il n'y avait pas de nouveaux restaurants, de nouveaux magasins, tout nouveau... En somme mon quartier est devenu un peu trop, touristique, un peu trop bruyant.

Perugia

Rosa associe sa ville d'origine à certains facteurs positifs liés au lieu : la beauté (alentour physique) le dynamisme culturel (contexte collectif) et la sociabilité des espaces publics (situations sociales). Cependant, un événement tragique semble avoir marqué le sentiment de sécurité en général de la ville de Perugia et de Rosa personnellement.

[00:17:27.03]160408-02 Rosa : c'est quand même une belle ville, qui offre plusieurs initiatives culturelles. Le jazz en juillet qui est le plus grand festival de jazz européen un peu comme ici (Montréal). Il est très beau. Il y a le festival de journalisme, *Umbria libri*. C'est une ville qui me manque. Puis on connaît tout le monde, il suffit d'aller à la place publique et c'est certain que tu trouves quelqu'un que tu connais. Et malheureusement, elle est aussi connue pour l'affaire Meredith... L'assassinat de cette jeune femme. À cette époque, j'habitais tout près, donc j'ai eu peur. Depuis cet événement, il est survenu l'idée que Perugia n'est pas sécuritaire.

Roma

Carmela parle de son expérience quotidienne de la ville de Roma. L'extrait capte la frustration de la participante sur les problèmes que la capitale fait subir à ses habitants. Les alentours physiques de la ville sont aussi perçus négativement (sauté et insécurité). Selon elle, une ville telle que Roma ne peut se permettre de négliger les services de transports en commun de cette façon (imprévisibilité des horaires d'autobus, inondation du métro). Cet extrait sur les problèmes liés au moyen de transport en ville, montre aussi à quel point la recherche de solutions se heurte au prochain problème, montrant les aspects d'un blocage systémique :

00:05:41.03 Carmela : Roma est une ville remplie de problèmes qui est vraiment dégoûtante, elle est très dangereuse, sale et a des moyens de transport qui font pitié, parce qu'on peut attendre un autobus une heure et quand arrive un char à bestiaux que tu n'y entres pas, où le métro après 2 gouttes d'eau, s'inonde, pourtant ce n'est pas un village, c'est une métropole, où il y a des avalanches de touristes toute l'année, c'est la capitale, pôle universitaire, tout le monde vient étudier à Roma. C'est une ville pleine de monde. [...] Alors tu dis : « je prends le métro », « non, parce qu'il s'inonde », « je prends l'autobus ? », « non parce qu'il ne passe pas », « comment je vais au travail ? » je veux dire, moi parfois, ça m'est arrivé par désespoir, j'ai pris le taxi, cela m'a coûté autant ce jour-là que ce que je gagnais.

Monte Porzio Catone

Anna, originaire d'une petite ville, Monte Porzio Catone, située à une trentaine de kilomètres de Rome, environ 9000 habitants, dit souffrir d'un manque de considération de l'opinion publique et des institutions. Elle donne l'exemple de l'installation possible d'une piscine municipale dont une petite ville comme la sienne aurait besoin selon elle.

[01:04:33.12] 20160923 Anna: tu sais j'ai confronté longtemps une de mes amies nous avons eu plusieurs discussions parce qu'il y avait ce projet d'ouvrir une piscine à Monte Porzio et elle disait: « Mais une piscine, pourquoi ouvrir une piscine à Monte Porzio ? Ça n'a pas de sens, laisse faire. » Et moi je disais : « pourquoi si toi tu vis à Monte Porzio n'aurais-tu pas droit à la piscine ? » Parce que pour elle c'était du gaspillage d'avance parce que c'est un village qui ne vaut rien, où il y a peu de gens. C'est ce que pensent d'avance tellement d'Italiens, ils ne se rendent pas compte que la qualité de la vie est faite de ces choses qu'on peut faire dans des petits endroits, ce n'est pas que tu dois agir seulement dans la capitale ou immigrer dans les grands centres.

Le point de vue des participantes sur le lieu d'origine révèle les défaillances du système (problèmes de mobilité à la suite de catastrophes, transport public défaillant), la distanciation en rapport à l'évolution des dynamiques urbaines d'un quartier (montée du tourisme), une certaine montée du sentiment d'insécurité en ville (événement tragique marquant) et des obstacles à l'émergence de projets urbains (opinion publique). De toute évidence, pour chacune des participantes, ces rapports assez négatifs à leur lieu d'origine auront joué un rôle conséquent dans la trajectoire migratoire à venir. Le contexte social est *lourd* revenant au lexique de la *pesanteur* évoqué par quelques participants en début de chapitre. Même s'ils ne mentionnent pas préparer le départ du pays, on constate les premières bases de ce qui peut expliquer ce détachement envers la société italienne, malgré quelques facteurs d'influence positifs liés au lieu. Ces différents éléments sociaux qui les ont touchés de proche ou de loin construisent en quelques sortes les contraintes avant de prendre les initiatives (Mung, 2009).

Contraintes économiques

Facteurs économiques liés au marché de l'emploi

Les effets de la crise économique sont importants et expliquent en partie les nombreux départs vers l'étranger. En 2013, 63,7% des répondants d'une étude sur les Italiens à l'étranger ont répondu que la crise économique a exercé une influence importante ou assez importante sur le fait d'avoir quitté l'Italie. (Tirabassi et Del Pra 2014, 111). Quels sont ces changements au niveau du marché de l'emploi qui se sont opérés depuis les dernières années en Italie ? En effet, on signale une nette augmentation du taux de chômage à partir de 2008 chez les plus jeunes individus actifs (15-24 ans) passant de 20,3% en 2007 à 37,3% en 2013. D'autres chiffres montrent aussi l'augmentation du taux de chômage chez les 24-35, 6 sur 10 travaillent en 2013 (ISTAT dans Tirabassi et Del Pra 2014, 12) ; normalement la tranche d'âge la plus active sur le marché du travail.

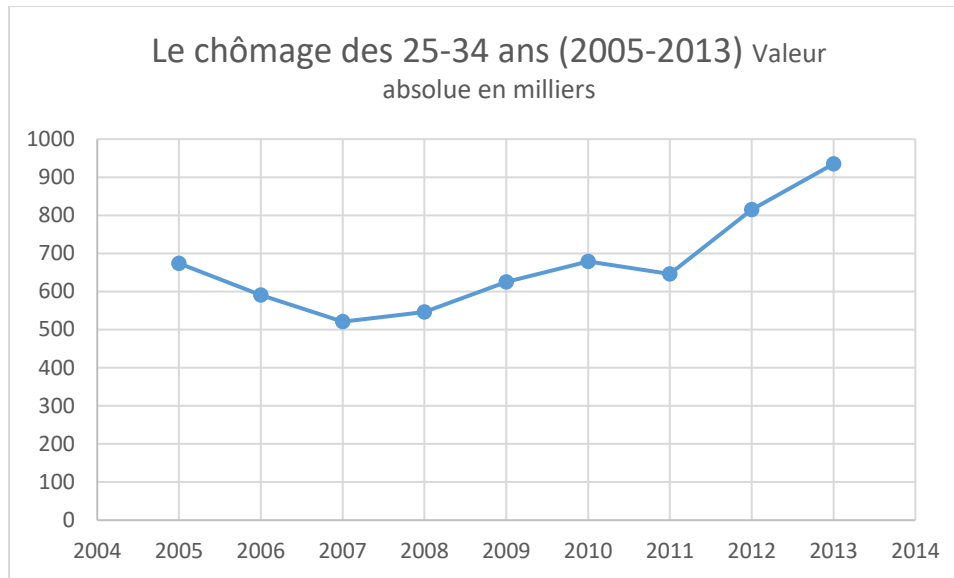


Figure 2.1 Le chômage des 25-34 ans (2005-2013)

Source : (ISTAT dans Tirabassi et Del Pra. 2014 : 12)

Les inégalités socioéconomiques entre les régions de l'Italie sont manifestes dans les données sur le chômage. Dans certaines régions du sud, on atteint un taux qui avoisine un homme sur deux et deux femmes sur trois entre 25 et 34 ans sans emploi (Tirabassi et Del Pra 2014. 12). La question du sud de l'Italie est notable et signale aussi un type de migration ; celui des Méridionaux vers les villes du nord de l'Italie, tandis que les migrants provenant du nord ont tendance à migrer à l'extérieur du pays (Bianchi 2012 dans Tirabassi et Del Pra 2014, 14).

Les participant.es aux entretiens ont discuté des possibilités de travail qui leur ont été offertes et des conditions des emplois qu'ils ont occupés. Ils livrent aussi leur point de vue sur l'économie et sur l'évolution du secteur industriel. Des exemples figurent la précarité vécue par les participant.es, surtout en rapport à leur manque d'autonomie, et à leur dépendance à l'aide des parents.

Lucia résume brièvement sa pensée sur l'économie. Elle voit l'Italie dans une situation où elle a perdu sa classe moyenne et où plusieurs personnes dépendent de la pension de leurs parents pour subvenir à leurs besoins. Une situation matérielle précaire qui oblige à rester au sein du ménage des parents, offrant une situation sociale soutenante et un environnement personnel plus favorable pour subvenir à ses besoins.

[01:11:14.22] 20160920 Lucia: Nous sommes sans doute dans une situation structurelle très complexe. L'Italie est dans un état de pauvreté depuis déjà un moment. La classe

moyenne est disparue et on survit grâce aux pensions des parents. On ne va pas vraiment plus loin que ça.

Diego interprète la situation économique de l'Italie dans le contexte de l'économie globale et y associe les répercussions du *boom* économique des années 1960³² sur les conditions de vie des Italiens. Les décisions des générations qui l'ont précédé ne permettent pas à Diego d'obtenir les mêmes droits que ses parents ; sans travail, il ne peut avoir droit à la retraite. Il voit que le contexte collectif du lieu d'origine a favorisé une génération au détriment des prochaines.

[00:56:44.04]20160324 Diego : c'est l'impact de l'économie globale. Il y a eu le boom donc le bien-être [en Italie]. C'était dû aussi aux conditions générales internationales de l'économie. C'était dû au fait que certaines personnes sont parties à l'étranger, elles sont rentrées, elles ont rapporté de l'argent. C'est ce qu'ont fait mes grands-parents. Et une fois aisée, la génération de mes parents a gardé certains droits pour elle. Donc, même les syndicats, ils ont toujours pensé à garder les droits qu'ils avaient acquis en ne pensant pas que finalement nous, les enfants de la génération suivante, n'aurions pas la possibilité d'utiliser ces droits. Par exemple, la retraite, c'est absurde de penser qu'il y aura une retraite pour les gens de mon âge en Italie. [...] alors que pour ma mère, quand elle a commencé à travailler, la retraite c'était un droit. C'était impossible de penser qu'il n'y aurait pas eu de retraite et ils n'ont rien fait pour penser que la retraite c'était un droit pour eux, mais c'était un droit aussi pour nous.

Les études supérieures et le développement des technologies en Italie ne permettent pas de se trouver un travail en cohérence avec le niveau de formation obtenu par les participants. Bien que le contexte collectif italien ait octroyé aux participants des compétences de haut niveau par un projet d'éducation, ils ne parviennent pas à s'insérer dans un contexte professionnel y voyant une série d'obstacles. Diego et Roberto rendent leur perception du *blocage* et de *l'effondrement* de certains secteurs économiques en Italie. Ce contexte les empêche de se projeter dans l'avenir au pays, éclairant ainsi des possibilités ailleurs.

[00:20:03.03]20160324 Diego: il n'y a pas de possibilités de faire ni de la recherche ni d'occuper un poste de pharmacien dans les hôpitaux. Si tu fais pharmacie hospitalière, tu travailles dans les soins de santé. Si tu fais de la recherche, tu travailles à l'université. Il est rare qu'il soit possible de travailler dans les entreprises en Italie. Ici [au Canada], c'est possible de le faire. Première chose. Deuxième chose, en Italie, devenir pharmacien en milieu hospitalier... [hésitation] en fait en Italie, il n'y a pas de boulot. Peu importe ce que tu veux faire, pharmacien, professeur [...] ici [au Canada], il y a des places au moins pour le moment. [...] En Italie, ça fait 4 ans que ce programme [pharmacie] n'existe plus à Bologne. Il faudrait que ce programme redémarre, mais il ne repart jamais. C'est pour ça que je dis que l'Italie est un peu bloquée. [...]

[00:19:00.24] 20170411 Roberto : J'apprends à faire des batteries qui sont vraiment à l'avant-garde, mais le problème, c'est qu'en Italie ce ne serait vraiment pas possible de

³² Fauri, F. (1996). Struttura e orientamento del commercio estero italiano negli anni Cinquanta: alle origini del "boom" economico. *Studi storici*, 37(1), 191-225.

faire ce type de dispositifs. Ce n'est pas possible parce qu'il n'y a personne depuis 10 ans qui ont suivi [les avancées]. Il y a de grosses compagnies, qui font ce que je fais dans la technologie des batteries, mais elles se sont arrêtées au plomb. Maintenant, on est arrivé au lithium, au sodium, d'autres types de technologie. À l'échelle industrielle, en Italie ce n'est pas possible. C'est un autre monde. Cela prendrait peut-être 20 ans pour s'approcher [des niveaux technologiques actuels]. C'est donc impensable qu'on donne des possibilités à des gens comme moi.

Tous ne sont pas au chômage, en revanche, plusieurs ont un emploi qui ne leur permet pas de subvenir à leurs besoins de base (payer un loyer et s'alimenter), gardant ainsi un lien de dépendance avec les parents qui doivent souvent pallier la différence. Dans bien des cas, on doit vivre et rester dans la maison familiale bien après avoir atteint l'âge adulte, car les moyens ne permettent pas une autonomie financière donnant la capacité d'en sortir et de s'installer dans son propre ménage. En 1995, 35,5% des 25-34 ans vivaient toujours dans la maison familiale et la situation ne s'améliore pas, montrant une augmentation de 6,9 % en 2011, à 42,4% (Villa 2011 dans Tirabassi et Del Pra 2014. 14)³³.

Aspiration à la liberté

L'autonomie est une notion que les participants évoquent en termes économique, mais également à travers d'autres aspects de leur individualité. Dans cette optique et en rappelant l'article de Mung (2009), on comprend mieux comment le projet migratoire, même au niveau infranational, devient un moyen d'accéder à cette autonomie. Cette autonomie se traduit dans les témoignages par des idées d'indépendance, de liberté, d'émancipation et de réalisation de soi qui prennent forme dans la préparation d'un projet. La vision future du soi contrainte à demeurer dans le nid familial est une évocation courante qui pesait lourd chez presque tous les participants. Cette image d'eux-mêmes les poussait à se créer un plan de vie alternatif ou un parcours momentané qui souvent prenait forme à l'extérieur de la maison des parents et de la ville. C'est un projet qui démarre bien souvent par l'intention d'entreprendre des études universitaires.

L'exemple de Lucia évoque ce lien entre désir d'autonomie et projet de « migration ». À ce stade, la « migration » est prévue dans une ville à quelques heures de train de sa ville d'origine. Lucia voit sa propre initiative et ce désir d'autonomie en rétrospective comme un processus inconscient

³³ Les données comparativement au Québec sont beaucoup plus élevées. Au Québec, les 25 à 34 ans considérés comme enfants vivant à la maison sont en 2001 de 26,6% et en 2006 de 26,8%. (Statistique Canada, Recensement du Canada de 2001, compilation effectuée par le MFACF à partir des données du tableau 9, Statistique Canada, Recensement du Canada de 2006, compilation effectuée par le MFA à partir des données du tableau B5)

sur le moment. Elle explique sa situation avant d'entreprendre des études à l'université de Bologne. Elle sort du Lycée à Trieste, sa ville d'origine dans les années quatre-vingt-dix et reçoit tout de suite une offre d'emploi en ville. Toutefois, elle refuse l'offre avec l'idée de partir de Trieste poursuivre des études dans une autre ville italienne, mais l'objectif est surtout de « se libérer de sa famille » et d'acquérir une indépendance. Partir vers un nouveau lieu signifie pour elle, quitter les dynamiques familiales pour s'assigner un lieu d'installation qui permet de tracer un chemin dans un contexte émancipateur et libérateur à explorer qui la fera prendre de l'autonomie. Les facteurs d'influences du lieu à venir (Bologne) sont donc positifs en ce sens qu'ils permettront d'activer la croissance personnelle de la participante, en laissant son lieu d'origine et son contexte connu et corrélé négativement, perçu comme étouffant et contraignant :

[00:12:35.12] Lucia : je pense que je voulais me libérer de ma famille, il y a une université à Trieste, je voulais sortir de certaines dynamiques familiales et je voulais *devenir*, parce que j'ai toujours imaginé que si je restais à Trieste, je serais restée à la maison avec ma famille et non...j'avais besoin de me mettre à l'épreuve, d'être capable de pouvoir devenir grande. [...] (en sortant du lycée) alors, j'ai été appelée pour travailler parce que j'avais de bonnes notes, ils prenaient des personnes qui avaient les notes les plus hautes pour pouvoir les insérer directement au travail (rires) [...] C'est arrivé comme ça que j'aie refusé l'unique offre d'emploi qu'il ne m'a jamais été donné sans même ouvrir la bouche (rires).

Culture de l'enfance qui perdure, quitter pour grandir

Prendre les moyens de partir est le résultat d'une réflexion plus ou moins consciente sur son avenir et ne prend pas forme uniquement dans un univers social prédominé par des déficiences au niveau économique, comme le montre l'exemple de Lucia, à qui on offrait un emploi dès sa sortie de l'école. En effet, certains répondants à l'étude de 2013, répondent que la crise économique a peu influencé (21%) ou n'a pas du tout influencé le choix de partir à l'étranger (Tirabassi et Del Pra 2014, 111). Les participants formulent plutôt une manière de se redéployer ailleurs et de voir de quoi ils sont capables dans d'autres contextes. Pour y arriver, cette prise de distance de la famille est donc nécessaire et même parfois libératrice. L'environnement personnel et émotionnel et la situation matérielle des participants les contraignent à vivre au sein d'une culture où l'enfance perdure. L'éloignement de la famille est associé à l'autonomie, et seulement certaines situations justifient le départ du ménage familial : les fiançailles, l'emploi et les études.

Anna explique son occasion de quitter le ménage familial lorsqu'elle poursuit des études à 23 ans. Son point de vue montre que seules les études et les fiançailles peuvent justifier le départ de sa

famille. Elle est consciente de l'influence de la culture méditerranéenne, une culture qui « retient » les enfants, et dans laquelle la famille est centrale. Le contexte collectif des traditions et de l'environnement personnel et émotionnel de la participante est mis en relation avec un contexte à venir, d'un lieu imaginé : « ils [les enfants] voient que le monde change ». Elle, « enfant », réalise qu'elle peut partir et sentir qu'elle vole de ses propres ailes. La fin de l'extrait montre à quel point les jeunes, lorsqu'ils sont à la fois aux études et vivent au sein du ménage, connaissent très peu les réalités du monde du travail. Le soutien familial leur permet de se concentrer uniquement aux études.

Interviewer : et toi tu as vécu dans ton village jusqu'à ce que tu commences à fréquenter l'université ?

[00:45:32.26] 20160923 Anna: exactement, jusqu'à 23 ans. Si tu restes en Italie, tu restes à la maison, pour des siècles, des siècles, des siècles amen... peut-être quand tu te maries ? Mes amies en Italie, elles vivent encore toutes avec leurs parents, et elles ont mon âge, 29 ans. [...] leur unique préoccupation ce sont les examens universitaires. Ils ne savent vraiment pas ce que signifie de pouvoir travailler éventuellement. Parce qu'on leur transmet l'idée que fondamentalement, ils sont petits, jeunes encore et peut-être qu'ils travailleront un jour.

Il est intéressant de voir que cette dynamique intergénérationnelle, celle où la jeunesse s'allonge et où les enfants vivent plus longtemps avec leurs parents est assez nouvelle. Anna témoigne que ses parents ont eux-mêmes commencé à travailler à un jeune âge. Anna voit pour sa propre génération la jeunesse qui s'étire et que cela retarde la phase de la vie dans laquelle on se sent responsable pour construire soi-même sa carrière et/ou son ménage. Elle pose aussi un regard sur la situation de ses parents pour mieux comprendre cette dynamique.

Anna: d'après moi avant c'était un peu différent, avant on travaillait plus jeune, ma mère, à 20 ans, elle travaillait, mon père, à 18 ans, il travaillait, mais tout était déplacé un peu en avant on se mariait avant, etc. Maintenant j'ai l'impression que tout, peut-être en Italie, tout est retardé. À trente ans, tu es considéré comme un adolescent, tu te sens comme un adolescent, tout est retardé de tant d'années, des années, des années, des années cela est impressionnant.³⁴

³⁴ Cet extrait du témoignage d'Anna rejoint ce témoignage d'une participante aux entretiens conduits par Dubucs et coll. (2017) sur la considération de la jeunesse dans les sphères professionnelles en Italie : " We [young Italians in Paris] are all aware that if we are here it's because we manage to do things here that we cannot do in Italy, simply because here we have been put in charge at a level that is unthinkable in Italy. Really unthinkable. I think I never could have done editorial work in Italy at the age of 30, I mean 27, 28, 29. Impossible. I would never have been a project manager for a big NGO like WWF. This is simply because work culture in Italy does not allow it. As a young person you are not given any chance to get a decision-making position, they don't take any risk. They give you no recognition, while the French do...(Alessandra, 31, NGO manager) » (585)

Carmela illustre son sentiment de frustration vis-à-vis de la dépendance familiale. Elle reconnaît l'attachement à l'environnement personnel et émotionnel, mais ne peut concevoir que la situation matérielle ne donne jamais les moyens de s'émanciper.

[00:00:34.01]20161012 Carmela: Mes amies qui sont restées à Rome ont toutes mon âge, elles ont 30 ans, 31, 32, et elles sont à la maison avec maman et papa, mais ce n'est pas parce que c'est bien que maman te prépare à manger, parce que ce sont les choses qui se disent des Italiens, qu'ils sont très proches de leur mère, oui aussi, mais en réalité, il y a derrière une profonde frustration parce qu'à trente ans on ne peut plus vivre encore avec maman et papa.

Être indépendant, autonome, s'émanciper et se sentir libre semble être des aspects importants de la trajectoire des participants. Le contexte collectif, la société ne propose pas forcément les moyens pour y arriver, toutefois, la famille classique semble encourager elle aussi un support, sans établir de véritables limites aux enfants³⁵. Ces « enfants » témoignent avoir un désir d'émancipation et remarque la situation d'une jeunesse qui s'allonge chez plusieurs membres de leur entourage. Le chapitre 3, offrira plus de détails sur comment les premiers pas à l'étranger, la mobilité dans un nouveau lieu, projettent dans un premier temps et concrétisent ensuite les aspects positifs de l'indépendance et de la liberté.

Un monde du travail qui suscite la méfiance

[00:19:49.17] 20160427 Emmanuela: à ma retraite, ensuite je viens ici, mais pendant ce temps ma retraite s'est éloignée toujours plus, comme un mirage, parce qu'il y a toujours une certaine loi qui me la repousse en avant. Avant, il était suffisant d'avoir 60 ans, puis c'est devenu 62, puis c'est devenu 65 et maintenant on est à 67, 68, donc, moi je commence à désespérer, de ne jamais aller à la retraite parce que je n'aurai jamais l'âge finalement, je serai toujours trop jeune par chance, c'est une blague...

Les Italiens et Italiennes prêts à occuper un emploi montrent une perception assez négative sur le monde du travail au pays : 92% pensent trouver un travail moins sûr que leurs parents, 87% pensent que ce ne sera pas un emploi satisfaisant, 93% croient que la pension ne sera pas suffisante lors de la retraite et 92% pensent recevoir un salaire inférieur à celui des parents. (ANSA 2013 dans Tirabassi et Del Pra 2014. 15)

Un fait socioéconomique surprenant montre que les diplômés universitaires ont moins de probabilité de faire leur entrée sur le marché du travail que ceux qui ont un diplôme de secondaire

³⁵ Voir Van de Velde (2008). *Devenir adulte Sociologie comparée de la jeunesse en Europe*. La section sur l'Espagne peut être représentative de la situation italienne.

(Lyceo) ou encore moins qualifié (Banca d'Italia 2010 dans Tirabassi et Del Pra 2014. 15). L'Italie, en plus de représenter le plus bas taux d'Europe, montre que la demande de diplômés hautement qualifiés baisse encore (ISFOL 2012 dans Tirabassi et Del Pra 2014. 15).

Bien que ces faits statistiques puissent nous en dire long sur la situation économique et le monde du travail actuel, il est intéressant de comprendre le sens donné à ces facteurs dans les témoignages des participants.

Expériences et perceptions sur l'emploi

Peu de participants auront connu une expérience d'emploi intéressante et suffisante pour gagner adéquatement leur vie. La seule exception est le cas d'Emmanuela, mi-soixantaine, qui a eu une carrière en enseignement. Elle se distingue en appartenant à une autre génération en Italie. Depuis sa position d'enseignante, elle a un point de vue assez pessimiste sur le futur des jeunes Italiens ; ils n'ont pas espoir de se trouver un emploi intéressant. La déception et même la désensibilisation au pays, mentionné par Emanuela, présagent que le contexte collectif pousse à trouver mieux ailleurs dans le monde, dans un lieu envisageable.

00:04:54.07] 20160427 Emmanuela: C'était pour mes amis qui ont plus ou moins mon âge, sinon un peu plus jeune ou plus vieux, mais ils n'avaient pas ce problème, mais autour de toi surtout quand tu enseignes, que tu es en contact avec des gens, que tu sais qu'ils ne trouveront pas un travail ou une occupation ou qu'ils doivent s'adapter à des emplois qui n'ont pas été pensés pour eux, et encore moins pour ceux qui ont fait certaines études et donc il y a ce sens, malheureusement ce sentiment de déception, on se désensibilise du pays, donc ceux qui vont à l'étranger se trouveront certainement dans de meilleures conditions.

Maria parle ironiquement de son expérience de travail en Italie, avec un horaire d'à peine quelques heures par semaine. Pour se sentir utile, elle tente aussi de faire du bénévolat, mais devra déboursier un montant qu'elle n'a pas pour poursuivre l'expérience. Son témoignage rend compte de la difficulté à trouver des opportunités.

[00:33:10.05] 20161020 Maria: Moi, j'ai trouvé un travail (rires), je faisais 4 heures par semaine au bar d'une salle de gym, pour arriver au travail c'était tout un borbier, ça n'a pas été facile. Puis nous avons finalement terminé l'université et il nous restait seulement qu'à retourner à la maison (rires). Parce qu'il n'y avait vraiment pas d'opportunité, il n'y avait vraiment rien. Moi je pensais aller faire du volontariat en Afrique, je voulais me rendre utile. J'ai fait une moitié de cours pour faire du bénévolat, mais je devais payer le billet et je n'avais pas d'argent.

Roberto se crée une opportunité avec un projet artistique à travers le pays. Bien qu'il ait étudié chimie, il devient photographe. Il réalise après peu de temps que « ces affaires habituelles à l'italienne, à 500 euros par mois » ne sont pas soutenables et il doit chercher autre chose.

[00:12:29.07] 20170411 Roberto: Bon, moi j'étais déjà allé vivre à Genova, moi je ne voulais plus faire le chimiste, je voulais faire le photographe, j'ai fait un an, ces affaires habituelles à l'italienne, à 500 € par mois, puis j'ai donnés des cours je devais trouver un travail, parce que ça va un an à faire l'artiste et puis c'est assez...

L'extrait suivant traduit un manque d'opportunité en général et comment, pour Lucia, cela engendre une pauvreté, autant chez les plus jeunes que chez les individus dans la cinquantaine. Pour illustrer cette situation, elle reprend le terme *lourd* très souvent utilisé par les participants. Dans cette atmosphère, rien ne peut être engagé positivement.

[01:19:34.20] 20160920 Lucia: ne pas avoir un travail en Italie crée de gros problèmes dans les générations plus jeunes surtout chez les hommes et je vois un certain laxisme, plusieurs personnes ont envie de faire, plusieurs personnes sont tellement opprimées par la situation économique, qu'elles se laissent aller et moi je connais chacune de ces positions, je suis très consciente de ces deux facettes, une personne, une femme de cinquante ans en Italie a de gros problèmes à trouver un travail, c'est lourd

Les participants ont livré leur point de vue sur le monde du travail. Les opportunités d'emploi, lorsqu'elles ont été expérimentées, n'ont pas donné les conditions nécessaires à acquérir une autonomie : la situation matérielle des participants n'atteint pas le niveau souhaité, illustrant les données statistiques. Sur le monde de l'emploi en général, la perspective traduit des facteurs d'influences au lieu assez négatif sur la situation sociale : pour Emanuela, enseignante, les jeunes ne pourront occuper des emplois intéressants et répondant à leurs attentes, pour Lucia, l'atmosphère rejette un air de pauvreté, de difficultés, d'impossibilités pour les individus en Italie.

La sphère économique de l'emploi, pris au sens large dans cette partie, aura rassemblé quelques données sur le monde du travail aux visions et expériences des participants. Cet assemblage révèle que les participants perçoivent leur condition économique comme déficientes à plusieurs niveaux : le lien intergénérationnel (dépendance familiale, culture de l'enfance qui s'allonge engendrant des craintes et des frustrations à devoir rester chez ses parents), les expériences d'emplois (non-rémunérés, petits salaires, horaires chétifs), les baisses d'emplois du secteur industriel et les lentes avancées technologiques. Les recherches d'opportunités n'apportent pas de résultats, montrant aussi le paradoxe d'un parcours de la majorité des participants qui ont effectué des études supérieures n'aboutissant sur aucune possibilité. L'atmosphère générale illustrée par les participants rejoint les données statistiques sur le pessimisme associé au monde

du travail. Effectivement, cette illustration de la sphère économique et de ce qu'elle implique établit une base au projet migratoire en faisant émerger les contraintes justificatives à la préparation à venir. Cependant, on doit aussi considérer le modèle familial italien qui allonge en quelque sorte la période de la jeunesse et installe l'enfant dans une certaine dépendance économique aux parents laissant peu de place à l'autonomie. On peut donc considérer que les dispositions du cercle familial sont aussi une contrainte liée à la construction d'un projet migratoire. La possibilité de partir du ménage devient une manière d'initier l'engrenage de l'autonomie et de l'émancipation.

Les sections précédentes rassemblent des éléments qu'on peut interpréter comme des facteurs d'influences négatifs liés au lieu dans les sphères sociale, politique et économique qui construisent les contraintes liées à la préparation au départ. Malgré un sentiment d'ambivalence entre facteurs positifs (surtout liées à l'environnement physique et à l'environnement personnel) plusieurs participants voient les lieux qui les entourent et le contexte qui les investit comme bloqués, dans une certaine décadence ou jonché d'obstacles associant de nombreuses fois l'atmosphère au lexique de la *pesanteur*. On le voit au niveau des relations familiales qui semblent parfois étouffantes, pourtant nécessaires actuellement vu la quasi-absence de débouchés au niveau de l'emploi. Se construire en tant que femme dans le contexte italien semble aussi être un élément important imposant ces limites et développe chez elles une certaine distance envers les modèles italiens liés au genre. Au niveau individuel, le cycle du *devenir* qui regroupe économie et emploi, famille et dépendance et construction de son autonomie est perçu comme en rupture de mouvement. Il y a l'accomplissement d'un cycle qui ne semble plus aller dans le sens qu'on voudrait lui donner. Évidemment, en comprenant l'importance qu'on donne à l'accomplissement de ce cycle (être autonome), on saisit mieux le rôle que jouera le projet migratoire. Ce dernier permet de prendre une porte de sortie du lieu ; accéder à un nouveau lieu pour briser le cycle des contraintes perçues dans le contexte italien.

En posant un regard sur les différents facteurs contraignants qui ont un potentiel d'alimenter un désir de migrer, de construire un projet de migration, on arrive à faire un assemblage d'un portrait nuancé sur les conditions du départ. On voit que le contexte prémigratoire des participants figure des contraintes *lourdes* tout en présageant un projet migratoire à ses balbutiements mettant en relief des choix qui n'en sont jamais réellement ; les participants souhaitent vivre une expérience à l'étranger, mais ne formulent pas un projet d'immigration permanente. La situation économique et la crise que vit l'Italie ont certainement un rôle à jouer dans le désir de mobilité se traduisant dans des manques évidents au niveau des emplois et des salaires, des situations vécues concrètement par certains participants et dont rendent compte les éléments statistiques.

Cependant, le discours montre aussi que les possibilités données par le travail, même quand elles sont présentes, ne suffisent pas à retenir, montrant qu'une vie future imaginée aux dépens des parents, préoccupe certains. Quitter l'univers familial correspond souvent au début de la vie autonome démarrant avec un désir d'indépendance et de liberté ; engrenages d'un cycle que le contexte décrit n'arrive pas à poursuivre. D'autres ont une conception de la société italienne qui se représente dans une incohérence parfois rebutante par rapport à leur individualité, notamment en matière de genre. Leurs perspectives sur les villes italiennes révèlent une ambiguïté : plusieurs sont fascinés par la richesse et la beauté des alentours physiques, mais constatent les dégradations des lieux, et par le fait même, une gestion politique qui néglige l'entretien et les reconstructions, sinon, conduit des projets par favoritisme sans réelle vision. Ces facteurs présentent des motivations valables qui sont repoussantes et qui peuvent inspirer des projets de migration. Les expériences dans des espaces étrangers, contenu des prochains chapitres, auront, dans certains cas, révélé pour les participants un potentiel de liberté et d'émancipation individuelles impossible à atteindre ou à réaliser en Italie. Le contenu du chapitre suivant abordera le rôle des villes de passages sur la mobilité et/ou les installations à l'étranger des participants.

CHAPITRE 3 Débuts de la phase migratoire : expériences des « villes intermédiaires »

Avant leur arrivée à Montréal, la majorité des personnes interviewées ont connu un parcours complexe de quelques arrêts et installations dans différentes villes. Ces différentes villes de passages, de halte ou d'arrêts intermédiaires se situent la plupart du temps en Europe ou au Canada. L'aspect de la langue française se retrouve assez souvent sur la route, avec des séjours en France où les participant.es auront suivi des cours de français dans d'autres contextes. Ainsi, on met en place un projet de départ, provoqué par de la curiosité, un désir d'exploration ou de nouveauté, par un sentiment d'incohérence avec les modèles italiens liés au genre ou par un manque d'espoir à trouver du travail ou les nombreux efforts qui n'ont pas porté fruit pour en trouver. L'annexe 3 regroupe les extraits d'entretien qui expliquent les raisons des départs de chacun.

Comment les participants résument-ils ces périodes vécues dans ces villes de passage ? Quel rôle ont eu ces périodes dans leur parcours ? Comment sont-ils encore liés à ces lieux ?

Tableau 3.1 Tableau des villes d'origine, halte et destination

Participants	Ville d'origine	Villes des études	Villes d'Europe	Villes d'Amérique à l'exception de Montréal	Deuxième et/ou troisième langue
Diego	Bologna	Bologna	Paris (FR)		français, anglais
Rosa	Perugia	Perugia	//		français, anglais
Emanuela	Torino	Torino	Ljubljana (SI)		français
Lucia	Trieste	Bologna	Berlin (AL) (Hollande, Espagne)	Toronto	slovène, allemand, anglais, français
Anna	Monte Catone Porzio	Roma	Paris (FR), Lyon (FR)		français
Carmela	Roma	Roma	Angers (FR) Bristol (GB)		français, anglais
Maria	Vinchiaturio	Terramo	Amsterdam (PB)	Toronto	anglais
Monica	Roma	Roma	Nice (FR), Blackrock (IR)	Moncton	Français, anglais
Roberto	Reggio Emilia	Bologna Genova	--	--	Français et anglais

Source : Auteure

Partir : Opportunités d'études et possibilités offertes par la famille

Les opportunités ont souvent été saisies par les participants comme une chance de réaliser de nouvelles expériences, une possibilité de voir ailleurs, de mettre en branle des compétences, de voir de quoi ils sont capables ou de prendre de l'autonomie dans un nouveau contexte. Une opportunité qui alimente fortement la mobilité pour les Italiens et les Européens en général est offerte par le programme Erasmus (European Action Scheme for the Mobility of University Students) (Brooks et Water, 2011). Quatre des participants à la recherche ont profité de ce programme et racontent brièvement leur expérience.

Lucia a connu plusieurs expériences d'études à travers différents pays d'Europe. Cette grande mobilité qu'elle a vécue à travers des courts séjours dans plusieurs villes d'Europe lui donne l'idée qu'elle ne restera pas en Italie. Elle s'imagine que si elle était restée en Italie, ce serait dans sa ville d'origine, sinon toute ville près de la mer.

00:06:21.04] 20160920 Lucia: J'y allais un peu au hasard, je suis allée en Hollande, en Allemagne, en Espagne, j'ai fait plusieurs possibilités d'échanges pour environ deux mois donc je n'ai jamais eu cette idée que je serais restée en Italie, surtout lorsque j'ai terminé l'université, et si je pensais rester vivre en Italie sincèrement c'était la ville d'où je venais, qui est Trieste, pour la famille et pour la mer. Si je dois symboliquement imaginer l'endroit où je voudrais vivre, où il me plairait de vivre, c'est un endroit près de la mer (rires).

L'expérience Erasmus a des effets notables³⁶ sur l'évolution du parcours de celui qui deviendra ensuite migrant, surtout parce que l'étudiante ou l'étudiant vit souvent pour la première fois une expérience en solitaire et développe un attachement en rapport à la nouveauté qu'apporte cette ville étrangère. C'est Anna qui a abordé plus que d'autres participants cette question. Elle discute surtout des éléments d'émancipation et de la sensation de liberté que provoque ce séjour à l'étranger. Elle associe cette trajectoire spécifique à l'Italie : les départs permis par le programme Erasmus deviennent pour elle *un modèle culture*³⁷ mettant à la disposition des jeunes Italiens une manière de *se sentir libre*. Elle associe l'attachement que les Italiens développent envers ce lieu de passage, à l'établissement dans cette ville temporaire des études, non pas aux possibilités et opportunités qu'il offre, mais plutôt à cette sensation de liberté et même de soulagement qu'il

³⁶ Une étude sur l'impact de l'expérience Erasmus chez des étudiants Roumains montre que plusieurs aspects de la vie des étudiants sont influencés par cette expérience dont le sentiment d'indépendance et la confiance en soi (Dolga et coll., 2015).

³⁷ Sur les 29 nations européennes participantes au programme, l'Italie en 1998/99 et 2002/03 est au troisième rang du plus grand nombre d'étudiants sortant après la France et l'Allemagne (Brooks et Waters, 2011. 79).

procure : le lieu devient ainsi idéalisé et ce sentiment exagère l'attachement à cette ville d'après Anna ; *tu adoreras la ville dans laquelle tu iras.*

[00:47:08.13] Interviewer: donc aller à l'étranger d'après toi ça correspond un peu...?

[00:47:12.16] 20160923 Anna: à une émancipation.

[00:47:09.10] interviewer: à s'émanciper, et cela tu ne pourrais pas le faire...?

[00:47:12.16] 20160923 Anna : exact, exact, regarde, d'après moi je pense qu'on va à l'étranger, pour une question culturelle, pour s'enfuir de ce modèle. Voir une autre université, dans un autre pays, tout le monde y va, non ? C'est clair. Mais il y a aussi une question culturelle d'après moi, le vouloir essayer de vivre seule, se sentir grand. Peut-être que pour d'autres nations ce n'est pas comme ça, mais en Italie les personnes que j'ai connues qui sont parties à l'étranger pour faire un échange, elles avaient toute cette sensation, ce sentiment de dire : « oh, mon dieu, je vais vivre seule, finalement ! » et donc, simplement, tu tombes amoureux du lieu dans lequel tu es parce que c'est la première fois que tu vas à l'étranger

Pour ces participants, l'expérience Erasmus a un impact important dans leur vie. Elle demeure une étape incontournable de leur parcours et forge l'individu mobile à venir.

Maria aura pour sa part connu sa première expérience à l'étranger avec le programme Au Pair qui n'aura pas fonctionné comme elle l'espérait. Elle décide de ne pas rester à Amsterdam parce qu'elle n'y connaît personne. L'absence d'un environnement personnel et émotionnel qui permettrait à Maria de poursuivre l'expérience, l'y fait vivre de la peur et elle décide de rentrer en Italie.

[00:01:41.19] 20161020 Maria: Je suis allée en Hollande, j'ai trouvé cette famille, elle avait besoin d'une gardienne, je suis avec ces quatre enfants, ces quatre enfants étaient fous, donc je suis restée, environ quatre mois, et puis je me suis enfuie (fait comme un petit cri) donc première tentative, échec, j'étais en train de penser de rester à Amsterdam, mais il me manquait une attache, j'avais un peu peur, je ne l'avais jamais fait avant.

Bien que cette expérience à Amsterdam ne soit pas positive pour Maria, l'influence de la famille à l'étranger a eu un impact sur son parcours. Son oncle et sa grand-mère, installés à Toronto, la persuadent de venir les retrouver au Canada. Un an après avoir terminé ses études et n'ayant pas trouvé de possibilités en Italie, elle rejoint son oncle qui vit en banlieue de Toronto sans vraiment avoir un projet précis.

[00:01:41.19] 20161020 Maria: Mon oncle du Canada est venu nous voir, avec sa fiancée, et il commence à me mettre la puce à l'oreille : « pourquoi est-ce que tu ne viens pas, qu'est-ce que tu fais ici? », j'ai dit : « OK ça va, j'y pense, j'y pense » alors c'était septembre, en avril par la suite, je suis partie, c'était avril 2013, je me suis

diplômée en 2012, en avril, exactement, après un an je suis partie pour le Canada, donc, je suis arrivée sans exactement savoir qu'est-ce que j'allais faire, juste comme ça.

Lucia a également rejoint une partie de sa famille en Ontario. Elle voulait mieux apprendre l'anglais et travaille durant un été dans un camping appartenant à sa famille. Après cet été, durant lequel elle apprend l'anglais, elle fait une demande de bourse d'études à travers un programme d'échange de l'université de Bologne pour l'université York et ainsi retourne au Canada. Son environnement familial et la nouvelle langue qu'elle acquiert donnent à Lucia la possibilité d'envisager la suite d'un projet d'étude au Canada, en Ontario, à l'université York.

[00:01:29.29] 20160920 Lucia: C'était le moment pour approfondir un peu la langue et j'ai de la parenté au Canada avec laquelle je suis très liée, et ils sont venus très souvent en Italie et alors, ils ont un camping ils ont toujours besoin de personnes qui y travaillent, alors j'ai dit : « allez, je vais au Canada cet été, je travaille et j'apprends l'anglais » cela était mon petit plan de travail et puis on verra, qu'est-ce qui se passe et ensuite j'ai découvert par hasard une bourse d'études pour un échange entre l'université de Bologne et l'université York, mais je me suis dit : « faisons-le ».

Ainsi la famille installée à l'étranger aura fait prendre une direction dans la mobilité en guidant le choix de destination des participantes (Van der Velde et coll. 2011, 219 ; Baldassar et Pyke 2014, 138). Elle offre également un environnement personnel et émotionnel sécurisant pour les participantes comparativement à l'expérience dans un lieu où la famille n'est pas présente (expérience négative d'Amsterdam pour Maria). L'encadrement du programme Erasmus installe également un certain niveau d'aisance dans la mobilité des étudiants vers les villes étrangères ; *tout le monde le fait*. Ainsi, lorsque le chemin est tracé, connu, organisé, supporté par d'autres (famille ou programme d'échange universitaire) il donne la possibilité au migrant de vivre une expérience relativement positive et enrichissante dans une ville étrangère, qui demeure un lieu de passage temporaire. Les participants, à la fois par manque d'opportunités en Italie, par un désir d'émancipation, d'indépendance et de fuite, auront emprunté une entrée vers ses lieux étrangers riches d'expériences. Toutefois, il s'agit bien dans ces extraits d'une mobilité qui reste encore au niveau de l'expérience temporaire. Même si certains participants témoignent d'un futur en dehors de l'Italie, l'idée reste assez floue. Leur situation montre un début de parcours migratoire sans en être un réellement, il le devient a posteriori, car nous savons que la trajectoire migratoire est un ensemble d'expériences et d'étapes et que l'histoire de la trajectoire des participants se retrouve à un certain point à Montréal. Cependant, on peut comprendre qu'aucun des participants n'avait l'idée de vivre une expérience permanente d'immigration à ce stade.

Rôle des villes de passage³⁸

Penso che alla fine, nella vità abbiamo sempre delle città simbolo, dei luoghi simbolo, degli eventi simbolo, qualcosa che ci guida e che ci permette di ricostruire la nostra storia, il senso della nostra storia. E tutto qua.

Je pense, qu'à la fin, dans la vie, nous avons toujours des villes symboliques, des lieux symboliques, des événements symboliques, quelque chose qui nous guide et qui nous permet de reconstruire notre histoire, le sens de notre histoire. C'est tout ça...

Anna ([01:14:44.28] 20160923)

Les extraits suivants ont tous en commun d'illustrer les expériences des participants dans des villes étrangères. Ces extraits retiennent comment ces installations temporaires et l'expérience dans ces lieux marquent l'histoire de la trajectoire du participant, installations et expériences qui guideront les décisions à rester ou à partir. En d'autres termes, ces expériences font émerger une part des facteurs expliquant la mobilité ou la permanence sur l'ensemble de l'évolution du parcours migratoire du participant³⁹ (Pascual-de-Sans, 2004. 353). L'expérience servira dans d'autres cas à opérer une comparaison avec le contexte italien et des villes entre elles pour certains participants.

LUBJANA

La trajectoire d'Emanuela s'impose à elle par une décision du ministère des Affaires étrangères. Elle part avec son conjoint faire une expérience à Ljubana. Malgré cette obligation imposée, elle garde un souvenir positif de son expérience. On peut comprendre que son passage intéressant et enrichissant (alentour physique : amour du paysage et de l'architecture) dans la ville et son implication à l'université (nouveau de sa situation sociale) lui aura donné envie de poursuivre une expérience à l'étranger.

00:15:12.10] 20160427 Emanuela: Ljubana en Slovénie et ça a été au début comme le jour et la nuit. Quand même ce qui est arrivé par la suite... Et puis j'ai découvert qu'en réalité Ljubana, est une ville très gracieuse, jolie, pleine de vie, avec plusieurs activités culturelles aussi, il y a aussi un festival de jazz, un festival de cinéma, donc la Slovénie

³⁸ Mobility, as part of a life history, is constructed around certain places, which exist insofar as they are inhabited. In every life history there are places, and they do not each have the same role. (Pascual-de-Sans, 2004 : 351)

³⁹ What organizes geometry, or the map of the places in which a life unfolds? Except for cases involving serious constraints, people are faced with a continuous choice between two options: staying where they are (anchorage) or moving on to another place (migration). There are options of permanence and settlement, as well as options of mobility. (Pascual-de-Sans, 2004 : 353)

est un pays d'opérette, parfait, très bien tenu, vert, avec un beau paysage, entre le montagneux et les collines. Lubjana a un château, nous étions dans un appartement très joli qui donnait au coin d'une petite place sur le fleuve devant le château, en somme, du nouveau, à l'université de Lubjana a été une grande expérience.

PARIS

Dans cet extrait, Anna détaille son échange Erasmus. Elle est étudiante en Lettres à Rome et quitte la maison familiale à 22 ans pour s'installer à Paris poursuivre ses études. Son séjour représente pour elle la liberté et l'autonomie. Elle constate une grande familiarité avec l'espace de la ville comparativement à son expérience à Rome. C'est un sentiment qui la suit des années plus tard. Elle est très attachée à Paris, surtout par les caractéristiques physiques et sociales offertes par ses quartiers. L'appropriation des espaces du quartier lui procure un sentiment de paix. Toutefois, elle y ressent aussi du stress lié au coût de la vie élevé qui limite ses possibilités de participation aux différentes activités offertes (situation matérielle défavorable).

[01:11:22.26] Anna : pour moi c'est vraiment la ville de l'autonomie, où je me sens parfaitement à l'aise, je sais toujours où aller, c'est comme si je savais toujours quelle est ma place quand je suis à Paris et en général quand je suis en France, je me sens toujours comme si j'étais parfaitement à la maison, c'est une sensation que je n'ai pas vraiment en Italie, parce qu'en Italie j'ai eu moins d'autonomie, donc je me sens un peu plus invalide des événements, je ne sais pas, à Rome souvent je me dis : « comment fonctionne l'autobus? Oh mon Dieu! C'est compliqué », pendant qu'à Paris je le sais. Il y a des choses que je connais mieux de la France que de l'Italie ».

LYON

Anna raconte également l'impact de son expérience dans une autre ville française, Lyon. Elle symbolise pour elle la ville de sa découverte des arts du théâtre, un domaine qui prendra beaucoup d'importance dans sa vie professionnelle par la suite.

[01:14:44.28] 20160923 Anna: En France je suis quand même restée un certain temps à Lyon, parce que j'y ai travaillé pour un festival, donc, c'est une autre ville pour moi qui est importante, autre que Paris, elle l'est pour toute une autre signification, non seulement de l'indépendance, mais de la découverte d'un monde nouveau, parce que c'est là que j'ai vraiment commencé à entrer en contact avec le monde du théâtre qui pour moi est très important, donc elle a une valeur symbolique différente, mais aussi importante que Paris.

Pour Anna, son expérience de mobilité multiple se déroule à travers une série de découvertes qui semblent essentiellement positives. Elle constate l'impact dans sa trajectoire de ses passages dans ces villes haltes : prise d'autonomie, sensation de liberté, familiarité confortable et sécurisante avec l'espace et son fonctionnement, adhésion à un nouveau domaine, etc.

BOLOGNA

Pour Lucia, Bologne est liée surtout à son expérience étudiante. Même s'il s'agit d'une ville italienne, on comprend que l'effet d'éloignement de la famille et l'aspect de la découverte de la nouveauté sont similaires à l'expérience migratoire. Durant cette période, elle constate l'impact des éléments contextuels à son parcours universitaire (découverte d'autres cultures italiennes et étrangères, possibilité de réflexion sur la famille, confrontations des opinions, etc.). Elle découvre aussi d'autres régions d'Italie et constate la diversité de sa nation à travers ses rencontres avec les étudiants de l'université de Bologne. Elle développe ainsi une perspective différente sur l'identité italienne. Cette période du cycle de vie, jeune adulte, associée à son passage à Bologne est extrêmement riche socialement et marquant pour Lucia. Lorsqu'elle termine ses études, elle sent que se conclue son expérience à Bologne et on sous-entend qu'elle prépare une installation ailleurs « quelquefois tu comprends que le chapitre est terminé ».

[00:15:27.26] 20160920 Lucia: épatant, cela a été ma formation intellectuelle, politique, étudiante, c'était une période absolument incroyable, j'avais voyagé en Italie, à Rome, à Florence, à Venise, des zones un peu comme ça, mais je n'étais jamais allée dans le sud de l'Italie. À Bologne, tu comprends vraiment qu'est-ce que c'est d'être Italien. J'habitais dans une maison avec trois autres jeunes Italiennes, on ne se connaissait pas, une était de Trento, une de Pescara, une de Suisse italienne et de Nouvelle Ligure, dans le Piémont, mais d'origine calabraise [...]et puis moi je me souviens, il y avait aussi plusieurs autres étudiants à l'époque, des Africains, un monde s'est ouvert et je me souviens vraiment du plaisir à l'époque, on restait à Piazza Verdi à boire un café, à faire de longues conversations de politique, j'étais très active [...],ça a été un beau parcours, j'ai aussi travaillé pour un journal étudiant, jamais pu m'imaginer, c'était une très belle période, tu sais une maison, tu vis avec d'autres personnes que tu ne connais pas, tu te confrontes et je pense que peut-être ça a été la première fois que je pouvais réfléchir à ma famille avec un peu de distance, je pouvais exprimer mes émotions, ça a été une période absolument formative, l'université oui, ça a été très beau, mais sincèrement tout ce qui avait au-delà était plus intéressant... C'était un passage, une formation, j'ai vraiment aimé cette ville, mais je sais que...par exemple mon amie de Trento, elle est restée, quelques amis après l'université sont restés à Bologne et moi non, quelquefois tu comprends que le chapitre est terminé.

TORONTO

Lucia vit une nouvelle fois une expérience étudiante cette fois-ci à Toronto. Cependant, malgré la richesse de ses acquis académiques, elle ressent une grande solitude et une certaine détresse sur ce campus en périphérie de Toronto, à North York. Cette expérience en banlieue éloignée, caractérisée par Lucia comme aliénante et en manque de dynamisme social contraste avec son expérience à Bologne. Pour elle, cette situation est très difficile à vivre. Pourtant, cette période est

à la fois valorisante pour Lucia ; elle réalise ses capacités académiques, découvre une passion pour l'anthropologie et voit reconnaître ses compétences à l'université.

[00:08:19.07]2016092 Lucia: Oui pour moi la période de Toronto m'a donné la possibilité, que je ne pouvais pas imaginer pouvoir avoir. J'ai été prise pour une maîtrise, j'ai été appréciée, je ne dis pas que ça a été facile. Mon moment de souffrance en rapport à l'immigration a été durant les premières années que j'ai vécu à Toronto, les six premiers mois où j'ai vécu à York ont été terribles. Je disais : « si cela est le Canada, moi je me sens mal » je ne sais pas si tu es déjà allée à York University, c'est un endroit en dehors de Toronto, North York, au milieu de nulle part, totalement aliénant, il n'y a pas de tissu social, il n'y a pas de mouvement, donc j'ai compris un peu qu'est-ce que c'est l'aliénation, un édifice, où il y a plein de petits appartements, des genres de studios, personne ne se salue, nous étions tous diplômés, et on ne se saluait pas. À peine je pouvais, j'allais à Toronto, là c'était une autre histoire. Je me sentais quand même très seule. Mais la capacité de pouvoir étudier m'a ouvert vraiment un univers et j'étais très contente. Là j'ai découvert l'anthropologie et alors j'ai voulu continuer à explorer cette discipline, j'ai rencontré des personnes qui ont cru en moi et donc j'ai fait la demande pour entrer dans une maîtrise.

Lucia voit sa trajectoire se modifier de nouveau après avoir complété un doctorat à Toronto. En effet, dans le cas de Lucia, elle n'aura pas suivi son désir de rester à Toronto. Elle aura plutôt suivi les indications d'un professeur de l'université où elle a obtenu un diplôme ; elle reconnaît que son chemin se poursuit ailleurs. A posteriori, en comparant avec Montréal, elle prend conscience que son passage à Toronto lui a donné la possibilité *d'être*.

[00:20:05.07] 20160920 Lucia : j'ai compris que le chapitre avec Toronto [se conclut]. Ça m'a pris du temps, parce que c'était un endroit d'une certaine façon qui t'apprécie et qui te veut du bien, ce n'est pas que c'est facile, mais c'est une ville qui te donne la possibilité d'être, professionnellement, davantage que Montréal, ça a été ça l'expérience. [...] Parce que j'ai terminé mon doctorat et de nouveau quand tu finis quelque chose d'important tu ne sais pas exactement ce qui se passe après. Et étrangement, je me souviens, quand j'étais sur le point de finir, j'avais deux professeurs de doctorat et un me dit : « regarde, nous ne sommes pas comme en Italie » [...]. Il voulait dire qu'ici tu n'as pas de possibilité de trouver un travail à l'université dans laquelle tu as étudié.

L'expérience de Maria à Toronto met en relief les conditions de vie liées aux occupations sociales. Car, pour Maria, l'expérience torontoise aura été bien différente. Son expérience de Toronto aura été assez négative. Elle y vivra de l'insécurité et un découragement en rapport aux conditions de travail. Le rythme de vie torontois est selon elle, centré sur le travail acharné et la consommation. Elle recherche le bien-être et l'expérience dans cette ville ne lui permet pas de l'atteindre. Elle sent qu'elle abandonne peu à peu l'idée de rester à Toronto.

[00:01:41.19] 20161020 Maria : Et après cela j'ai décidé de partir de la maison de mon oncle (banlieue de Toronto), je voulais faire une expérience toute seule, je suis allée à Toronto, en ville et moi je pensais que c'était facile, au contraire absolument pas.

Trouver du travail a été extrêmement difficile, parce j'ai décidé de déménager à Toronto en janvier, en avril j'ai trouvé du travail, j'étais désespérée, j'étais partie à l'aveugle, je n'ai pas été tellement aidé, avec le déménagement, parce qu'ici la culture est un peu différente surtout à Toronto, la famille n'est pas vraiment... il n'y a pas ce sentiment de famille que nous avons en Italie. J'ai décidé de déménager dans ce quartier que je ne connaissais pas, je pensais qu'il était bien, au contraire c'était vraiment le pire, un peu dangereux le soir et à la maison, il y avait des souris et des coquerelles, donc j'étais vraiment mal. Un cauchemar, à l'extérieur -25, je devais sortir pour chercher du travail, donc à -15, -20 avec les curriculums en main à chercher du travail à pied en ville. Par chance, en avril, je trouve ce travail dans un restaurant italien, je commence un autre cauchemar, je suis sous-payée, je travaillais à la cuisine au sous-sol, je faisais des pâtes fraîches, des crèmes glacées. J'ai travaillé dans les pires conditions, un restaurant vraiment réputé, vraiment cher et très grand, des vins très prestigieux, tous les grands de Toronto vont là, tous les Italiens de Woodbridge, mais s'ils allaient voir ce qu'il y a dans le sous-sol... Je ne prendrais même pas une fourchette... Exploité le plus possible et tu es canalisé dans un système, on veut que tu achètes la maison, que tu achètes la voiture et ça, c'est une chose que je détestais de Toronto et qu'à part le travail il n'y a rien, il n'a pas de vie sociale, des amis très peu, et pour payer ton loyer, tu ne peux pas arrêter de travailler et moi avec les souris, j'ai déménagé dans une autre maison un peu plus propre, mais j'habitais avec une dame et deux autres personnes, l'intimité, tu oublies ça, donc quand même, je payais vraiment cher pour le loyer, mais ce n'est pas la vie que je voulais, je veux dire toujours stressée, toujours en recherche d'un peu de « relax », que je ne trouvais pas et donc à un certain point, j'ai commencé à laisser tomber un peu.

Qu'est-ce que nous indique le rôle de l'expérience d'installation dans différentes villes par les participantes ? D'un côté, on retient que les participantes qualifient leur passage dans les villes positivement ou négativement. L'expérience à Lubjana d'Emanuela est positive. Bien qu'elle n'ait pas fait le choix de cette destination, elle reconnaît que son passage dans la ville a été enrichissant sur les plans social et culturel. Pour sa part, la période torontoise de Maria est négative, elle perçoit la ville comme un espace où tout est dirigé vers le travail et la consommation et se retrouve dans une précarité difficile (situation matérielle). Elle associe à cette période avoir subi beaucoup de stress et se sent contrariée par les conditions de vie que la ville lui propose (météo, emploi précaire, colocation, absence de sérénité, etc.). Dans les trajectoires, les lieux traversés sont donc associés à des sensations marquantes pour les participantes (sentiment de paix, isolement, stress, etc.).

Pour Anna et Lucia, les expériences de Paris, Lyon et Toronto, prennent place dans une période du cycle de vie qui correspond au début de la vie adulte. Ainsi dans la trajectoire, les installations et expériences dans ces villes sont associées à la prise d'autonomie (Anna) et au développement d'une confiance en ses capacités (Lucia). Elles y découvrent également des champs d'intérêt qui marqueront leur futur par la suite. Ces champs d'intérêt sont inséparables des villes où elles se sont installées temporairement et symbolisent ces *phases* de leur trajectoire (Lyon, la ville de la

découverte du théâtre pour Anna et Toronto, la ville de la découverte de l'anthropologie pour Lucia). Passées d'une installation temporaire à l'autre est non moins en relation au franchissement d'étapes de vie où le moment d'un accomplissement (graduation, sentiment de réalisation ou d'aboutissement, etc.) correspond à une balise de la trajectoire et amène à l'idée d'un déplacement éventuel. Une étape, *un chapitre se conclue*, comme le nomme une participante, et conduit à poursuivre la mobilité, rompant avec l'idée d'une permanence potentielle dans le lieu de l'expérience qui devient lieu de passage.

Ces expériences à l'étranger auront permis à Carmela et à d'autres participants de comparer les villes entre elles, les pour et les contre d'y rester ou de les quitter, nous aidant à comprendre l'importance que prennent les dynamiques urbaines dans les choix présents et futurs des participants. Lucia le fait en distinguant ses expériences étudiantes de Bologne et de Toronto. Carmela également, en comparant les grandes villes aux villes moyennes, rendant un portrait plus favorable aux villes moyennes. La compétition entre les individus dans les sphères du travail d'une grande ville comme Londres ou Paris lui déplaît. En plus de cette compétition due à la haute qualification des personnes, ces villes offrent peu de confort matériel, car les prix des loyers sont élevés (comparable au point de vue d'Anna sur Paris). Dans les villes moyennes du Royaume-Uni, elle constate le niveau de vie plus accessible.

[00:16:36.20]20161012 Carmela: Non non non non non non, à Londres, par charité... Parce que moi je suis restée longtemps, j'y suis allée plusieurs fois, il y a une atmosphère très compétitive et elle est pleine de gens ultras qualifiés, et professionnellement c'est extrêmement difficile, parce qu'en même temps ici (en parlant de Montréal) sincèrement, je me retrouve avec un niveau moyen, haut culturellement, c'est un peu plus difficile, les personnes qualifiées qui ont étudiées, qui ont tellement d'expérience, il y en a clairement, mais je veux dire l'Europe en ce moment est vraiment un bordel pour des villes comme Paris et Londres sont pleines de personnes très qualifiées, donc vraiment pour trouver du travail pour le garder « woah! », tu as besoin d'être vraiment compétent, au bon moment et dans le juste endroit et encore avoir un coup de chance, c'est une ville ultra chère moi j'ai été à Bristol, à Bath, Édimbourg, à Brighton ou sinon à Glasgow, elles sont des petites villes, mais en somme on est bien, les loyers sont plus modérés.

Cette capacité de comparer les villes entre elles est une caractéristique propre au migrant hypermobile. En expérimentant de façon concrète plusieurs installations dans des contextes divers, les participants élaborent un portrait intérieur de leur trajectoire et opèrent ainsi une certaine hiérarchisation des espaces traversés. Carmela circule dans une trajectoire qui l'amène à expérimenter des dynamiques urbaines différentes : mettant en relief une diversité de contextes par rapport auxquels elle se positionne. Dans son parcours, elle le remarque dans les conditions du travail (niveau de compétition) et la situation matérielle (prix des loyers). Dans la perspective

de Carmela, où la *ville moyenne* semble prendre une place d'avant-plan, ce n'est sans doute pas un hasard que sa trajectoire passera ensuite par Montréal. Bien que la ville soit une métropole américaine, elle se situe peut-être entre une grande métropole telle que Londres ou Paris et une ville moyenne du Royaume-Uni ou de France.

Bien que les entretiens aient été conduits avec un petit nombre de participants, l'hypermobilité de ceux-ci est remarquable dans plusieurs parcours. Il est notable de voir que les parcours de ce début de phase ou en pleine phase migratoire ne sont pas linéaires et que l'expérience dans chacune des villes aura fourni au participant de nouvelles perspectives. Vivre des expériences dans des villes diverses c'est aussi accumulé des sentiments, souvenirs ou significations liées aux lieux traversés. Le participant évalue les facteurs d'influences positifs ou négatifs liés aux différentes villes. Les alentours physiques (le climat, les aspects architecturaux, les types d'aménagement et le paysage) marquent la trajectoire et les souvenirs des participants. L'environnement personnel du participant est aussi un facteur important d'attraction et de répulsion dans les villes choisies. Pour certains, la famille à l'étranger propose des opportunités qui attirent le participant, toutefois il peut aussi vivre des tensions avec des membres de sa parenté l'incitant à emprunter une nouvelle trajectoire ; c'était le cas pour Maria. Du contexte collectif de l'expérience dans ses villes de passage les participants témoignent de certains éléments, notamment Lucia qui réalise le potentiel professionnel qu'offre une ville comme Toronto ; une ville qui permet « d'être ». Les participants réalisent la précarité de leur situation matérielle surtout dans de grandes villes comme Londres ou Paris. Leurs installations dans des villes moyennes leur font voir les avantages dans les conditions de vie plus acceptables qu'elles proposent.

Par ses expériences, le participant peut alors construire cette hiérarchie de lieux de façon individuelle de manière consciente ou non (Pascual-de-Sens, 2004) et alimente ainsi les caractéristiques de sa trajectoire dans ses décisions et ses choix ; sédentarité et permanence ou mobilité et temps partiel.

Les possibilités qu'offrent les différents séjours passés dans ces destinations donnent la capacité aux migrants de comparer leurs expériences avec leur contexte de vie en Italie et des villes entre elles. Autrement dit, ces premières expériences de la mobilité permettent de peser concrètement les pour et les contre, les facteurs positifs et négatifs, de la mobilité. C'est un démarrage qui se fait en douceur ou parfois plus abruptement. Il est possible de voir que l'immigration est un processus graduel où le choix de partir n'est jamais réalisé complètement pour eux. Les

participants se retrouvent plutôt devant des opportunités (propositions de membres de la famille installée à l'étranger, bourses, programmes, absences de frontières UE, parrainages, etc.) de déplacements sans réelles entraves. Les participantes ont des réactions variées en rapport à leur expérience dans ces villes de passage. Certaines développent une autonomie et un sentiment de liberté, pour d'autres de nouvelles perspectives sur l'identité ou sur leur propre capacité et compétences. Dans d'autres cas, on associe l'installation temporaire à un attachement particulier, un souvenir agréable, ou à de l'isolement, de la précarité et du stress. Les départs se font par petites doses au gré de nouvelles ouvertures et opportunités par des séjours courts qui s'allongent par la suite suivant les différentes étapes de la vie (fin des études, fin d'un programme, etc.). L'installation temporaire dans une ville devient un jalon de la trajectoire migratoire du participant et une étape charnière devient un levier pour quitter la ville. Plusieurs ont emprunté ces chemins, sans vraiment savoir où ils mèneront par la suite montrant toute l'aisance dans laquelle se réalisent les déplacements. Ainsi, en cours de route, on revient souvent vers la maison familiale en Italie, signe avant-coureur pour les participants, de la préparation à une nouvelle occasion de partir : Montréal s'inscrira sur la route.

CHAPITRE 4 Poursuite de la phase migratoire. L'expérience montréalaise

L'arrivée, l'installation et le rapport à Montréal sont détaillés dans ce chapitre. Dans la première partie, on retrouve les éléments caractérisant l'arrivée et l'installation des participants dans l'espace montréalais. Les principales questions du chapitre sont : pourquoi ont-ils choisi d'y venir ? Comment s'y sont-ils installés ? Comment racontent-ils leur expérience urbaine ? Quels sont leurs points d'attache, les zones attractives ou repoussantes ? L'objectif du chapitre tente de rendre compte de la place de Montréal dans leur trajectoire migratoire et observe si ces éléments ont un rôle à jouer dans leur mobilité. Est-ce une ville qui sédentarise le migrant ou une ville de passage pour les participants ?

Dans la seconde partie du chapitre, j'explore le rôle de l'italianité montréalaise dans leur parcours. Est-ce que le récit informe d'une valeur dans les dynamiques intragroupes ethniques ? Les participants se tiennent-ils à distance de l'italianité ou s'imbriquent-ils dans ses manifestations sociales et culturelles ? En s'imbriquant à la communauté italo-montréalaise, est-ce que le migrant limite dans certains cas l'évolution attendue de sa trajectoire ?

Découvrir et choisir Montréal

Les participants à la recherche ont connu Montréal de différentes façons : par le permis vacances-travail (PVT), par des rencontres avec des Québécois dans leurs expériences à l'étranger ou en Italie, par l'existence d'opportunités de recherche ou par des membres de la famille installés à Montréal. Ces éléments combinés à des facteurs qui attirent (*pull*) (variétés de langues parlées, dont l'Italien, existence d'institutions italiennes (PICAL⁴⁰, IIC⁴¹), ville éloignée et différente de l'Europe, présence de la famille) indiquent les raisons du choix de s'installer à Montréal pour les participants.

Pour Diego, Montréal est une ville nord-américaine et bilingue « Montréal parce qu'elle est francophone et anglophone ». L'Amérique est pour lui synonyme de financement important en recherche « là où il y a l'argent, c'est l'Amérique du Nord, c'est le Québec, donc là, je pensais que

⁴⁰ PICAL : Patronato Italo-Canadese Assistenza Agli Immigranti

⁴¹ IIC : Institut italien culturel

Montréal c'était la meilleure ». Il entend aussi parler de la ville à travers des étudiants québécois qu'il a connus en France « et tout le monde m'a dit : « Ah oui! Montréal, c'est super, Montréal, Montréal, Montréal » ». Pour Diego (00:01:31.28]20160324), son choix de s'établir à Montréal prenait forme en combinant les facteurs des langues parlées, du financement en recherche et des bons commentaires d'amis.

Pour Rosa, le permis vacances-travail est une première opportunité de quitter Perugia. C'est son expérience d'enseignante d'italien à des étudiants étrangers à Perugia qui l'amène également à connaître le PICAI (école privée de l'enseignement de l'italien) qui a un siège à Montréal. On retrouve cette association dans plusieurs villes à grande concentration d'immigration italienne ; le PICAI devient une opportunité d'emploi. Dans ses recherches parmi différentes options de villes canadiennes, elle comprend qu'on retrouve beaucoup de locuteurs italiens à Montréal.

[00:00:37.22]160408 Rosa: moi j'avais la possibilité de faire une expérience de six mois à un an avec le fameux permis vacances-travail et c'est ça, l'envie de partir, je l'avais, mais je n'avais pas encore la sécurité ou l'envie de rester ici. J'avais tellement de curiosité, donc j'avais en tête ce Canada, un peu idéalisé, si on veut, aussi j'avais regardé l'Alberta ne sachant pas, puis j'ai fait un peu de recherche. Étant donné que j'étais déjà enseignante d'italien à des étrangers en Italie, j'avais lu que Montréal était la ville, où quand même l'italien se parle encore et on le parle beaucoup, alors j'ai choisi Montréal...des Québécois, je les ai connus en Italie, à l'université pour étrangers en Italie, elle est très connue à Perugia, à Sienna, parce que plusieurs étudiants adultes viennent y étudier, et donc je les avais en classe, plusieurs étudiants qui avaient fréquenté des cours au PICAI, alors, j'ai vu Montréal j'ai dit : « ça va, je pourrais commencer avec eux s'ils ont besoin ».

Emanuela, enseignante, raconte que l'État italien lui a proposé de partir faire une expérience d'enseignement à l'étranger. Elle décrit son contexte familial et illustre avec quels critères en tête elle effectue son choix de ville à l'étranger. Trois facteurs influencent particulièrement son choix. D'abord, ses parents sont tous les deux décédés, ce qui la rend plus libre de pouvoir quitter sa ville, ensuite, les préférences de destination de son conjoint, qui partira lui aussi avec elle, et pour finir la langue française couramment parlée à Montréal, langue dans laquelle elle devait enseigner.

[00:12:41.18] 20160427 Emanuela : Si mes parents avaient encore été en vie et malades, en tant que fille unique je n'aurais pas pu accepter de partir donc j'ai toujours interprété le décès de ma mère comme un cadeau qu'elle m'avait fait, parce qu'effectivement, j'ai pu réaliser ce qui était pour moi un rêve, vivre à l'extérieur de l'Italie à l'étranger, ils m'ont offert six lieux, si j'avais dû partir toute seule, je ne serais pas allée loin, je serais allée à Athènes, mon conjoint avait ce rêve de Davy Crockett et toute une autre série de stéréotypes liés au Canada et franchement, en dehors de cette ville du Cameroun, Montréal était l'autre ville qui était vraiment francophone parce qu' Athènes n'est pas francophone, encore moins Saint-Pétersbourg et donc, en somme cela me faisait aussi plaisir parce que je ne réussissais pas à imaginer vivre à Saint-Pétersbourg

en français sans connaître un mot de russe. Montréal était l'autre ville qui était vraiment francophone ...

Pour Lucia, Montréal devient la ville où elle pourrait poursuivre des recherches dans son domaine très spécifique. C'est lors d'une conférence aux États-Unis, inspirée par une présentation, qu'elle imagine son propre projet à Montréal.

[00:24:05.11] 20160920 Lucia: J'ai entendu une personne qui présentait sa recherche sur les mémoires post-traumatiques qui viennent transmises d'une génération à l'autre et elle faisait cette recherche en Israël sur des familles qui ont vécu l'Holocauste, et ma recherche de doctorat était sous certains aspects très similaires, alors j'ai dit : « Regarde, si elle, elle fait cette recherche ici, là-bas, à Montréal, peut-être que je devrais essayer de faire une demande moi aussi » et c'est comme ça que j'ai essayé de faire une demande et ils m'ont prise. J'ai eu l'impression de gagner à la loterie...

Pour Anna, un désir d'expérimenter la nouveauté la porte à postuler sur un stage à l'Institut italien culturel de Montréal. Le français est aussi un critère assez important qu'elle perçoit comme un aspect pouvant faciliter son expérience qui s'annonce dépaysante sur ce continent.

[00:00:28.10] 20160923 Anna: Parce que je commençais un stage à l'Institut italien de culture de Montréal. À ce moment de ma vie, je vivais à Paris, je connaissais seulement la France, j'avais envie de connaître autre chose, un autre endroit, et je voulais exclure la possibilité de peut-être trouver mieux dans un autre endroit du monde, donc je voulais expérimenter un peu et j'avais envie de changer totalement, donc non pas de me retrouver en Europe, mais d'aller plus loin et j'ai pensé au Canada... Peut-être, d'un côté, il y avait la facilité du français que je parlais déjà assurément, et puis il y avait une sensation, je ne sais pas bien l'expliquer, j'avais vraiment envie de venir ici et de voir de nouveaux espaces parce que j'ai pensé que la manière de vivre ici était assurément totalement différente non?

Pour Carmela, le permis vacances travail (PVT) est une option intéressante et Montréal est francophone, le critère principal pour lequel elle décide d'organiser son départ vers la ville.

[00:00:34.01]20161012 Carmela: J'ai vu ce permis de travail temporaire au Canada, étant donné que je parlais un peu le français, je voulais venir à Montréal, elle m'attirait, donc j'ai posé ma candidature et, à ma grande surprise, j'ai été repêchée.

Pour Maria, le projet s'installe au rythme du présent, elle décide presque sur un coup de tête de rester en ville, après une expérience à Toronto, mais la présence de proches à Montréal semble être la principale raison.

[00:11:58.12] 20161020 Maria: Je suis venue à Montréal retrouver mes amis, moi je l'appelle mon cousin, mais ce n'est pas mon cousin, nous sommes du même village et lui il a déménagé à Montréal avec sa femme et je suis venue le retrouver quelques fois durant mes années à Toronto. C'était l'hiver, en décembre 2014, et moi à l'époque j'étais avec un gars de Milan, nous sommes venus passer les vacances de Noël ici à Montréal. Ce gars, il m'avait convaincu de retourner à Milan avec lui et moi j'étais sur le point de

retourner en Italie, mais pendant que nous étions à Montréal, pratiquement (rires) je l'ai laissé et je lui ai dit que je voulais rester ici, à Montréal.

Roberto reçoit une proposition d'un professeur de McGill qu'il a rencontré à Toronto lors d'une conférence pour venir faire un postdoctorat à Montréal. Sa décision est aussi influencée par la présence de sa grande tante à Montréal qui y a immigrée il y a plusieurs dizaines d'années.

[00:00:46.13] 20170411 Roberto: Je vais à une conférence à Toronto, je rencontre celui qui deviendra mon professeur d'université à McGill et il m'invite ici et me dit : « Roberto, moi j'ai un contrat pour toi, si tu veux tu commences en janvier » donc ensuite c'est arrivé, mon enfant est né en août 2013. Après quelques mois, je suis parti et je suis arrivé ici, en janvier 2014, je suis arrivé ici à Montréal, c'était un projet de collaboration avec Hydro-Québec. Je travaille sur les batteries au lithium, donc j'ai fait mon doctorat en nanotechnologie, un autre motif qui m'a fait venir à Montréal est que ma grand-mère a une sœur... La sœur de ma grand-mère en 1953, elle est venue à Montréal avec son mari...

Tableau 4.1 Facteurs de choix de Montréal

Nom du participant	PVT Programme d'échange	Conseils des proches et amis, rencontres, etc.	Opportunités ou financement de recherche	Présence de membres de la famille ou proches	Langues parlées (français, anglais, italien)	Présence d'institutions italiennes	Éloignement, dépaysement et nouveauté
Diego		x	x		x		x
Rosa	x	x			x	x	
Emmanuela					x		x
Lucia			x				
Anna					x	x	x
Carmela	x				x	x	
Maria				x			
Monica				x	x		
Roberto			x	x			
	2	2	3	3	6	3	3

Source : Auteure

Ainsi par un ensemble de facteurs combinés pour la majorité des participants, on peut expliquer les raisons qui poussent à s'installer à Montréal. Le PVT, d'une durée de 6 mois semble être un

outil qui permet une opportunité assez facile d'accès qui implique un projet de courte durée d'établissement lors de la demande ; Montréal est donc appréhendé comme lieu de passage dans le projet migratoire. Ce facteur combiné aux langues parlées et à la présence d'institutions italiennes affirme le choix pour certaines participantes. Ces facteurs prédéterminent ainsi une situation sociale favorable à leur projet à Montréal. Par ailleurs, les langues parlées à Montréal sont l'élément le plus souvent cité par les participants ; Montréal est francophone, anglophone et on y parle également l'italien. Montréal est une ville d'Amérique du Nord perçue comme éloignée de l'Europe et potentiellement dépaysante, une ville qui pourra offrir une diversité d'expériences passant de la nouveauté des alentours physiques à l'imbrication dans un nouveau contexte collectif. La situation matérielle est jugée plus favorable qu'ailleurs en matière de financement et d'opportunité en recherche. Pour trois participants, la présence de parenté ou d'amis (environnement personnel émotionnel) prédispose à choisir Montréal.

Récit de l'installation

La situation sociale des participants dans leur démarche d'installation à Montréal est mise en évidence dans leur récit. Le fait de ne pas avoir un environnement personnel à Montréal fait en sorte que plusieurs participants se tournent vers les réseaux sociaux, les annonces en ligne ou les journaux pour se loger à leur arrivée. Parfois, ces choix d'installation seront déterminants pour la suite du parcours. Dans d'autres cas, l'environnement personnel des participants permet de trouver l'hospitalité ou un logis auprès de la parenté, des proches et amis sans non plus garantir le confort d'une installation de longue durée.

Diego raconte comment une conversation en ligne l'a conduit à prendre une colocation chez cette personne rencontrée en ligne, qui en réalité s'est avérée une relation très aidante pour son installation à Montréal.

[00:30:41.09] 20160324 Diego: en fait, avant de partir, je suis allée sur un *chat* gai, j'ai choisi Montréal, j'ai commencé à *chatter* avec n'importe qui, des gens qui avaient un profil sympa au moins.[...] « Mais tu vas habiter où? » moi j'ai dit: « J'ai regardé un peu sur kijiji » c'est cette connaissance de Montréal qui m'avait parlé de Kijiji, « Mais je n'ai pas une place tout de suite » et lui il m'a dit: « Mais, tu sais moi je vais partir avant la fin de mon contrat de travail, je peux te sous-louer pour un mois ma chambre » et donc voilà, je suis arrivé. Lui, il était très gentil en fait, parce qu'il est venu me *picker* à l'aéroport avec la voiture, et après le troisième [jour], lui, il m'a laissé sa chambre, en attente de son déménagement. [...] on était 9. C'était une grande maison, là, j'ai connu en fait mes premiers colocataires.

Rosa en revanche est accompagnée de son conjoint dans ces deux premiers mois à Montréal. Durant cette période, ils s'installent dans un appartement quelconque du centre-ville. Cet appartement est considéré de passage et ils recherchent dans les journaux gratuits le *lieu suivant* dans la ville, une résidence et un quartier mieux adapté à leur besoin. L'endroit du travail de Rosa guide le choix du quartier où trouver cette résidence. Son récit souligne le manque de contact et de connaissance (environnement personnel absent) en ville pour trouver une résidence.

00:40:58.04]160408 Rosa: Au début, quand nous sommes arrivés, pendant deux mois, c'était quelque chose comme ci comme ça, au centre-ville, pour visiter Montréal, puis quand j'ai trouvé un travail, à Papineau, et nous avons trouvé sur le journal genre le 24h ou le Métro⁴², parce que nous ne connaissions personne, même maintenant très peu aussi (rires).

Emanuela est elle aussi accompagnée de son mari lors de son arrivée à Montréal. Elle raconte en détail l'expérience de sa première soirée en ville. Les caractéristiques des alentours physiques de Montréal sont imaginées dans un froid glacial qui finalement ne l'est pas autant que prévu. Ce qui surprend plutôt et est dépaysant pour Emanuela c'est la grandeur des objets dans l'espace. Un voisin croisé s'avère être d'origine italienne et devient un guide dans cette première soirée à Montréal.

[00:17:46.03] 20160427 Emanuela: c'était janvier, il faisait froid ça ne m'a pas impressionné, parce que je suis de Turin, donc imagine-toi je connais la neige et le froid l'hiver, mais certainement pas comme ici, mais nous étions encore très couverts parce qu'on nous avait dit qu'ici, l'hiver les oreilles pouvaient se congeler et pouvaient tomber (rires). Nous sommes descendus de l'avion tout en sueur, nous avons deux couches de pantalon [...] Et puis voilà autre chose, la grandeur, cela m'a choqué, c'était le soir, c'était la nuit, nous sommes arrivés dans ce lieu, le *Va-de-l'avant*, où il y avait cet appartement, un trois et demi, là nous avons rencontré un coiffeur d'origine italienne qui vivait là et qui nous a accompagné au dépanneur, c'était la nuit et le dépanneur était ouvert 24 heures sur 24. Tu peux acheter n'importe quoi, déjà un petit moment de désorientation et puis tout grand, immense, les emballages de lait, énormes, il n'y avait pas le litre, 2 litres, des paquets comme ça (elle mime la largeur), des jus de fruits (rires) tout est énorme, je ne te parle pas du réfrigérateur, celui-là est immense aussi, en somme, cette grandeur, ça a été la première impression.

Carmela expérimente les revers des annonces en ligne à son arrivée, mais tout compte fait trouve un appartement où, à sa grande surprise, elle vit encore un an et demi plus tard. Elle s'installe au village gai, un lieu trouvé au hasard, un lieu qui deviendra central dans son expérience à Montréal.

[00:25:47.01]20161012 Carmela: Par exemple quand je suis arrivée ici, moi j'avais réservé depuis internet, un studio, une seule pièce près du métro Sherbrooke, un endroit infect...et puis l'annonceur me propose un studio un peu plus beau, un peu plus mignon

⁴² Journaux distribués gratuitement à Montréal.

au village gai, en face du métro Papineau : « mais je suis où, moi je ne veux pas rester ici ». Avec Google Maps au téléphone, je regarde où je dois aller. Je me suis dit : « ça va, une nuit ou deux. » In vraisemblablement, cet appartement était très petit, une chambre. Elle était meublée 3000 fois mieux, elle était vraiment mignonne. J'avais le métro juste en face, supermarché en face, j'étais très bien, ça coûtait un peu plus cher, mais il n'y avait aucune comparaison. Et donc je me suis dit : « non, moi je ne reste pas ici, peut-être un mois, deux, je regarderai autour ». Finalement, j'y suis depuis un an et demi...

Pour Lucia, Maria et Roberto une situation sociale (relations sociales) et un environnement personnel (présence de parenté ou de proches) peuvent faire croire que l'installation à Montréal sera facilitée. Pourtant, pour Maria, l'installation est difficile même si elle vit chez des proches. L'absence de projet et la méconnaissance du français sont ses principaux défis. Elle décidera de s'inscrire aux cours de français offerts à Montréal pour augmenter ses chances de trouver un emploi et prendre de l'autonomie. Elle sent qu'elle ne peut rester chez ses proches et ne rien faire.

[00:11:58.12] 20161020 Maria: C'était toujours janvier, moi c'est toujours en janvier que je décide de déménager, donc le mois le plus difficile, le plus froid, il faisait tellement froid, cette année-là, et je suis restée à la maison avec mon cousin je n'avais pas la plus petite idée de quoi faire. Après je suis tombée de nouveau en dépression parce que je ne connaissais pas le français et je ne pouvais même pas chercher un travail dans un café. , mais étant donné que j'étais à la maison avec eux, je ne pouvais pas me le permettre, après une semaine j'ai commencé à voir ce que je devais faire. Étant donné que je suis citoyenne canadienne, je suis allée à l'école de français.

Lucia raconte comment elle a pris pied définitivement à Montréal. C'est un membre de la famille déployée un peu partout à travers le monde d'une de ses grandes amies qui lui propose un appartement lors de funérailles. C'est un appartement dans lequel elle vivra plusieurs années dans un quartier avec lequel elle développera un grand attachement.

[00:42:39.18] 20160920 Lucia: Une de mes chères amies, je ne sais pas si tu l'as connue, elle est d'origine vietnamienne, elle a vécu à Toronto, nous nous sommes connues il y a très longtemps, à l'époque, il y a 10 ans, elle se trouvait au Japon, mais justement durant cette période ses parents du Nouveau-Brunswick ont déménagé à Montréal, où il y a ces familles vietnamiennes, ils sont 20 personnes, ils sont plusieurs ici et cet été-là, il y a eu les funérailles du grand-père, je ne te dis pas combien ils étaient (rires) en tout cas, pour dire, ils avaient quand même un tissu familial ici assez gros et elle avait un de ses cousins qui connaissait un endroit où je pouvais rester et ce cousin qui a répondu à l'appel est le fils de la propriétaire de cet appartement où je vis.

Pour Roberto, la présence de sa grande tante à Montréal a été la première ressource pour faciliter son installation, cependant, cet appartement de la rue Durocher ne lui plaisait pas. Par manque

d'espace et pour s'approcher du centre-ville, il déménage rue Sainte-Famille. Il réfléchit tout haut au futur, montrant son ambivalence de devenir propriétaire et de *perdre* sa liberté

[00:35:49.28] 20170411 Roberto: Ma tante a 92 ans et donc je la vois souvent... Maintenant un peu moins, la famille, ça a été un motif pour venir ici et donc ils m'ont accueilli, moi avant j'étais sur la rue Durocher, dans un petit appartement, très froid, et après je suis allé sur la rue Sainte-Famille, et j'y suis depuis trois ans, je suis là, maintenant je vais déménager parce que nous devenons quatre. Et j'ai commencé à penser à acheter une maison parce qu'on ne sait jamais, dans le futur qu'est-ce qui adviendra, on est mieux d'attendre de voir que, on ne s'embarque pas, le prix des loyers est le prix de la liberté.

Les circonstances de l'installation à Montréal restent un moment important de l'arrivée. Le récit de ce moment circonscrit les moyens concrets que prennent les participants pour s'insérer dans une ville nouvelle. L'absence de réseau sur place n'empêche pas les participants de trouver par les voies du web le plus souvent, des façons de prendre connaissance des lieux et des ressources résidentielles. La première installation résidentielle est parfois obtenue au hasard par une connaissance sur un chat, sur un site de location ou dans les journaux une fois sur place. La parenté et les proches présents à Montréal ont pu accueillir ou faciliter l'installation. Pour les deux participants ayant résidé chez la famille, il s'agit d'un moyen de se loger temporairement pour atterrir en ville.

Préparation et langue française

Montréal est caractérisée comme étant un territoire sur lequel plusieurs langues sont parlées. Comme noté précédemment, c'est le plus important facteur de choix cité par les participants. L'apprentissage d'une langue ou des langues est une part importante du parcours de migration. Cet apprentissage commence parfois avant le départ et se poursuit une fois arrivée. Ceux qui connaissent le français l'ont appris en Italie ou par des expériences en France. Ainsi, le français du Québec devient une langue quasi nouvelle pour certains.

Pour trois des participants, les films et les séries télévisuelles québécoises auront familiarisé au français du Québec. Pour d'autres, la langue aura été un réel défi qui reste encore à surmonter. On s'aperçoit que la méconnaissance du français québécois peut faire sentir de la marginalité, un vrai frein à des communications plus larges.

Pour Diego, Rosa et Emanuela, regarder des films de Dolan ou Arcand ou des séries comme les Bougons, Unité 9 ou la Galère sont devenus des moments d'apprentissage et de familiarisation à la culture locale et surtout à la langue.

[00:35:11.29]20160324 Diego: [...] Non, mais avant de partir en fait, c'était comme un exercice, j'ai vu tous les films de Dolan, pas seulement je les ai vus, je les ai utilisés pour m'entraîner, j'arrêtais le film, j'allais en arrière, je le réécoutais, tu vois, je faisais vraiment des exercices avec la langue.

[00:41:54.06]160408 Rosa: C'est ça j'ai étudié seule et puis plus une notion est littéraire plus c'est facile pour nous, parce que le vocabulaire est le même, c'est la langue parlée tous les jours qui est plus difficile pour les Italiens exactement...moi je veux savoir bien parler non? Celui de la rue, le français d'ici, en somme, le québécois, pour comprendre la culture, certains films, les séries télé, *Unité 9*⁴³, je vois tout, *La galère*⁴⁴, parce qu'au début ça a été un petit choc parce que je ne comprenais rien.

[00:14:31.18] 20160427 Emanuela: Le québécois, je le comprends en partie, le québécois je veux dire le français populaire, moi je ne le comprends pas entièrement, je le comprends très peu et puis mes efforts, je les fais la première fois que je suis venue ici je voyais rigoureusement, régulièrement, les Bougons.

Par cette démarche qui allie divertissement et apprentissage, les participants montrent une volonté de comprendre et même interagir avec le *français de la rue* ce qui traduit directement de l'expérience urbaine, du type de contact qu'ils souhaitent avoir durant leur expérience à Montréal.

Pour d'autres participants comme Lucia, Montréal, considérée comme bilingue, la place dans des contextes de travail qui se déroulent essentiellement en anglais. La locution du français est difficile pour elle et l'empêche de communiquer comme elle le désire. Elle reconnaît que cela la place dans une position de marginalité.

[00:52:54.12] 20160920 Lucia: Il y a encore des aspects qui me restent inconnus et certainement l'aspect le plus incroyable, c'est le fait que même sans bien parler le français, la difficulté de communiquer est très grande. Il y a toujours un grand plaisir à avoir des communications. Puis mon incapacité, la peur, je ne sais pas, aller plus en avant parce que peut-être, je ne comprends pas ce qu'ils me disent, ou je ne peux pas être moi-même parce que je ne peux pas dire exactement ce que je voudrais, non ? Alors on sent cela inconsciemment que, je me ferme, où j'ai du mal à m'insérer et cela crée encore une certaine marginalisation dans le tissu social de la vie que je mène.

⁴³ Téléroman dramatique diffusée sur les ondes de Radio-Canada depuis septembre 2012.

⁴⁴ Téléroman diffusé sur les ondes de Radio-Canada de 2007-2013.

Maria et Roberto, n'ayant pu acquérir la locution de la langue française avant leur arrivée, suivront des cours de façon intensive ; en programme de francisation pour Maria et en leçons privées en entreprise pour Roberto.

Fait étonnant, l'apprentissage du français local pour les participants aura souvent été facilité par des moyens ludiques d'apprentissage⁴⁵ : films et séries télévisées. Dans d'autres cas, l'apprentissage reste encore un défi qui s'explique souvent par l'absence d'un contexte favorisant les échanges en français.

Perspectives sur la vie quotidienne

Les témoignages sur la vie quotidienne des participants retiennent surtout dans cette section l'expérience des lieux montréalais. Pour travailler, se divertir, s'alimenter, occuper ses temps libres à Montréal, les participants expérimentent et acquièrent avec le temps une perspective sur la ville. Ainsi sont ressortis trois types d'espace qui découpent les aspects de la vie montréalaise des nouveaux migrants italiens : exploration et fréquentation des lieux similaires au connu et de repères familiers, attirance aux milieux multiculturels et recherche des espaces absents. Chacun des participants donne un aperçu de son vécu en ville, permettant de se figurer leur type de circulation et d'utilisation de l'espace montréalais. Cette section permet de comprendre la ville de Montréal à partir de leur regard. À quels espaces et lieux donne-t-on une valeur ou des fonctions ? Quelle est leur perception de la ville ? Comment la vivent-ils, se l'approprient-ils ?

Se familiariser avec l'espace

Notre condition humaine d'existants est telle que notre identité se constitue au travers des liens qui, dès notre conception, nous tissent, puis que nous-mêmes tissons avec les membres de notre famille, mais aussi au travers du lien que nous entretenons avec les espaces dans lesquels nous sommes installés, auxquels nous sommes confiés – et avec lesquels se joue un lien d'attachement singulier et irréductible. (Gennart et Vannotti, 2014. 444)

⁴⁵ Depuis avril 2021, Radio-Canada a lancé une plate-forme dédiée à l'apprentissage du français et de l'anglais en utilisant des extraits de contenu audiovisuel. Radio-Canada (2021) *Mauril, une nouvelle application mobile d'apprentissage du français et de l'anglais maintenant disponible*, <https://cbc.radio-canada.ca/fr/salle-de-presse/mauril-nouvelle-application-mobile-d-apprentissage-francais-et-anglais> (Consulté le 5 janvier 2022)

Cette citation emprunter au domaine clinique de la psychologie et des soins révèle quand même les aspects fondamentaux liés à la relation entre les individus et l'espace qu'ils occupent. Ainsi, on remarque que des lieux de mêmes fonctions (cinémas, bibliothèques, parcs, musées, etc.) sont fréquentés, là-bas dans sa ville en Italie ou ailleurs et ici à Montréal. Il y a une certaine reproduction d'une familiarité qui permet un arrimage dans la nouvelle ville. Cette familiarité se développe non seulement avec des personnes, mais aussi avec des espaces, qui deviennent des sites personnels, des lieux de recueils ou de passage, pour pratiquer du sport, pour socialiser, pour déambuler confortablement en solitaire, pour découvrir ou faire découvrir, etc.

Pour Diego, l'exploration de la ville devient un moment pour accompagner sa solitude qu'il vit de façon positive. Il a très peu de relations. Il aime partir explorer les alentours à vélo par des journées de beau temps.

[00:09:23.21]20160324 Diego: j'ai visité des endroits de banlieue qui n'ont rien à dire, à Montréal parce que j'aime beaucoup visiter la ville, surtout quand il fait beau, je prends mon vélo, je vais n'importe où, et en fait, au début quand je suis arrivé, j'habitais à Jarry et bien en fait, il n'avait pas Luigi (son copain), il n'y avait personne, j'avais quelques amis, mais oui des amis que je connaissais...des colocataires plutôt et moi j'ai pris mon vélo.

Tout comme pour Diego le cinéma et la Bibliothèque nationale sont des lieux importants pour Rosa. Elle ajoute à son énumération des espaces en proximité de son lieu de vie, comme les parcs et le centre communautaire. Les musées et les activités éducatives proposées par l'Université de Montréal sont aussi cités comme des espaces d'importance pour elle. Ce sont des espaces communs et familiers qu'elle fréquentait aussi en Italie.

[01:15:40.14]160408 Rosa: Cinéma Beaubien, le parc Molson, le parc Tillemont près d'où je vais courir. Là tout près, du centre communautaire le *Patro le Prévost*, finalement ils ont ouvert de nouveau. Au Patro, je connais un peu de gens, ça fait un an que j'ai aussi commencé à y donner des cours d'italien là-bas. Les autres lieux significatifs, la bibliothèque... La Grande bibliothèque, oui et le centre PHI, les Belles soirées (Université de Montréal). J'ai la carte pour aller au musée ...pratiquement les mêmes lieux (qu'en Italie) parce que ce sont les choses qui me plaisent à la fin.

Un marchand de fruits et légumes de la rue St-Hubert lui évoque sa ville natale et fait émerger des souvenirs de sa grand-mère. Cet espace du lieu d'installation devient un lieu quasi personnel de sa mémoire d'enfant. Rosa allie ses référents familiers à son alimentation.

00:33:03.11]160408 Rosa: Oui des produits d'ici, moi je prends à *Pousse l'ananas*, sur Saint-Hubert, c'est un groupe de jeunes qui te font un panier de légumes que je ne connaissais pas ou alors il y en a certains qu'ils y avaient avant en Italie, mais depuis les années 60, ils ont disparu. Je me souviens que ma grand-mère les cuisinait ces

choses-là, les tubercules et donc j'ai cherché toutes les recettes et aussi les bettes à cardes jaunes, les betteraves...

Le marché Jean-Talon, lieu choisi pour son entretien, est perçu par Rosa comme un lieu pour socialiser et discuter avec ses amies, mais qui lui rappelle aussi le marché de sa ville d'origine : « Et donc le marché Jean-Talon, il me plaît vraiment, il me rappelle beaucoup le marché couvert de Perugia » (Rosa, 01:14:41.22]160408).

En dehors de Montréal, Rosa explique son attachement à la ville de Québec en l'associant à des caractéristiques de sa ville natale.

[01:20:21.25]160408 Rosa: C'est ça, Québec on y va souvent parce que ça nous plaît vraiment, maintenant mon conjoint va à une conférence pendant une semaine la prochaine fois, nous sommes allés à Pâques, on n'y mange bien, nous marchons, c'est romantique, puis nous avons ces deux amis spécialement Place royale, petite. Puis avec la voiture, j'ai dit à mon conjoint : « c'est comme à Perugia, c'est serré » pour quelqu'un d'autre peut-être c'est un enfer pour le stationnement...

Des aspects du civisme et de la sécurité de Montréal sont remarqués par Rosa. Elle fait référence à la politesse des passagers dans les transports en commun. Cela traduit un sentiment de bien-être et de protection et participe à la qualité de vie dans l'espace montréalais en comparaison à son sentiment en Italie. En ce qui a trait aux alentours physiques, elle et ses parents, lorsqu'ils viennent la visiter, remarquent principalement l'ouverture des terrains résidentiels qui s'observe dans l'absence de hautes clôtures fermées, montrant qu'une certaine sécurité ou une certaine confiance sociale existe et s'exprime dans l'espace contrairement aux habitations en Italie.

[01:23:09.03]160408 Rosa: La gentillesse des Montréalais m'a frappé parce qu'à Perugia, ce n'est pas comme ça, seulement tenir la porte ou... Sinon dans le métro pour s'asseoir, ou si tu demandes une faveur... Non, je n'ai pas encore trouvé de personne idiote ici [...] Puis le fait qu'il n'y a pas de clôture, il y en a, mais juste comme ça, par beauté esthétique pratiquement. En fait mes parents disaient : « mais comment se fait-il que ce soit tout ouvert ici ? » Cela est important pour la qualité de vie. Un choc culturel ? Parce que mise à part la neige...qu'ils attendent l'autobus en ligne, ça c'est une bonne chose, mais au début, je regardais : « mais qu'est-ce qu'ils font ? » Je ne comprenais pas...

Pour Rosa, les facteurs d'influences liés aux différents lieux de Montréal cités sont positifs et traduisent d'une expérience somme toute positive. Elle s'est familiarisée avec l'espace en alliant, fréquentation de lieux habituels (cinémas, bibliothèques, parc, marché, etc.), caractéristiques spatiales connues et souvenirs familiaux, mais a également trouvé une certaine forme d'aisance et de sécurité dans l'espace (politesse, ouverture des espaces) qui accentue le côté positif de son installation à Montréal.

Dans la perspective de Lucia, Montréal est une ville où le passé se retrouve dans les traces urbaines. Les « couches » visibles évoquent l'histoire de la ville, aspects qui la rapprochent de sa ville d'origine, Trieste. Elle se sent bien dans ces deux espaces analogues qu'elle perçoit occuper par des personnes « liées au lieu » qu'elles habitent. Ces villes, elles les voient semblables dans leurs côtés néfastes et authentiques. Pour Lucia, son lien à la ville de Montréal prend forme parce qu'elle évoque le passé, contrairement à Toronto ; elle y imagine un contexte collectif de l'histoire auquel elle est sensible. Dans cet extrait, Lucia fait référence à deux ensembles de lieux (Toronto et Trieste) pour expliquer sa sensation d'attachement et sa perspective de Montréal.

[00:37:09.00] 20160920 Lucia: Dans un certain sens, je suis très attachée à ma ville, certainement à Trieste, mais je dois dire que peut-être je le suis aujourd'hui à Montréal parce qu'ils sont très semblables, même semblables dans des aspects positifs et négatifs malheureusement. [...] moi je me sens très bien dans l'espace urbain à Montréal parce que je vois plusieurs niveaux d'histoire, c'est comme un gâteau, tu réussis à reconnaître les couches du passé et cela n'arrive pas dans toutes les villes nord-américaines, et certainement cela n'arrive pas à Toronto. Aussi les personnes nous semblent plus vraies dans le sens être plus liées au lieu. Moi j'adore les choses industrielles, les fabriques, les manufactures, je comprends la souffrance au travail qu'il y a eu précédemment et je vois, je peux imaginer comment c'était dans les années 40, j'ai cette capacité de voir dans le passé un peu parce qu'il y a des traces qui te permettent cela.

Maria décrit son attachement à certains lieux de la ville lorsqu'elle raconte faire visiter Montréal à sa sœur pendant une période de vacances. Certains aspects se rapportant essentiellement aux alentours physiques et à des quartiers de la ville qui sont perçus positivement décrivent le parcours effectué avec sa sœur : les quartiers Plateau et Mile-End, un commerce de seconde main des années cinquante, etc.

[00:17:43.08] 20161020 Maria: Elle est restée 15 jours, j'ai trouvé toutes les façons de lui faire voir un peu les belles choses de la ville, je l'ai amené au Plateau Mont-Royal, ça lui a plu tellement, le Mile-End, elle a aimé, je l'ai amené à Eva B. C'est un très beau magasin d'articles usagés, il est proche de la station Saint-Laurent sur quatre étages, c'est magnifique. Il y a un café à l'intérieur et tu trouves des choses uniques.

Les quartiers centraux (Rosemont, Villeray, Plateau Mont-Royal) de Montréal marquent cette catégorie de la familiarisation avec l'espace montréalais. On nomme fréquemment les parcs, les rues, les commerces, marchés Jean-Talon, etc. ainsi que des lieux institutionnels (bibliothèques, musées, etc.). Les participants découvrent, décrivent, s'acclimatent et développent un rapport particulier d'attachement à la ville de Montréal souvent par des aspects similaires d'espaces connus auparavant en Italie ou ailleurs et cela contribue à rendre, jusqu'ici, l'expérience urbaine positive.

Se retrouver dans des quartiers multiculturels

Dans les prochains passages, les participants exposent leur perception sur les aspects multiculturels de la ville de Montréal. Encore une fois, les participants font référence à des quartiers particuliers de Montréal en les comparant à leurs expériences urbaines passées. Cette caractéristique du tissu social du lieu, de la situation sociale du lieu, pour reprendre les termes de l'analyse, est recherchée par les participants.

Diego a comme lieu de prédilection à Montréal les quartiers reconnus pour leur facette multiculturelle comme la Petite-Italie ou le Mile-End, des quartiers qu'il perçoit comme un seul, liés par la rue Saint-Laurent. Lorsqu'il visite le quartier Côte-des-Neiges, cela lui remet en mémoire son séjour en France revoyant cette identité multiple du tissu social.

[00:07:21.21] Diego: sinon, il y a d'autres endroits, comme le Vieux-Montréal, pour la partie historique de la ville. Parce que la Petite-Italie à mon avis c'est l'Italie sans l'histoire, pour ça c'est le Vieux-Montréal, mais je n'y vais pas souvent en fait. Sinon un autre endroit que j'aime comme la Petite-Italie, un peu parallèle, c'est le Mile-End, donc Mile-End et Petite-Italie. Moi en fait dans ma tête, ils sont un peu un seul quartier... je me sens rattaché à ça, rue Saint-Laurent, aussi la partie portugaise, ça se sont mes endroits préférés à Montréal. Côte-des-Neiges, ça m'a donné vraiment une identité multiculturelle que j'avais retrouvée un peu en France au début. Il y a une grosse population d'immigrants surtout nord-africains, donc Tunisie, Maroc, etc. Mais aussi, un peu plus loin, Antilles, disons une population africaine, nord-africaine, Côte-des-Neiges.

Diego a beaucoup à faire dans les quartiers de l'université McGill et de l'Université de Montréal (UdeM). Il prend conscience que ces zones sont des microcosmes qui regroupent une panoplie de cultures et que cette caractéristique n'est pas attribuable à l'ensemble de la société québécoise. Cela lui fait réaliser qu'il s'agit de sa perspective des quartiers et qu'il ignore les dynamiques au-delà des frontières de la ville, bien qu'il suppose que le tissu social soit plus homogène.

[00:39:36.06]20160324 Diego: moi je pense que mon problème c'est que je suis beaucoup dans la réalité universitaire et l'UdeM en plus représente la société montréalaise, je ne peux pas dire Québécoise parce que je ne connais pas d'autres villes. À McGill, la plupart des gens sont ou des Canadiens qui viennent de l'extérieur du Québec, ou des Américains, ou des Chinois, en fait c'est un microcosme et ils habitent tous autour de McGill, ça s'appelle le ghetto McGill. C'est un quartier très joli, mais c'est un microcosme.

Lucia vit dans un quartier de Montréal bien connu pour regrouper différentes cultures et une population provenant de plusieurs pays, le Mile-End. Elle apprécie dans ce quartier cette facilité à pouvoir créer des contacts particulièrement dans un café de la rue St-Viateur (Club social), ce

qui lui rappelle son temps à l'université de Bologne. Adopter le Mile-End comme quartier de vie et ses aspects multiculturels est en quelque sorte la résultante logique de ces différentes expériences de citadine à travers d'autres villes du monde.

[00:47:56.29]20160920 Lucia: C'est comme ça, j'ai commencé à aller au YMCA, des petits points de contact, la bibliothèque, des choses de quartier, tu peux comprendre, d'une manière ou d'une autre voir toujours les mêmes personnes. Aussi à Toronto je vivais dans une zone très semblable, c'était un endroit entre le vietnamien et le portugais, anciennement italienne, une zone super *trendy*, mais c'était une belle zone, où tu avais ces interactions, peut-être pas belles comme ici (Montréal), parce qu'ici c'est vraiment lent, on dirait que personne ne travaille (rires). D'un côté, ça fait ressortir des aspects plus humains [...] tu comprends la facilité de rencontrer des personnes et que ce n'est pas aussi facile ailleurs, je pense, au Club social particulièrement, un endroit très similaire à Bologne, très similaire à Piazza Verdi où je parlais avec n'importe qui qui était proche de moi et lorsque nous nous revoyons, justement tu crées un certain lien qui n'est peut-être pas amical, mais tout autant agréable.

Ces différents extraits témoignent de l'importance des expériences de mobilité des migrants dans la perception des aspects multiculturels de la ville, mais également dans l'*appréciation* et la recherche de ces aspects. Les participants soulignent aussi que ce sont des caractéristiques uniques de certains quartiers ou zones de la ville de Montréal. Lucia et Diego prennent conscience que ces particularités hétérogènes et mixtes de certains quartiers contrastent avec d'autres zones plus homogènes de Montréal ou de la banlieue.

Des espaces absents, rechercher des espaces inexistantes

Un point intéressant qui ressort de deux entretiens révèle la complexité des caractéristiques du parcours de la mobilité du migrant dans son expérience urbaine. Un individu mobile connaissant un espace urbain et ses caractéristiques pourrait, lorsqu'il se trouve dans un nouveau lieu, rechercher ces mêmes caractéristiques et dans certains cas, ces lieux pourraient se révéler absents. Les extraits suivants illustrent cette idée.

Diego compare Chambly et son fort historique aux espaces historiques européens. On voit qu'il recherche l'*histoire* au fort de Chambly, mais en comparant à ses expériences des villes européennes, il la perçoit différemment, en quelque sorte sans histoire. Pourtant, c'est un espace historique qu'il cherche, mais il comprend que l'Amérique propose l'histoire « nettoyée » non pas tel qu'il la conçoit. Il associe cette propreté de l'architecture, la grandeur et la pureté des espaces naturels qui l'entourent à quelque chose de factice et d'artificiel. Ainsi le lieu de l'histoire tel qu'il

l'aurait expérimenté dans une ville d'Europe ne correspond pas à ce qu'il attend du lieu ; et c'est sa trajectoire aux multiples expériences urbaines qui lui permet d'adopter cette perspective.

[01:01:15.23]20160324 Diego: Chambly, je suis allé à Chambly en vélo en une journée, le problème c'est que, tu arrives, tu vois cet endroit, parfois tu penses qu'il n'est pas vrai... parce qu'on les voit comme s'il vient d'être bâti hier, parce qu'il est tout nettoyé... en fait, il n'y a pas grand-chose et c'est qu'il y a vulgarité, parce que c'est hyper propre, je ne peux pas dire que c'est le seul héritage, mais c'est le seul héritage qui est resté, parce que c'était les communautés autochtones avant les Français et bon, il n'y avait pas de bâtiments qui pouvait rester longtemps et je pense que le peu de choses qu'il y avait a été détruit à l'époque de la conquête donc... donc en fait la chose la plus ancienne qu'il y a ce sont ces forts, ces choses qui sont là. Et en même temps, le fait que la nature est très belle donc tu vois, le fort qui est nettoyé, l'autre côté la nature qui n'est pas touchée tu regardes et ça ressemble à une *carte postale* et tu penses que c'est *finta* (faux).

Rosa perçoit ses déplacements comme plus longs ce qui rend complexes l'accès et l'organisation à ses différentes activités sociales. Elle souligne ainsi l'absence à Montréal de petites places où il est possible de se réunir facilement sans dépenser. Il lui manque ces espaces de sociabilité à Montréal.

[01:36:44.03]160408 rosa: Du froid aussi oui, parce qu'en marchant sur la neige, on se fatigue plus donc, puis aussi le fait de ne pas avoir un peu, je te dis ce qui me manque, des petites places, des lieux pour se retrouver, qu'il y a en Europe, ici il n'y en a pas, ici, tu dois absolument aller dans un bar ou un pub... Cependant, pas en Europe, je ne sais pas en Italie, on n'a pas besoin de dépenser ou il suffit que tu ailles dehors avec tes amis, c'est différent, moi je dis, venant d'une petite ville, tu vas facilement partout, ici ça te prend 45 minutes pour aller d'un endroit à l'autre, donc c'est comme s'organiser à Rome...

Explorer les lieux familiers, les quartiers multiculturels et les zones absentes pour les migrants italiens à Montréal aura permis de s'installer dans leurs perspectives spatiales de la vie quotidienne. D'abord, cela fait voir que les lieux familiers sont souvent une manière pour certains de reproduire des activités connues et rassurantes, en plus d'établir un rapport d'attachement à la ville. Vivre ou fréquenter des quartiers multiculturels fait réaliser à quelques-uns les contrastes entre les quartiers hétérogènes et homogènes, montrant l'appréciation de se retrouver dans la diversité, une perspective cumulative que le participant obtient à mesure de ses différentes expériences ailleurs dans le monde. Les espaces absents montrent comment les expériences urbaines complexes des migrants résultent dans une recherche d'éléments chers pour eux, mais qu'ils ne sont pas nécessairement en mesure de retrouver dans un nouvel espace (les espaces historiques pour Diego, les places publiques pour Rosa). Cette section aura permis de découvrir autrement la ville de Montréal, donnant une valeur à des lieux, des espaces et des quartiers dans

une perspective migrante, permettant d'illustrer une partie de la familiarisation aux espaces des participants.

Attraction et répulsion des caractéristiques spatiales urbaines

L'investigation du passé, comme des lieux « secondaires » est tout à fait éclairante. Ils impriment leur marque sur notre habiter, de même que « c'est parce que les souvenirs des anciennes demeures sont revécus comme des rêveries que les demeures du passé sont en nous impérissables » (Bachelard, 1967, p. 26). En effet, la dimension mémorielle de l'expérience géographique des lieux habités a une incidence notable sur les stratégies et les choix résidentiels, sur le bien comme sur le mal-être ressenti dans les lieux. (Morel-Brochet 2007, 25)

Il apparaît dans les entrevues des formulations intéressantes sur les caractéristiques de Montréal et ses alentours traduisant des formes et expériences urbaines recherchées par les migrants italiens récents. À mesure que les premiers mois de l'installation s'éloignent dans le récit, les participants développent sur un parcours qui connaît mieux l'espace montréalais. Cette meilleure connaissance de l'espace fait émerger des niveaux d'appréciation des lieux traduisant leur attachement⁴⁶ à certains espaces. Les quartiers centraux comme Ville-Marie, le Village, Le Plateau-Mont-Royal, Rosemont Petite-Patrie, Villeray et Saint-Michel, sont les quartiers où ont choisis de résider les participants. Il est intéressant de voir comment prend forme la réflexion autour de ces choix. C'est souvent en contrastant avec des aspects urbains qu'ils rejettent, avec lesquels ils refusent de cohabiter, aspects qu'ils ont parfois expérimentés, que les participants aux entrevues m'auront expliqué dans quel contexte ils souhaitent vivre en ville. La comparaison avec leurs précédentes expériences urbaines joue donc un rôle important dans la description de leur perspective. Les extraits choisis rendent compte de leur point de vue complexe. Les participants répondent à des questions comme : quels sont les aspects urbains qui t'attirent à Montréal ? Quel est ton choix résidentiel ? Et dans d'autres cas, quel serait ton choix résidentiel idéal ?

Diego discute de sa perception des zones de Montréal à partir des choix qu'il a effectués dans son installation. En tant qu'étudiant étranger, il compare l'installation en banlieue à l'installation au centre-ville. Il croit qu'il est naturel pour un immigrant de s'installer d'abord au centre-ville. De plus, une de ses connaissances installées à Montréal lui conseille de s'établir près du Marché

⁴⁶ « Dans des travaux plus récents prenant en compte les enjeux liés à la mobilité contemporaine, l'usage du concept est principalement envisagé comme un degré élevé d'appréciation de l'espace, alors utilisé pour décrire les rapports positifs que peuvent avoir des individus avec leur quartier (Allen, 2007 ; Guérin-Pace, 2007). » (Caro, 2019, 1)

Jean-Talon, un secteur qui combine plusieurs critères de choix pour lui en tant qu'étudiant : accès aux stations de métro de la ligne orange (Laval-INRS) et de la ligne bleue (UdeM), et présence de commerces italiens. Il livre quelques caractéristiques de son scénario résidentiel idéal. La Petite-Italie, quartier où il a fait le choix de s'installer, semble y correspondre, car dans le futur, il espère y acheter une propriété, malgré les prix élevés. La grandeur et les plus bas prix des propriétés de banlieues comme Laval et Longueuil ne le convainquent pas d'y résider un jour ; il n'est pas attiré par ce genre de caractéristiques urbaines.

[00:09:23.21]20160324 Diego: j'ai postulé n'importe où, UdeM, McGill pas tout de suite et l'INRS aussi, que c'est à Laval. Par contre j'ai été accepté d'abord à l'INRS et à l'UdeM, par contre dès que j'ai vu que l'INRS était à Laval, je pensais : « Hum? Vaut mieux rester à Montréal. » (Rires). Tu vois, déjà tu arrives, parce que c'est loin...Déjà tu arrives dans une ville que tu ne connais pas, dans un pays que tu ne connais pas, en plus tu vas te mettre dans la banlieue. Au moins au début, on va rester au centre-ville, après peut-être on ira. [...] normalement, les immigrants dès qu'ils arrivent, ils vont au centre-ville. Ça c'est mon idée, parce que je n'avais pas de lien en fait. En fait non, au début c'était Masha qui m'avait dit : « je pense que soit tu vas à l'UdeM ou sois que tu vas à l'INRS, je pense que le quartier autour de la station Jean-Talon, c'est bien pour toi parce qu'avec le métro bleu, tu arrives à l'UdeM, avec le métro orange au nord, tu arrives presque à l'INRS à Laval ». Donc, c'était bien positionné. Elle m'a dit aussi que c'est le quartier italien, donc connaître Milano, etc., le marché Jean-Talon, tu as la possibilité d'avoir un endroit qui ressemble un peu à un endroit italien, si tu vis de la nostalgie, ça va. En fait, c'est vrai là ! Maintenant, j'habite à la Petite-Italie. [...] En fait, si je me vois acheter une maison ici [à Montréal], ça serait la Petite-Italie ou le Mile-End. Après (rires), je sais que ce ne sont pas les quartiers les plus économiques, mais toujours dans l'hypothèse d'avoir de l'argent blablabla, on espère bien y arriver. [...] je resterais à Montréal dans un autre quartier qui me donne la possibilité d'acheter une maison en espérant toujours avoir l'argent pour bouger dans la Petite-Italie. [...] quand j'ai eu l'opportunité d'aller à Laval ou à Longueuil, donc là il y a vraiment des maisons avec le jardin, avec la piscine. Oui, c'est sympa, mais non, ce n'est pas quelque chose qui m'attire beaucoup.

Emanuela parle de son attirance envers le quartier du Plateau Mont-Royal. Elle le choisit comme lieu de résidence lors d'une promenade hivernale sur la rue Laurier. Émerveillée, elle décide d'y vivre sans même encore connaître les caractéristiques sociales qui font la réputation du quartier ; elle le perçoit comme un village aux traits inattendus pour une métropole. Son échelle humaine et ses commerces de proximité, l'abondance de végétation et de parcs, de son point de vue, explique dans une large mesure le rapport positif qu'elle a développé pour ce quartier. Elle compare avec sa vie urbaine à Turin où malgré qu'elle y vivait près d'un grand parc, elle n'avait pas ce contact avec la nature qu'elle ressent à Montréal.

[00:17:46.03] 20160427 Emanuela: C'était l'hiver, il neigeait, nous étions sur le Plateau Mont-Royal et j'ai eu l'impression d'entrer dans une crèche. C'était tellement beau. Laurier, avec la neige, les lumières et je suis restée enchantée : « Moi, l'appartement,

je le veux ici, nous le cherchons ici. ». Et c'est pour cela que nous nous sommes ensuite retrouvés sur le Plateau. Et pourquoi ? Moi je ne savais rien de ce quartier. Nous étions en 2005, mais ce n'est pas que je l'ai choisi parce que c'était un quartier d'intellectuels, d'artistes ou d'autres choses. Vraiment je ne le savais pas. Je l'ai choisi parce que c'était un village dans la métropole. Au début, quand j'ai connu cette ville, je suis allée au centre-ville tout de suite, parce que là il y a l'Institut de culture italienne, parce que là il y a le consulat, pour des questions bureaucratiques. Un modèle qu'il n'y a pas dans ma ville à Turin. Dans cette métropole, il y a des quartiers comme le Mile-End. Encore, je ne le connaissais pas, comme le Plateau, dans lequel, l'impression est d'être dans un village. Un village, je ne dis pas de campagne, mais presque, parce qu'ensuite, avec le printemps très vert, les parcs, les écureuils en quantité. Ce contact avec la nature et franchement, moi, à Turin, j'habite proche du plus grand parc de la ville, malgré tout, tu n'as pas cette sensation et je dois dire aussi les petites boutiques, les épiceries, les petits magasins...

Tout comme Emanuela, Anna recherche un lieu de résidence où l'on retrouve des aspects « du village en ville », des caractéristiques qu'elle associe à certains quartiers de la ville de Montréal (Villeray, Le Plateau Mont-Royal, Mile End, Mile-Ex) et à des zones précises (l'avenue Laurier Est, le parc Baldwin, rue Waverly, les ruelles du Mile-End vers l'avenue de l'Esplanade). Elle reconnaît rechercher le quartier à échelle humaine et le village dans chaque ville où elle a vécu. Même à Paris, elle cherche le petit village dans la grandeur de la métropole. Elle attribue cette envie à ses origines villageoises. Un itinéraire se trace pour Anna à travers les quartiers montréalais, ces *petits villages*, montrant que son désir de découverte et de mobilité se poursuit dans la ville.

01:32:01.00] 20160923 Anna : je vis au Plateau est, Des Érables et Rachel, mais nous devons changer d'appartement. J'aimerais bien aller vers Jean-Talon, pour voir, vers Villeray, ça me plaît beaucoup ce quartier là-bas, parce que ça me donne l'idée d'une vie de quartier, plus petit, puis aussi l'idée de changer complètement. Parce que j'ai vécu dans le Mile-End, au Plateau est, et donc ça me plairait de voir un quartier différent. Dans le Mile-End, ça m'a tellement plus, mais je n'y retournerai pas parce que je pense justement que c'est bien de découvrir quelque chose de différent. Donc, je suis un peu ce genre de personne qui a besoin d'aller un peu par explosion, d'essayer différentes choses pour comprendre : « effectivement ce n'est pas ça... ». Tu sais à la fin, j'ai remarqué, même si ça me plaît de vivre en ville, en ville, je cherche le quartier qui est à dimension humaine, donc j'ai besoin de rester dans un grand endroit, mais où je réussis à trouver un petit coin qui me donne l'illusion de vivre dans un village, parce que je pense qu'on ne se débarrassera jamais quand même d'une partie de nous-mêmes. J'ai grandi dans un petit village à la fin. J'aurai toujours tendance à chercher le petit village, aussi dans les grandes villes et à chaque fois que je suis dans une ville, même à Paris, les quartiers qui me plaisaient le plus étaient ceux qui me rappelaient les petits villages d'où moi je viens : « Comme c'est beau, on dirait un petit village !! ». Villeray, je la vois un peu comme le Mile Ex. Il y a une partie de Waverly il y a cette dimension un peu intime, plus petite. Où je me trouve moi en ce moment, où il y a le parc Baldwin et avec toutes les petites maisons autour en façade sur le parc, un petit restaurant de quartier, rien d'autre, cela me donne beaucoup l'idée d'être dans un village. Dans le Mile-End, un peu moins parce que c'est déjà un peu plus chaotique, même s'il y a aussi des ruelles vers l'Esplanade, Bernard, il y a des ruelles qui me font penser un peu à cela. Puis,

l'avenue Laurier, il y a une partie entre Saint-Denis et Papineau plus ou moins, après le parc et Papineau. J'en parlais avec Diego, il disait : « j'aime tellement, on dirait un Village ! ».

Lucia ne vit pas à Côte-des-Neiges, mais elle explique pourquoi, dans un autre contexte, elle aurait choisi ce quartier réputé pour sa diversité. Elle découvrira plutôt le Mile-End, un quartier hétérogène qu'elle chérit énormément aujourd'hui. Elle montre cet attachement à la diversité, à la marginalité pour reprendre ses termes, en illustrant son aversion d'un quartier homogène.

[00:42:39.18] 20160920 Lucia: Quand je cherchais un appartement, j'imaginai que je voulais vivre à Côte-des-Neiges, parce que je m'y sentais très bien. J'avais vu, après avoir vécu à Toronto, que c'est impossible de vivre dans un endroit totalement blanc, où il y a seulement un groupe, ça me fait vomir. Je suis marginale, si je dois vivre dans un endroit, au moins, moi, je dois vivre dans un endroit marginal, c'est une combinaison de choses. Ça a été comme ça. Vraiment vivre à Côte-des-Neiges, sincèrement, ce n'était pas une mauvaise idée parce que l'hôpital dans lequel je travaillais était dans le même quartier. [...] Le Mile-End, oui ensuite j'ai eu la grande chance de découvrir ce quartier que je ne connaissais pas.

Lucia discute aussi des éléments repoussants pour elle dans une ville comme Montréal ; des quartiers moins dynamiques associés plutôt à la banlieue montréalaise. Ainsi, elle fait ressortir les éléments du paysage et du tissu social desquels elle est *tombée amoureuse* dans le Mile-End : la visibilité de la diversité ethnique, les vêtements accrochés aux cordes à linge, la voie ferrée et ses alentours, les *petits* commerces. Cet ensemble d'aspects urbains qui caractérisent le quotidien de Lucia crée un sentiment d'attachement à son milieu de vie à Montréal. Dans cet assemblage de menus détails urbains, elle se reconnaît.

[00:45:05.06] 20160920 Lucia: La deuxième fois que je suis allée rejoindre une amie que j'avais connue à Toronto à l'époque, qui était à peine arrivée, elle avait déménagé à Montréal pour faire un doctorat et elle a trouvé un appartement, maintenant c'est un beau quartier, station de l'Église. À l'époque, c'était vraiment horrible, il n'y avait rien, le soir tu ne faisais rien, et elle était toute seule. En effet, ça n'a pas duré longtemps je dois dire... Moi j'étais bien consciente que je voulais aller dans un endroit où le tissu urbain, où le soir tu peux faire quelque chose, où il y a des cafés, où tu peux faire une vie 24 heures sur 24, sept jours sur sept et non pas dans un endroit de périphérie. Et donc, j'ai découvert ce quartier, je suis tombée amoureuse de la présence des juifs ultra-orthodoxes, de la diversité, du tissu urbain, du mouvement de tant de gens qui vont et viennent, qui marchent. Parce que nous on y vit, on le tient pour acquis, mais dans d'autres quartiers de la ville ce n'est pas comme ça. Ça m'avait plu de voir des vêtements qui sont étendus sur la corde à linge dehors. Ces choses un peu plus populaires, mais plus liées à qui je suis. Au contraire, à Toronto, ils ont tendance à ne pas mettre les vêtements à sécher dehors (rires), et c'est comme ça que je suis tombée amoureuse de ce quartier et de ces petites choses, j'ai découvert la voie ferrée, puis tous les endroits qui sont importants pour moi les petits magasins, où l'on mange des petites pâtisseries.

Carmela vit un quartier qu'elle n'a pas choisi et dans lequel elle n'aurait jamais pu s'imaginer, un *lieu trouvé au hasard* : le village gai. Avec le temps, elle a découvert ses aspects festifs et dynamiques et s'y est attachée. L'appartement, situé dans ce quartier assez différent d'elle, évoque les souvenirs du développement de son indépendance au *Canada*. C'est en visitant d'autres appartements, qu'elle réalise s'y être attachée au point de ne plus vouloir le quitter. Même si elle n'attribue pas un côté esthétique particulier à la zone, son affection s'explique par les caractéristiques à échelle humaine de la rue Sainte-Catherine : son côté piétonnier l'été, le décor, l'installation des terrasses, etc., mais aussi par le fait qu'il incarne le lieu de son indépendance au Canada.

[00:28:00.24]20161012 Carmela: Il y a quelque chose de vraiment étrange parce que c'est un quartier que je n'aurais jamais choisi, je veux dire, à 200 m de mon appartement, il y a des bars de *striptease*... Donc ...maintenant, je m'y suis tellement attachée, je veux dire c'est un tout petit appartement où il est arrivé tellement de choses. C'est l'endroit où je suis devenue indépendante au Canada. [...] À chaque fois que je vais voir les autres appartements, pour déménager, je pense : « Mais non, ça va, moi je veux rester ici. », parce que je me suis attachée. Ce n'est pas parce que c'est un bel endroit, je pourrais dire : « c'est beau Mont-Royal », bien sûr, c'est vrai, le chalet, non ? Pour moi, paradoxalement, le village gai, l'été, quand la rue devient piétonne, parce qu'ils ferment Sainte-Catherine, ils y mettent les balles roses, avec toutes les terrasses dehors, ça me plaît tellement, donc j'ai fait venir mes amis et nous faisons des soupers. Et tout le monde me dit : « Au village gai !? », il y a des endroits très mignons, où on mange bien,

Roberto explique pourquoi il a choisi de vivre au centre-ville de Montréal. C'est en comparant avec la banlieue de la Rive-Sud que Roberto fait ressortir les points qui l'attirent en ville⁴⁷. Il voit dans les espaces de banlieue un certain désert social et commercial, difficilement accessible aux antipodes de l'échelle humaine que représente le centre-ville. Il trouve au centre-ville les parcs et la proximité de son cercle social. Notons par ailleurs que Roberto a ce point de vue même si son lieu de travail se situe en banlieue de Montréal.

[00:37:57.28] 20170411 Roberto: Moi à Montréal, sur le fait que j'ai choisi d'habiter au centre-ville, on a vraiment l'impression d'être en Europe. Sinon, habiter dans les « landes désolantes » de la Rive-Sud. J'avais un ami qui habitait sur la Rive-Sud, après Longueuil...une tristesse dans le cœur. Je sortais de sa maison, cette neige, ces arbres, il n'y a pas un magasin, vraiment, ça me tue. Il n'y a rien, tu marches des kilomètres, tu marches 1 km pour aller prendre un autobus...mais je veux dire, une prison ! Je me suis dit : « Bon, moi je reste au centre-ville ! ». Le prix est aussi celui de rester en ville. Vivre en ville à plusieurs avantages, tu peux aller voir un ami, tu peux te fixer un rendez-vous

⁴⁷ Cet aspect de l'attraction du centre-ville est similaire à celui noté par Dubucs et coll. (2017) dans une recherche sur la nouvelle vague italienne à Paris : " Many interviews echo the same fascination with Paris central area. Some of our respondents may prefer to live in uncomfortable housing arrangements rather than in the outer suburbs." (Dubucs et coll. 2017. 583)

dans n'importe quel parc, n'importe quoi, au centre-ville, tu trouves quelque chose à faire...

En précisant leur choix de milieu de vie et leur expérience urbaine à Montréal, les participants formulent leur attirance envers certaines caractéristiques spécifiques de la ville. De leur point de vue, il apparaît une façon intéressante de voir la ville de Montréal. Son aspect à la fois urbain, villageois et champêtre attire : on recherche des zones avec ces composantes comme milieu de vie de résidence. Ce côté hybride surprend pour une métropole américaine. Les participants réalisent également que cet aspect *villageois* n'est pas attribuable à tous les quartiers montréalais ; certains secteurs éloignés ou non du centre n'ont pas ce côté recherché de l'échelle humaine à proximité du lieu de résidence, se comparant plutôt à la banlieue. Le caractère de la banlieue a un effet répulsif sur la plupart des participants. Ils illustrent ce contraste en parlant du manque de densité, de dynamisme social et d'accessibilité. Les *petites choses* du paysage sont notables dans le discours des participants (cordes à linge, voie ferrée, ruelles) et jouent un rôle dans l'attirance qu'ils ont envers une zone plus qu'une autre.

Dans le discours des participants, il a été possible de faire ressortir certaines caractéristiques du rapport au lieu. La comparaison entre leur expérience à Montréal et les expériences urbaines et/ou dans des lieux précédents affirment les goûts, les désirs et les choix des participants en matière de milieu de vie. Par le sens donné aux caractéristiques des lieux, un classement s'opère, la hiérarchisation des lieux rappelant Pascual-de-Sans⁴⁸ et *l'idiotope* qui se construit chez le migrant. De nombreuses fois, les migrants décrivent d'autres contextes et expériences vécues ailleurs pour évoquer des sensations, des souvenirs, qui positionnent les perspectives des participants dans les espaces montréalais qu'ils adoptent et sinon, ils illustrent de la distance en rapport à d'autres lieux auxquels ils renoncent. Même si certains éléments similaires ressortent des entretiens, comme le côté champêtre de Montréal, les participants ont tous une façon personnelle de raconter cette perspective.

Nouveaux rapports identitaires ?

L'expérience des participants avec l'espace montréalais fait aussi réaliser de nouveaux rapports identitaires. Les participants prennent conscience de détenir un sentiment d'appartenance plus

⁴⁸ Selon Pascual-de-Sans, l'individu hiérarchise ses lieux personnels (qui sont parfois communs) selon des niveaux d'importance (*idiotope*), de façon consciente ou non. D'après l'auteur, en considérant la hiérarchisation des lieux et le rôle de ceux-ci chez le migrant, on fait apparaître les dynamiques mêmes qui activent la migration : entre permanence et mobilité.

fort qu'ils le croyaient à l'Europe ou à l'Italie. Cela s'explique dans un premier temps par une certaine carence de liens avec les locaux (québécois francophone), développant davantage de liens forts avec des immigrants de deuxième et troisième génération, ainsi qu'avec des migrants récents comme eux et dans un deuxième temps par l'impact du programme Erasmus sur les participants⁴⁹. Anna et Diego soulignent cet effet sur l'évolution de leur identité. Malgré les traits familiaux qu'Anna reconnaît à Montréal (les cordes à linge, la lenteur du mode de vie, etc.), elle parle d'une distance avec l'identité québécoise et d'une montée de son sentiment d'appartenance à l'Italie et à l'Europe.

[01:20:36.11] 20160923 Anna: Parfois, je me sens culturellement très loin de la culture québécoise, je ne dis pas canadienne parce que je sais que cette question est délicate. Je me rends compte que je ne me suis jamais sentie aussi européenne et italienne que depuis que je suis ici, et c'est étrange parce qu'il y a des choses qui, en réalité, me rappellent beaucoup l'Italie comme, tu sais ? Les vêtements suspendus à sécher sur la corde à linge, des détails comme ceux-là. J'ai l'impression que les personnes ici travaillent beaucoup moins qu'à Paris par exemple [...] je sais que c'est vraiment un détail, mais ça n'existe pas chez moi quelque chose comme ça, un autobus qui amène les enfants à l'école, pour moi ça n'existe pas. [...] une cohabitation est possible [avec la culture québécoise], mais dans laquelle la fusion totale ne me semble pas possible.

Diego explique comment il voit évoluer son sentiment d'appartenance à l'Europe. En retournant dans ses pensées, avant son arrivée au Canada, il ne croyait pas qu'il pouvait exister une identité européenne, une chose qu'il dément depuis qu'il est à Montréal.

[01:16:55.08]20160324 Diego: au début, quand j'étais en Italie, dans certaines émissions de politique, etc., on utilisait souvent la chose: « Moi, je me sens Européen », moi je disais: « Mais c'est n'importe quoi ça, qu'est-ce que ça veut dire se sentir Européen ? ». Tu es de Bologne, tu es du nord d'Italie, tu es Italien, mais Européen ? C'est absolument faux. Une fois que tu sors de l'Europe, tu commences à voir que toutes les différences que tu avais avec quelqu'un de la Pologne, de l'Allemagne, de la France... En fait, il y a des pays qui sont plus proches comme la France et l'Espagne de l'Italie et d'autres qui sont disons assez loin, comme, la Suède. Tu vas voir quand même que tu serais beaucoup plus proche de quelqu'un qui vient de la Suède que quelqu'un qui est ici, du Canada ou quelqu'un qui est ici, qui étudie qui vient de la Chine. En fait, ça existe l'Europe, pas seulement au niveau géographique, pas seulement au niveau politique [...], mais aussi au niveau culturel.

Même si un rapport familial d'attachement et d'appréciation avec l'espace montréalais se crée, le sentiment d'appartenance et identitaire s'affirme plutôt avec les lieux laissés derrière, soit à l'Italie

⁴⁹ En faisant référence à la conférence de Bologne en 1999 qui exprime les objectifs du programme Erasmus sur les étudiants « Au niveau européen, on cherche entre autres à produire et à entretenir un sentiment d'appartenance à l'Europe qui sera le pilier de la cohésion sociale, et corollairement des échanges économiques entre les pays membres. En cela, les institutions éducatives sont conçues comme des véhicules pouvant « consolider et enrichir la citoyenneté européenne » et « renforcer le sens des valeurs partagées » (Garneau, 2006. 12).

et encore davantage à l'Europe. Cette recherche n'a pas approfondi cet aspect de l'identité, aspect qui aurait pu avoir un effet sur les choix de mobilité des participants par la suite.

Rapports à l'italianité

[00:46:01.07] 20170411 Roberto: Mais moi quand je suis parti, je ne savais pas que ma tante ou ses enfants [à Montréal], ils ne m'avaient jamais parlé de cette chose, moi j'ai découvert ensuite que Montréal était très italienne...

Certains extraits d'entretien précédents montraient comment l'italianité a une place dans la vie montréalaise des participants, ils ont cité à quelques occasions la Petite-Italie et ils ont nommé les quartiers connus pour leur présence de la communauté italienne. À travers les points de vue des participants, à quel point leur rapport à l'italianité montréalaise est-il notable dans le récit de leur parcours migratoire ? Est-ce que la présence de la communauté italienne à Montréal influence d'une quelconque manière la façon de considérer leur expérience à Montréal ? Est-ce que cela joue un rôle dans la trajectoire des participants, notamment sur leur mobilité : entre permanence et temps partiel ?

On voit apparaître dans les impressions de tous les participants une description des zones de Montréal où l'on retrouve une présence italienne. Les participants constatent qu'elle est fortement présente à travers la ville sous différentes formes. Ils découvrent et explorent cette italianité et rendent compte de leurs propres perceptions de celle-ci. Carmela, comme d'autres, trouve surprenant et même étrange de voir la grandeur de la place occupée par la communauté italienne à Montréal. Elle énumère des éléments commerciaux de la Petite-Italie, mais aussi les nombreuses productions médiatiques produites au niveau local. Dans son observation, son sentiment d'appartenance est à cheval entre le fait qu'elle se distingue de certaines pratiques italo-canadiennes pour ensuite parler au « nous » de *sa communauté* à Montréal.

[00:28:00.24]20161012 Carmela: Évidemment je fréquente beaucoup la Petite-Italie, il y a des restaurants où on mange bien. Ça m'est arrivé de prendre les pâtisseries de la boulangerie *Caserta*, avant d'aller dîner. Le jour de Pâques, je suis allée à la messe italienne à Notre-Dame-de-la-Défense. Mais non...je veux dire, c'est ça, c'est pour les Italo-Canadiens de toute façon, ça leur plaît ces choses-là. Mais la Petite-Italie est très jolie, le quartier, étrange, particulier, où on peut sentir le pouvoir de notre communauté. Ils sont beaucoup les Italiens, ils font tellement de choses, ils ont tellement, c'est bizarre si tu y penses. Nous avons plusieurs journaux, il *Cittadino canadese*, il *Corriere italiano Panoram' Italia*, nous avons une radio, CFMB qui est multiethnique, mais en réalité 70 %, 80 % de la production est italienne. Nous avons un quartier, nous avons une église, avec Mussolini sur le plafond. C'est étrange non ? Nous sommes si loin, et on sent la communauté italienne dans cette ville.

Pour Roberto, la Petite-Italie de Montréal rejoint ses représentations issues de scènes fictives qu'il a croisées dans différentes œuvres artistiques. Il s'imagine aussi sa propre histoire d'une Montréal italienne des années cinquante lorsqu'il assiste à la messe du dimanche des Rameaux à Notre-Dame-de-la-Défense, comme ressortie d'un film (*il Cacciatore*). Il précise tout de même fréquenter le secteur de la Petite-Italie, non par recherche de repères familiers et d'éléments proprement italiens, mais bien par curiosité de *voir à l'œuvre* la culture italienne à l'américaine.

[00:37:57.28] 20170411 Roberto: je vais souvent à la Petite-Italie, ce n'est pas que j'y vais à la recherche de l'Italie, non, moi je vais à la recherche de la caricature, ces personnes [...] tu ne trouves pas des Italiens, tu trouves déjà quelque chose de différent, c'est ça qui m'a toujours plu, d'aller là, ce n'est pas que tu trouves un bar italien, tu trouves un bar italo-américain. Ça, c'est d'après moi justement notre identité [...] Voilà ! Je me sens plus appartenir à cela ici. Toi tu vois ces belles entrevues que tu trouves sur Panoram'Italia. [...] Italiens, avec ces noms italiens, genre Doloratta, mais ils parlent seulement québécois, canadiens, et ils ont des goûts canadiens. Comme quelques nostalgies transmises par leur mère sur l'Italie. Moi, je vais souvent à l'église Notre-Dame-de-la-Défense, avec le portrait de Mussolini à part, reste que c'est très beau. Dimanche dernier, il y avait la messe du dimanche des Rameaux, je te dis, l'église était pleine, mais c'est une surprise, parce que d'habitude l'église est complètement vide [...] je m'imaginai justement la communauté comment elle devait être dans le temps, parce que les personnes qui sont venues pour la messe sont de Saint-Léonard, ils ont pris la voiture, tu vois ces grosses voitures, ils sont habillés super bien [...] c'est une communauté qui justement vivait autour de cette église, si tu penses à cette église, je pense toujours au film *il Cacciatore*⁵⁰.

Pour Diego, l'italianité de Saint-Léonard devient un prétexte pour explorer cette zone de l'île. Il a appris que cet arrondissement regroupe plusieurs Italiens de deuxième et troisième génération, ce qui attise sa curiosité. Saint-Léonard est envisagé pour lui comme un lieu touristique : il l'observe à distance.

[00:09:23.21]20160324 Diego: on parlait de Saint-Léonard, la plus grande communauté des Italiens de 2^e et 3^e génération. Et bien moi, j'ai pris mon vélo, je suis arrivé à Saint-Léonard en vélo, ça m'a pris une heure, je pense...comme ça ! Je me baladais...j'ai vu ce qu'il y avait, cette communauté.

La Petite-Italie est pour Diego une représentation réelle du film *Mambo Italiano*⁵¹. On retrouve, selon lui à Montréal, une Italie qui n'existe plus en Italie : « Ici, le temps s'est congelé ». Dans sa perspective, le secteur de la Petite-Italie est un lieu qui expose bien les caractéristiques de ce film caricatural de la communauté et à la fois un *lieu du passé*, de l'Italie de la jeunesse de sa grand-mère. En observant la communauté arrivée soixante-dix ans avant lui, il voit ces traits d'une vie

⁵⁰ Voyage au bout de l'enfer (V.O. Deer Hunter de Michael Cimino, 1978, 3h04m).

⁵¹ Film d'Émile Gaudreault, 2003, 1h28m

ancienne, presque disparue en Italie, côtoyer les influences culturelles québécoises et canadiennes.

[00:40:56.01]20160324 Diego: euh...les magasins que tu trouves, la bouffe que tu trouves, les gens qui vont à la messe à Notre-Dame-de-la-Défense qui est l'église, celle avec Mussolini dedans...ça représente un peu ce film-là.

[00:41:12.23] Interviewer: OK...est-ce que c'est l'Italie d'après toi?

[00:41:15.22]20160324 Diego: non, c'est l'Italie de ma grand-mère, donc l'Italie des gens qui ont immigré dans les années cinquante ou quarante. Montréal, elle a comme congelé une partie de la société, surtout du Centre-Sud de l'Italie celle de l'époque de la jeunesse de ma grand-mère. Elle a congelé, elle est là. Après, il y a des influences québécoises, etc., disons nord-américaines aussi et donc ce n'est pas pur. En Italie, maintenant ça n'existe presque plus, quelque chose dans les petits villages du sud de l'Italie, comme celui de ma grand-mère et mon grand-père, mais même là, ces petits villages du sud Italie, ils ont évolué un peu, alors qu'ici, ils sont restés figés.

Diego, comme plusieurs participants fait référence aussi à sa fréquentation et son appréciation pour les épiceries italiennes de la ville : « un souper à la maison c'est toujours italien. Grâce à Dieu il existe Milano ou Berchicci »([00:01:26.04]20160324 Diego). Rosa fait référence à Berchicci, tout comme Diego et trouve même des spécialités culinaires de sa région en Italie, l'Ombrie.

[01:39:03.20] Interviewer: Berchicci, qu'est-ce que c'est?

[01:39:03.20]160408 Rosa: c'est un magasin italien, à Saint-Léonard, d'importations, là tu trouves la vraie mozzarella, elle arrive deux fois par semaine.

L'italianité a *sa place* à Montréal, elle est bien visible, présente et connue (Montréalissimo, 2016). La présence de l'italianité de Montréal fait forte impression sur les participants. Pour certains, elle a une place beaucoup plus importante qu'ils auraient pu le croire avant leur arrivée à Montréal (commerces, mais aussi médias, institutions, lieux de cultes, quartiers, etc.).

Plus précisément, la Petite-Italie est un lieu souvent cité dans les récits des participants. Elle est caractérisée à la fois comme attirante et étrange. On peut y manger une bonne pizza, aller au marché Jean-Talon, visiter Notre-Dame-de-la-Défense, église de la rue Dante, érigée dans les années 30, avec dans sa voute un portrait de Mussolini, comme remarquée plusieurs fois. Cela laisse entendre une perplexité sur ce que peut évoquer pour eux cette zone de la ville et certains fondements idéologiques de la communauté italienne de Montréal. Parfois les représentations italo-américaines ont déjà été aperçues dans des œuvres de fictions et servent de gabarit aux perspectives des participants à la recherche, qui voient, surtout dans la zone de la Petite-Italie,

une réalité des lieux correspondant à la fiction, sinon un portrait d'une Italie, figée dans le temps, celle appartenant à une autre époque.

Les participants se réfèrent aussi aux commodités commerciales. L'offre en nourriture italienne est un exemple cité à plusieurs reprises dans les entrevues⁵². Cette disponibilité alimentaire ne fait vivre chez presque personne un choc culturel lié à l'alimentation retrouvant des repères culinaires comme en Italie. Ils peuvent faire des courses à bon prix chez Berchicci sur le boulevard Couture à Saint-Léonard, ou chez Milano dans la Petite-Italie par exemple.

Cependant les témoignages ne retiennent pas que cela contribue à renforcer leur attachement à Montréal en général. Jusqu'ici la seule présence de l'italianité, et la consommation dans les commerces de produits italiens, n'est pas un facteur d'ancrage particulier à Montréal. Les participants se situent entre une distance observatrice, et curieuse, quasi touristique de l'italianité montréalaise et un discret sentiment d'appartenance, duquel on se rapproche surtout à cause de l'éloignement qu'on ressent en rapport à la culture québécoise ou canadienne.

Avec les Italiens et les Italo-Montréalais

Pour revenir un instant sur la théorie de l'immigration du chapitre un, on y indique l'importance des chaînes de migration et surtout, l'impact de la présence de la communauté ethnique en place dans le pays d'accueil lors de l'installation et de l'intégration des nouveaux arrivants. Martiniello conteste la valeur de ces entités ethniques. En effet, à travers les témoignages, on comprend que les liens créés avec la communauté italienne de Montréal ont une importance variable chez chacun des migrants, mais le lien existe bel et bien dans tous les cas⁵³.

Est-ce que les liens avec l'italianité montréalaise ont favorisé ou ont eu un rôle à jouer dans le parcours des participants ? L'analyse des entretiens permet d'abord de voir comment se caractérise cette rencontre entre les *nouveaux Italiens* à Montréal et les membres ou les 2^e et 3^e générations issues de l'ancienne vague d'immigration italienne.

⁵² Pour approfondir le lien entre alimentation et immigration, voir le numéro 1283, *Cuisines et dépendances* de la revue Hommes et migrations (2010)

⁵³ Cet aspect contraste sur ce qui ressort de la recherche sur la nouvelle vague d'immigration italienne à Paris étant donné qu'on décrit la communauté italienne comme *transparente* depuis les années 1980 : « Such an anchorage in co-national networks also tends to be the source of ethnic enclaves in cities of immigration. The previous section showed, in fact, that this spatial dimension of immigrant integration in urban context has totally disappeared among Italians in Paris. » (586), « In the 1980s, Italians' presence in Paris had become 'transparent' » (582) (Dubucs et coll. 2016)

Rapports intergénérationnels et familiarité

Les rapports des nouveaux migrants italiens avec les précédentes vagues d'immigration, ou communauté italienne à Montréal, montrent des niveaux variables. À la fois proches et éloignées des participants, ces personnes incarnent un souvenir de rapports familiaux, un groupe avec qui il est possible d'avoir des affinités, une source d'opportunités ou représente un élément du contexte collectif montréalais.

Rencontrer un immigrant italien de longue date est une expérience proche du voyage dans le temps comme le mentionnait Diego dans la partie précédente. Diego discute de ce lien qu'il a avec les personnes âgées d'origine italienne à Montréal, faisant référence à ses souvenirs d'enfance avec ses grands-parents et ses étés passés au village. Diego sent, avec les personnes âgées, une familiarité sensible à leur besoin et il est prêt à leur rendre service. Il peut même parler le dialecte avec certaines personnes âgées originaires de la région de ses grands-parents en Italie, comme avec la propriétaire de son appartement qui vit au rez-de-chaussée. Cependant, il n'a avec les 2^e et 3^e générations, pour lui canadiens ou québécois, que la jeunesse en commun. Son lien avec les personnes âgées est donc plus important, plus sensible et plus proche, qu'avec des jeunes de sa génération.

[00:46:40.08] Interviewer: quand tu dis que tu te sens familier avec eux, que tu es plus proche, est-ce que tu t'adresses à eux aussi?

[00:46:46.22]20160324 Diego: si je peux oui...mais c'est difficile tu vois, c'est des gens que tu ne connais pas et les fils et les petits-fils de ces gens-là, ils sont des [personnes] de mon âge plutôt, donc deuxième troisième génération, donc il parle un peu d'italien peut-être, mais finalement ils sont, je ne sais pas si on peut dire Québécois, parce qu'ils sont Canadiens, oui il y a une partie italienne [...] Parce que moi aussi je parle dialecte de la province de Foggia, mais oui, pour certaine chose, je me sens plus proche de quelqu'un qui a 80 ans, donc l'âge de ma grand-mère, que des gens qui ont mon âge, qui sont les petits fils de ces gens-là de [...] avec lesquels on a juste la jeunesse. Peut-être les intérêts, mais au niveau arrière-plan, je pense que j'ai un plus fort arrière-plan avec ces grands-vieux qu'avec leurs petits-fils [...] c'est un peu comme avoir mes grands-parents, ils parlent des choses assez proches à eux, à la quotidienneté, au bien-être, à la santé, la bouffe c'est toujours très important et voilà, on ne parle pas de film, on ne parle pas de politique, on ne parle pas de philosophie... [...] en fait la propriétaire de ma maison [...] elle a plus ou moins l'âge de ma grand-mère [...] quand je la vois, je pense à ma grand-mère en fait, et en fait je pense aussi qu'elle me manque. Moi je suis de Bologne, mais, mes grands-parents, ils étaient encore dans ce petit village en Italie et donc quand l'école fermait [...] il m'envoyait au petit village dans les Pouilles. De 5 à 13 ans, je passais tout l'été, trois mois par an avec mes grands-parents, et mes parents n'étaient pas là, donc en fait, ils m'ont un peu éduqué. [...] Les conversations [avec ma propriétaire] ressemblent assez « bonjour, ça va ». En fait elle est très vieille, elle est aussi malade [...] Donc si elle a besoin de quelque chose vu que ses fils, elle a deux

fil, un habite à Laval, l'autre habite dans l'ouest de l'île. Donc un, il vient une fois par semaine, deux fois par semaine, l'autre, moi je ne le vois presque jamais, celui qui est vraiment à l'ouest et si elle a besoin de quelque chose de, disons urgent, elle m'appelle, et moi j'y vais, je l'aide, sinon on se voit une fois par mois seulement pour le loyer. Je lui donne le loyer, voilà c'est ça.

Roberto a de la parenté à Montréal qu'il visite parfois. Il précise que sa famille n'a jamais cherché à créer des liens avec la communauté italienne. Il interprète cette distance comme une crainte de rester cantonné à des activités propres aux Italiens de Montréal, une distance qui aurait permis à sa famille d'atteindre une situation matérielle considérable, d'après lui.

[00:43:45.02] 20170411 Roberto: Moi, la sœur de ma grand-mère, ma parenté, ma tante, mes oncles, ils n'ont jamais vécu très près des Italiens ici, ou très rarement. À part un des enfants qui a épousé un Italien, mais eux vraiment, non. Ma tante parlait très bien le français, et mon oncle, lui, il se sentait Italien, mais plus Italo-américain d'après moi. Ils n'ont jamais cherché vraiment les Italiens ici, parce que d'après moi chercher les Italiens ici, c'était assez risqué, assez risqué d'être ghettoïsé, cela a été leur chance. Ils ne se sont pas ségrégués et ils ont fait beaucoup d'argent, en regard à là d'où ils sont partis.

Diego a connu certains membres de la communauté italienne par hasard en entendant un accent sur la rue, dans un commerce ou en fréquentant des quartiers comme la Petite-Italie ou le Mile-End, où l'on retrouve encore, quoique beaucoup moins désormais, des Italiens installés depuis les années 50 et 60. Il apparaît la création de certains rapports sociaux, comme des visites pour discuter, pour prendre un café, pour rendre quelques services, faire des courses ou pour aider avec le ménage.

Certains *nouveaux Italiens*, comme Diego, entretiennent ces liens et cela contribue à la création de relations caractéristiques de leur situation sociale à Montréal. Ces nouveaux migrants tissent ainsi des liens avec des gens qui sont le plus souvent propriétaires de leur maison, plus âgés qu'eux et qui se sentent à l'aise, en sécurité et trouvent utile d'avoir des locataires qui parlent italien, ne parlant le français et l'anglais que rarement. Roberto a des membres de la famille à Montréal, avec qui il entretient des visites occasionnelles et un rapport similaire à celui de Diego avec sa propriétaire. Sa famille n'entretient pas de liens particuliers avec la communauté italienne à Montréal et cela semble donner le ton du rapport qu'entretient Roberto avec celle-ci : on *voit* la communauté, mais on n'y participe pas réellement.

À un autre niveau, Rosa indique participer aux activités du comité associatif de sa région, l'association régionale d'Ombrie de Montréal (Associazione Regionale Umbra di Montreal)

(Painchaud et Poulin, 1988). Elle explique sa participation à titre de membre du comité de sa région d'origine, à la semaine italienne qui a lieu chaque été dans la Petite-Italie.

[00:53:22.20]160408 rosa: L'association Ombrie oui, moi je suis sur le comité, eux ils ne sont pas beaucoup, maintenant ils vont à la cabane à sucre, c'est ça ils ont fait des échanges, ils sont d'Assise, les Ombriens qui sont ici il me semble qui sont de Santa Maria degli Angeli et de Publio et sur le comité nous sommes toute des femmes (rires). En effet, nous sommes encore actives par chance. Si tu m'as vu durant la semaine italienne, nous avons monté un petit stand. C'était une table de l'Ombrie, des Abruzzes et de la Toscane, donc il y avait un peu de brochures pour les touristes, un peu d'information sur l'association.

Elle se doutait de l'existence du comité de sa région d'origine à Montréal, fréquentant déjà le cercle de l'association calabraise pour les activités de loisirs, mais ignorait où le trouver. Elle entend parler du comité au hasard, en croisant une employée de commerce de la rue Jean-Talon originaire d'Ombrie qui connaît le comité. L'origine italienne de Rosa, son arrivée récente et sa participation au sein du comité lui donne aussi l'opportunité d'écrire des articles dans le journal italo-montréalais *Stile*. Elle voit naître des liens importants avec différents groupes de la communauté italienne. Pour Rosa, en plus d'enseigner l'italien au PICAI, la communauté italienne et même les groupes associatifs régionaux toujours actifs jouent un rôle important dans le dynamisme de sa situation sociale. Les contextes italo-montréalais sont nombreux depuis sa perspective et elle saisit les opportunités offertes étant donné ses compétences dans la connaissance de la langue italienne.

Interviewer : comment as-tu connu les gens de l'association ?

[00:58:19.15]160408 rosa: je ne les trouvais pas...oui en effet nous sommes allés à la cabane à sucre avec les Calabrais [...] j'ai trouvé la trace seulement à la fin 2013 : « il y a l'association », le petit magasin ici tout près (Marché Jean-Talon), électro Tech, tu le connais ? (la dame du magasin était d'Ombrie et connaissait l'association)...Ensemble, nous faisons un peu d'activités, nous récoltons les pommes, Saint-Valentin...maintenant je dois préparer pour dimanche l'article sur l'Ombrie pour le magazine *Stile*. Il existe depuis quelques années seulement, alors il m'a demandé un article sur l'histoire de l'association, moi je m'occupe de faire celui sur l'art et la culture et les produits typiques, je fais cela et je dois traduire de l'anglais ce qu'écrit la rédactrice, eux ils ne sont pas à l'aise d'écrire en italien, ils ne veulent pas vraiment, ils écrivent en anglais, puis moi je traduis.

Dans une autre perspective, Maria reste surprise d'apprendre que son village d'Italie est bien connu à Montréal chose qui s'explique par le nombre élevé d'immigrants qui en sont originaires. Contrairement à Rosa, elle ne sent pas pour autant une affinité avec les membres du comité associatif de son village à Montréal.

[00:26:21.22] 20161020 Maria: Parce que plusieurs personnes ont émigré de mon village, je ne sais pas combien, mais mon village s'est vidé après la guerre. Il y a plusieurs Vinchiaturesi à Montréal. Si tu demandes à ceux du café [lieu de l'entretien Club Social] certainement eux ils le savent, ils connaissent Vinchiaturu. En Italie, personne ne connaît Vinchiaturu, mais à Montréal, tout le monde connaît Vinchiaturu, c'est incroyable. Moi je suis restée vraiment surprise quand je disais : « Vinchiaturu ? », « Oui, oui, je connais ». Je les ai connus parce qu'il y a une association des Vinchiaturesi à Montréal, j'y ai participé un peu, mais... Ils sont jeunes oui, mais ils sont Canadiens, ils parlent italien, mais... On n'a pas de valeur en commun, le sens de l'appartenance très fort, il n'y en a pas.

Lucia n'a pas de contacts significatifs avec des membres de la communauté, mais parle de son sentiment en rapport à une femme d'origine italienne qui habitait sa rue, « une présence » remarquable.

[00:51:01.28] 20160920 Lucia: C'était une femme de Calabre qui connaissait tout le monde. Moi, je l'ai connue comme ça, par hasard. Elle est morte au printemps dernier. Tu n'as pas idée combien de fleurs ont été portées. Elle était vraiment une présence, où trouves-tu cela ? C'est certain qu'il y a d'autres personnes, cette rue a aussi son sculpteur, il y a plusieurs étudiants, mais il y a aussi plusieurs personnes fixes, c'est beau cela d'après moi...

Le rapport des *nouveaux Italiens* avec les membres de la communauté témoigne d'une variabilité importante qui se situe entre proximité et distance. Dans certains cas, il s'agit de relations familiales ou quasi familiales avec des personnes âgées de la communauté (Roberto et Diego), de liens créés (Rosa) ou non (Maria) au sein d'associations régionales italiennes, ou d'une observation distante qui estime les membres de la communauté et considère l'impact de leur présence dans le contexte collectif montréalais (Lucia). Ces rapports ne semblent pas avoir un lien direct sur la situation sociale du migrant sauf pour Rosa, et Carmela observées dans la prochaine section, qui semble multiplier les occasions de contributions aux activités de la communauté italienne de Montréal. En effet, pour Diego, bien qu'il soit en relation avec sa propriétaire, sa trajectoire n'en dépend pas nécessairement ; pour Maria, sa tentative de faire partie de l'association de son village est négligeable ; pour Lucia ; la présence de l'italianité, bien que cela ait une valeur, fait simplement partie du paysage montréalais.

Milieux de travail : Rapport à l'italianité et effet sur l'évolution du parcours migratoire

Comme pour Rosa, le parcours de Carmela donne une illustration du rôle de l'italianité montréalaise dans sa trajectoire. Le récit de l'évolution de son rapport avec l'italianité de Montréal implique de faire des choix déterminants dans son projet migratoire.

Carmela discute d'abord des avantages pour elle d'avoir contacté les journaux locaux et la radio de la communauté italienne. Elle voit des opportunités et met en branle des compétences en journalisme, chose qu'elle n'aurait jamais pu s'imaginer ailleurs. Elle voit ainsi sa situation sociale s'améliorer avec des revenus intéressants ; affirmant son désir de rester à Montréal. Jusqu'ici le rôle de la communauté est donc très important dans la trajectoire migratoire de Carmela ; Montréal prend forme comme lieu de l'installation permanente, « Moi, je ne bouge pas d'ici ! Moi je veux rester ici ! ».

[00:00:34.01]20161012 Carmela: Et donc j'ai commencé, moi j'ai toujours voulu écrire pour les journaux. J'ai envoyé un article au *Cittadino canadese*⁵⁴ et ils l'ont publié. Puis j'en ai envoyé d'autres, et ils les ont publiés aussi. Depuis un an et demi, j'écris pour le *Cittadino canadese*. Maintenant, je travaille aussi à *Panoram'Italia*⁵⁵. Je me suis proposée, ils m'ont assigné un article, je leur ai envoyé, ils l'ont pris, ils vont le publier. Maintenant, ils m'en ont donné d'autres, et je suis rémunérée et bien wow ! Non ? Alors tu te dis : « Moi, je ne bouge pas d'ici ! Moi je veux rester ici ! ». Et donc j'ai travaillé à radio *CFMB*⁵⁶ et cette équipe est devenue pratiquement ma famille. Donc, il y a toutes ces personnes qui sont d'une manière ou d'une autre, très importantes pour moi et donc moi j'avais un très grand désir de rester et travailler là.

Carmela présente ensuite une limite qu'imposent ces nombreuses opportunités. Elle définit son association avec la communauté comme bénéfique, pourtant, d'après elle, elle ne donne pas à son expérience son plein potentiel qui se réaliserait dans un contexte dit plus « canadien, » en dehors de la communauté italienne de Montréal.

[00:00:34.01]20161012 Carmela: Ça ne fait même pas un an que j'étudie non ? Vu que j'ai fait des colloques, j'ai vu des types d'emploi et j'ai essayé de sortir un peu de la communauté italo-canadienne et aller travailler dans un bureau canadien, non ?

Pour Carmela, trouver du travail à l'extérieur de la communauté est une part de la « réalisation » dans la sphère professionnelle. Dans cet extrait, l'aspect de la valeur de la trajectoire migratoire

⁵⁴ Journal italo-canadien fondé en 1941.

⁵⁵ Le magazine *Panoram Italia* a été fondé en 2002 et s'adresse au 1,5 million d'Italo-Canadiens, différentes éditions mensuelles existent (Toronto, Montréal).

⁵⁶ Station de radio multilingue à Montréal.

vue dans le chapitre 1 prend tout son sens (Tarrius 1993). Pour Carmela, se détacher de la communauté italo-montréalaise devient un moyen de donner la valeur attendue à sa trajectoire. Il devient difficile pour elle de prendre distance de la communauté surtout par la commodité et le relâchement que permettent les échanges en italien. Un attachement motivé aussi par l'affection qu'elle porte pour certains membres de la communauté italienne. Elle montre aussi sa reconnaissance à l'égard de la communauté qui lui a beaucoup donné en termes d'opportunité de travail, la présence de la communauté italienne (surtout issue de la deuxième génération) facilite son accès au réseau professionnel (Baldassar et Pyke 2014, 137). Autrement dit, la présence de l'italianité montréalaise l'a aidé de bien des façons et particulièrement dans son parcours professionnel, toutefois elle souhaite sortir de ce réseau pour réaliser pleinement son expérience canadienne.

[00:34:02.02]20161012 Carmela: ... Mais parce que ça fait partie de la réalisation, non ? Parce qu'aussi en Italie, on dirait que tu n'es pas intégré, que tu ne te sois pas réalisé jusqu'à ce que tu fasses toujours les choses en italien, avec des Italiens, mais si tu es au Canada ? À la fin, moi en effet, je voudrais en sortir, mais c'est impossible pour le moment [...] Alors, d'un côté, il y a le lien affectif, pour lequel tu te retrouves à parler avec les personnes qui parlent ta langue, parce que tu te retrouves dans de meilleures conditions, parce d'abord tu dois te relaxer un peu, non ? Au travail, à l'université, tu parles anglais, français. Donc, pour nous, c'est quand même fatigant, pour nous, je parle de nous, qui sommes nés et qui avons grandi dans un contexte qui n'est pas bilingue ou trilingue comme les Italo-Canadiens. Parce que j'ai passé 28 ans en Italie, moi je ne serai sûrement jamais trilingue, mais même pas dans 20 ans, parce que je suis arrivée dans ce pays et j'étais déjà trop vieille. Donc, déjà, une trop grande partie de ma vie adulte n'a pas été en contact avec des langues étrangères. Quatre mois en France, quatre mois en Angleterre, ça va. Ce sont des langues que tu n'as pas dans le sang. Donc, moi, je fournis quand même des efforts constamment. J'ai une sensation de soulagement quand je peux parler dans ma langue. C'est-à-dire des choses plus complexes en faisant moins d'efforts. [...] J'ai aussi connu des Italiens qui ne me plaisent pas, que je n'ai jamais fréquentés, que j'ai vus une fois et ça a été une fois seulement. Cependant avec certaines personnes tu peux développer des liens, ils deviennent des amis, des liens forts, cela en évaluant la sphère affective. Professionnellement, on devrait un jour se détacher. Alors à la radio italienne, le PICAI, enseigner l'italien aux enfants, et à l'autre endroit où je travaille, lui il est Italo-Canadien, donc au bureau, il peut me parler aussi en italien, mais moi c'est ce que j'ai trouvé, parce qu'il est Italo-Canadien, parce que je suis Italienne, [...] Donc, moi je dois tout à cette communauté, parce que ce sont eux qui m'ont fait travailler [...] moi je suis ici à les remercier.

Pour Anna, la communauté italienne est un obstacle à la réalisation de ce qu'elle désire vraiment dans son expérience à Montréal. Par la force des choses et sa spécialité en culture, elle enseigne l'italien. Elle craint de réduire ses activités à ce que la communauté italienne attend d'elle.

[00:00:28.10] 20160923 Anna: Je ne suis pas une scientifique et quand tu n'as pas une spécialité c'est vraiment compliqué de faire sa place. Donc, à la fin, tu risques de

toujours te retrouver avec la communauté italienne, à faire des choses que tu n'as pas envie de faire. [...], Mais le point est que je n'ai jamais voulu enseigner l'italien. Je le fais comme ça, à côté parce que c'est demandé, ça me fait vivre, mais d'un autre côté, cela m'a donné aussi des satisfactions. Tu te retrouves toujours avec la communauté italienne, tu fais toujours les choses avec les Italiens et ça ne me plaît pas vraiment malheureusement, ici, comme aux États-Unis, comme partout, la communauté italienne se réduit un peu à des clichés, comme le café italien, le restaurant, le supermarché, c'est cela que font les Italiens ici.

Anna précise les effets des clichés de l'immigrant italien et de l'impact qu'ils pourraient avoir sur sa trajectoire. Elle appartient à ce *portrait* de la communauté subissant en quelque sorte ses effets négatifs. Pour illustrer sa perspective, cette incarnation du stéréotype, Anna donne l'exemple de l'immigrant qui devient *pizzaiolo*. Elle espère sortir et voir sortir les immigrants en général de cet univers symbolique réducteur et contraignant.

[00:06:40.09] 20160923 Anna : Parce que la culture italienne est aussi riche à la fin. Toujours la pizza et les pâtes. Tous les Italiens se retrouvent à être des *pizzaioli* et des chefs cuisiniers, des gens qui peut-être faisaient le plombier ou l'employé. Je ne sais pas, des choses complètement différentes et donc c'est dommage. Puis rester dans la communauté italienne, mais où ils ont eu à s'adapter, à faire ces types d'emploi et c'est tout, comme s'il n'avait pas une autre réalité, une autre sortie, une échappatoire. La communauté te prend, voilà ce que tu te réduis à faire...tu es immobilisé dans une photographie qu'ils ont faite de toi, ensuite probablement, cette communauté s'attend toujours à cela de toi et donc la communauté offre cela parce que c'est ce qu'on lui demande donc moi : « Que veux-tu ? La pizza, bon alors, je t'offre la pizza, non je ne peux pas t'offrir autre chose de toute façon. ». En dehors de l'Europe, les Italiens se sont vraiment des immigrés, immigrés dans le sens négatif, le reste de la société te conçoit, parce que, justement, tu es réduit à un cliché même si tu ne veux pas.

Les liens entre les *nouveaux arrivants* et les membres de la communauté italienne et ses traces ont été explorés dans cette partie. Les relations avec les membres de la communauté italo-montréalaise prennent des formes différentes d'un participant à l'autre. Il a été observé comment d'un côté la communauté peut favoriser le parcours migratoire, mais aussi faire dévier l'évolution de la trajectoire projetée par le migrant.

Ces relations permettent entre autres de reproduire des tâches lorsqu'elles sont investies plus officiellement où son statut de nouvel immigrant italien prend une valeur pour la communauté sur place (rédaction, enseignement de l'italien, etc.). La communauté italienne de Montréal veut s'exposer dans les médias, dans les produits disponibles, dans les commerces italiens (Faubert et Forgione 2016), dans une certaine authenticité. Les capacités à rendre une fidélité d'expression à la langue italienne sont limitées pour certains membres de la communauté qui font plus fréquemment usage du français ou de l'anglais, requérant parfois ces services et compétences des Italiens installés récemment à Montréal comme Rosa et Carmela.

Plusieurs répondantes (Rosa, Anna, Carmela et Emanuela) ont mis de l'avant cette valeur italienne ; dans la rédaction ; dans les journaux (*Il Corriere Italiano, Il Cittadino canadese...*); ont travaillé à la station de radio *CFMB*, ont donné des cours de langue italienne en privée ou dans des écoles spécialisées comme le *PICAI* (financé par l'État italien) et au département de langue de l'Université de Montréal. Cependant, même si cette présence semble être une valeur opportune, certaines se sentent contraintes et limitées dans ces représentations de l'italianité, auxquelles elles sont forcées d'adhérer et auxquelles elles doivent donner le caractère attendu, caractère qui peut prendre des allures de stéréotypes. D'un autre côté, l'italianité montréalaise peut être perçue comme un obstacle, surtout lorsqu'il devient difficile de s'en détacher par la simplicité des échanges en rapport à des contextes francophones par exemple. L'évolution attendue de la trajectoire migratoire devrait pour certaines prendre une forme plus *canadienne* pour être réalisée, du moins se distinguer des fonctions habituelles qu'on attribue aux Italiens immigrants qui s'insèrent dans la communauté.

Si les liens avec la communauté en place existent, il a été compris qu'ils présentent une importante variabilité pour les participants entre proximité quotidienne, professionnelle et observation distante de ses membres. Est-ce que les choix de mobilité des *nouveaux* Italiens, entre rester ou partir de Montréal, sont en lien avec l'italianité ? Les liens communautaires ont un impact probable dans les choix de trajectoire pour Carmela et Rosa, car elles vivent un lien affectif au quotidien, sont reconnaissantes face à cette communauté ou cherchent même à s'insérer dans ses associations. Pour les autres participants, l'impact sur la trajectoire est plutôt négligeable, illustrant cette absence d'association, cette distance entre la majorité des immigrants d'une communauté en rapport à la visibilité de sa communauté ethnique locale (Martiniello 1994). On peut donc croire que la présence visible de la communauté n'ait pas d'effet sur les choix de partir ou rester pour ceux-ci.

Quels lieux de l'italianité récente à Montréal ?

Existe-t-il d'autres espaces et lieux qui permettent de montrer certains ancrages des nouveaux Italiens ? À partir de 2015, certains lieux de l'italianité récente ont été observés dans le cadre de la recherche, avant le début des entretiens avec les participants. Ce relevé est donc issu de mon point de vue sur les espaces de l'italianité récente à Montréal.

La page Facebook des *Italiani a Montreal*⁵⁷ est une source qui contient bon nombre d'informations sur l'immigration à Montréal et sur la vie montréalaise en général.

On retrouve sur le fil de nouvelles de la page Facebook, créée en octobre 2008, plusieurs questions d'ordre général (météo, transport de marchandises par avion, travail, recherche d'appartement), des offres d'emplois, des événements et surtout des demandes sur les différentes manières de compiler les documents qui donneraient le droit de venir s'installer temporairement ou de façon permanente à Montréal, montrant que cette page sera utile en dehors des frontières de la ville pour qui souhaite obtenir de l'information pour s'y installer⁵⁸.

Ce forum est très actif et plusieurs nouveaux commentaires et publications s'y ajoutent chaque jour. Cela montre l'importance que prend ce type de plate-forme à un moment ou à un autre dans les démarches de départs, d'installation et d'adaptation à Montréal, bien que cette page n'ait pas été spécifiquement mentionnée par les participants à la recherche. Le groupe voit son nombre augmenté constamment et comptait environ 2200 membres en janvier 2015, 3900 en avril 2017 et 10 300 en 2020. Ces types de forums en ligne qui mettent en réseau des personnes d'origine italienne intéressées par l'immigration ou nouvellement installées sont présents dans plusieurs autres villes du monde et ont été compilés et analysés dans le document dirigé par Tirabassi (2014). Dorénavant, ces éléments et espaces virtuels prennent de l'ampleur et il est important de considérer ces formes de communication qui contiennent parfois des informations, des échanges, des commentaires, des questionnements importants élaborés par les migrants. L'accès à ces plates-formes est sans doute devenu un incontournable de la démarche migratoire. Même si l'enquête ne s'est pas précisément penchée sur les effets et potentiels de ces moyens de communication, il apparaît dans les observations de cette page qu'elle donne des possibilités d'accéder à de l'information précise avec des personnes ayant eu une expérience directe de la

⁵⁷ <https://www.facebook.com/groups/italianiamontreal/>

⁵⁸ À ce sujet, plusieurs questions semblent démontrer le manque de clarté en rapport aux différents statuts. Plusieurs critiquent aussi les temps d'attente pour l'ouverture de la réception de candidatures, par exemple pour le permis vacances-travail (PVT) d'une durée de 6 mois. Pour l'obtention du PVT, on ne connaît pas la date de réouverture au niveau du gouvernement canadien pour la réception des candidatures, ni même le nombre de personnes que le Canada veut accepter (les quotas sont inconnus). Cela semble provoquer beaucoup de frustration chez les Italiens, toujours en Italie, qui attendent de trouver des clarifications à ce sujet, des solutions à débiter une procédure d'immigration ou à initier les démarches visant à organiser un bref séjour à Montréal. La question du français est aussi abordée et il n'est pas clair que pour les demandes de résidences ou celles concernant l'obtention de différents visas, il soit nécessaire de le parler pour s'installer au Québec. Plusieurs commentaires ressortent à ce sujet ; certains individus sont intéressés à s'installer à Montréal, mais ne parlent pas français, d'autres leur répondent en donnant des arguments qui visent à convaincre de s'installer ailleurs, dans une autre province où l'anglais domine, d'autres vont dire que ce critère complexifie les demandes. On discute autour de plusieurs autres termes et abréviations appartenant au langage des formalités de la migration qui résument le nom de tests de langue, de permis, etc.

migration à Montréal, là où il n'existe pas de maillons de chaîne migratoires sur une base individuelle comme cela était le cas dans les précédentes vagues d'immigration (Boissevain 1971; Ramirez 1984, 2014; Painchaud et Poulin 1988), « le web vient de cette façon substituer les anciens guides des émigrants » ((ma traduction) Tirabassi et Del Pra. 2014, 108).

Des lieux d'intérêt ancrés dans la diversité montréalaise et qui dépassent la seule italianité

Club social et quartier Mile-End

J'ai rencontré plusieurs des participants à la recherche dans un café-bar de la rue Saint-Viateur, le *Club social*⁵⁹. Tenu par une fratrie d'origine italienne, l'endroit rassemble quelques éléments de l'italianité. Entre la terrasse et la salle intérieure souvent bondée, on retrouve des personnes de toutes origines et de tous les âges. Il s'agit d'un lieu emblématique situé dans le cœur d'un quartier chéri pas les nouveaux Italiens à Montréal. Ce lieu aura été choisi par certains pour y conduire l'entretien de cette recherche, sinon j'aurai organisé avec d'autres sur place notre prochaine rencontre. J'y ai aussi rencontré des parents de nouveaux Italiens en visite. Ce lieu est en effet un endroit important pour les nouveaux Italiens à Montréal. Entre 2013 et 2016, trois restaurants ont été fondés dans les rues avoisinantes au café par des Italiens nouvellement arrivés : deux sur l'avenue du Parc et un sur la rue Fairmount.

Des concerts au P'tit Bar rue Saint-Denis (métro Sherbrooke)

Des concerts étaient organisés par un musicien et étudiant originaire du nord de l'Italie au P'tit bar, un petit local situé près du métro Sherbrooke. Ces concerts rassemblaient régulièrement plusieurs personnes d'origine italienne arrivées récemment. Il s'agissait le plus souvent d'artistes italiens qui venaient jouer ou assister à la représentation. Pendant les pauses, je pouvais rencontrer Francesco ou d'autres spectateurs qui me racontaient comment ils avaient connu Silvio ou Maria, depuis quand ils étaient à Montréal, dans quel quartier ils s'étaient installés, etc. Cette soirée se répétait au fil des semaines durant une certaine période et les représentations étaient annoncées souvent par courriel en français aux principaux intéressés, qui pouvaient à leur tour les communiquer à de potentiels amateurs.

⁵⁹ Lieu de la diversité d'importance dans le quartier pour les échanges informels du milieu artistique (Rantisi, 2010, 2837)

Le contenu musical du spectacle avait un répertoire diversifié passant des traditionnels italiens aux classiques chansonniers français ou des folks américain. Les autres musiciens accompagnateurs, percussionniste, contrebassiste, violoniste, accordéoniste y sont le temps d'une soirée et sont souvent des Italiens de passage à Montréal qui ont entendu parler de cette soirée un peu italienne.

Ce type d'événement me rendait une illustration évidente des effets du bouche-à-oreille en voyant l'auditoire présent et parfois les quelques fidèles qui revenaient la semaine suivante. On peut noter que ce type d'événement prend forme dans un lieu intime offrant des performances musicales de style varié et non seulement italien ; dans un local de la rue Saint-Denis qui ne possède pas de référence spécifique à l'italianité.

Ainsi, ce type d'événement organisé au *P'tit Bar*, ou le fait de fréquenter du *Club social* montre un ancrage et une participation des *nouveaux Italiens* dans des espaces de la diversité montréalaise. Ce sont donc pour eux des lieux de rencontres potentiels avec des Italiens et Italiennes, mais finalement avec *les membres de communauté artistique* montréalaise traduisant d'une ouverture et d'une attraction pour l'hétérogénéité.

Soirées *aperitivi* organisées dans les restaurants et bars de la Petite-Italie

En 2015, la Société de développement commerciale (SDC) de la Petite-Italie a organisé durant quelques soirées d'hiver, des *aperitivi*, dont la coordonnatrice de l'époque, était installée depuis récemment à Montréal. Le concept de l'*aperitivo* peut être considéré comme une nouvelle pratique italienne amenée par des Italiens arrivés récemment à Montréal. C'est dans un article du *Panoram'Italia* adressé à de nouveaux Italiens d'origine milanaise qu'on l'apprend :

« Mais Milan est aussi une ville de divertissement où s'est développée la fameuse tradition italienne de l'*aperitivo* comme on la connaît aujourd'hui. « Pour une somme ridicule, ça te permet de boire et manger dans une ambiance bon enfant qui rapproche souvent les gens. Ici ça n'existe pas du tout. Certes, Montréal a ses 5 à 7 après le travail, mais ça n'a rien à voir avec ce que l'on propose à Milan. » D'Arienzo a d'ailleurs contribué à implanter cet aspect du mode de vie milanais à Montréal en organisant cet automne, pour le compte de la SDC Petite-Italie-Marché Jean-Talon, une série de soirées *aperitivo all'Italiana*. Une idée qui plaît énormément aux Montréalais, selon D'Arienzo et qui se distingue des formules deux pour un sur l'alcool qui incitent les gens à boire indûment plutôt qu'à socialiser. » (*Panoram'Italia* Dec-janv. 2014-2015)

L'immigration récente à Montréal recrée, dans des espaces multiples, une certaine italianité, mais montre surtout vouloir partager des usages, donner lieu à des rencontres, échanger dans certains lieux et quartiers, et ce dans un esprit d'ouverture à la diversité.

Il faut prendre en compte que contrairement aux précédentes vagues d'immigration italienne qui arrivaient souvent en suivant les maillons nombreux d'une chaîne où de nouveaux membres retrouvaient leur famille déjà installée dans la société d'accueil ou rencontraient des personnes issues de leur propre village d'origine dans des quartiers à forte concentration de personnes d'origine italienne (Boissevain 1971; Ramirez 1984, 2014; Painchaud et Poulin 1988), les migrants italiens récents arrivent à Montréal avec peu de ressources humaines dans le pays d'accueil. On peut supposer que la création d'un réseau de connaissances et d'un cercle d'amitiés est d'autant plus importante et ces lieux accueillants, ouverts où l'on retrouve une certaine marque de l'italianité ont probablement un rôle à jouer. Les médias sociaux sont aussi importants et deviennent un espace des échanges entre les nouveaux migrants ou ceux qui souhaitent le devenir, démontrant le désir des migrants de créer et d'appartenir à une communauté de *l'italianité internationale* (Seganti 2010, cité dans Tirabassi, M. and A. Del Pra. 2014, 107). Ils deviennent en quelque sorte des espaces d'ancrage ou des références pour les *nouveaux Italiens*. Ces lieux sont des espaces de la mixité sociale et culturelle de Montréal où l'italianité ne se vit pas exclusivement entre Italiens, comme il pourrait l'être dans des endroits s'adressant presque exclusivement à la communauté italienne, des endroits comme la Casa d'Italia ou le Centre Leonardo Da Vinci.

Renouvellement des institutions de la communauté italienne montréalaise : De nouvelles entités spécifiquement pour les nouveaux Italiens

Certaines observations et conversations informelles avec des membres de la communauté italienne ont pu montrer que la communauté et ses institutions adressaient des services surtout à une clientèle issue de la vague d'immigration précédente, soit en majorité des retraités (régime de pensions, etc.) et leurs descendants offrant, moins d'attention aux nouveaux arrivants. Cela aurait provoqué de légères tensions entre les *deux* vagues d'immigration. Cette dynamique fait contraste avec les observations sur les relations entre les différentes vagues d'immigration italienne en Australie (Baldassar et Pyke 2014, 129). En Australie, on remarque plutôt le contraire : l'attention et l'adaptation des services communautaires déjà en place répondent d'abord aux besoins de la nouvelle vague (Baldassar et Pyke 2014, 137). Bien que les *nouveaux Italiens* à Montréal soient peu nombreux en rapport aux précédentes vagues, ils souhaitent quand même faire appel aux institutions italiennes à Montréal lorsqu'ils ont besoin d'aide pour effectuer leurs demandes officielles (demande de visa ou de résidence, etc.) et y trouvent peu de ressources

adaptées. À la suite d'une conférence donnée au Centre Leonardo Da Vinci⁶⁰ en mars 2015 sur la nouvelle immigration italienne, les nouveaux Italiens relevaient le manque de services et l'incompréhension des nouvelles réalités migrantes par les associations italo-montréalaises. Ces témoignages ont suscité l'attention des représentants des institutions présentes (Comitato degli Italiani all'Estero (COMITES), Consulat Italien, professeurs (Concordia et Université de Turin), RAI).

Quelques mois après cette conférence, à l'automne 2015, le COMITES annonçait la création d'une nouvelle entité spécialement mise en place pour la nouvelle immigration italienne à Montréal, UNIQUE⁶¹. Installé dans les locaux du Centro Leonardo Da Vinci, cet organisme témoigne de la volonté de la communauté italienne de Montréal de créer des entités aux compétences renouvelées qui fourniront une aide répondant aux besoins de ces nouveaux arrivants. Les membres du comité sont presque tous de nouveaux migrants « expérimentés », qui transmettront leurs connaissances et donneront leur aide à ceux arrivés après eux.

Les participants aux entretiens n'ont pas spécifié avoir fait appel à UNIQUE depuis leur arrivée à Montréal. Roberto, de son côté a souligné avoir contribué à mettre en place une organisation dédiée au réseautage des chercheurs d'origine italienne arrivés récemment, *Il genio volante*. L'initiative est facilitée par l'Institut culturel italien qui prête les locaux. Cependant, Roberto ne s'y est pas investi à long terme et a rapidement quitté l'organisation. Il y a créé quelques contacts, sans avoir le temps de s'impliquer, montrant que l'activité ne faisait pas partie de ses priorités.

[00:46:36.07] 20170411-09-H33-Chercheur : Mais l'italianité, je l'ai découvert ici, puis par la force des choses, nous nous sommes agrégés, moi je me suis agrégé, au travail, ça ne me m'est pas trop permis, mais j'ai des contacts avec des chercheurs ici. L'Institut [de culture italienne] nous a donné une salle. Nous avons fait cette rencontre où nous présentons, et puis à la fin, je me fatigue tout de suite. Au début j'ai aidé à fonder ce groupe, puis je suis parti, par la force des choses, parce que je ne peux pas aller à toutes les réunions, puis à la fin, oui, j'ai rencontré différentes personnes qui font de la recherche, nous nous sommes retrouvés dans ce groupe, nous avons commencé à nous voir.

⁶⁰ En suivant la série de commentaires sur la page Facebook de l'événement, produite par l'Institut culturel italien, on mentionnait qu'il ne faisait pas sens de donner cette conférence sur la nouvelle immigration à Saint-Léonard, là où très peu de nouveaux migrants résident.

⁶¹ Émission du 19 février sur la radio CBC : A new wave of italians arriving in Montreal : <http://www.cbc.ca/player/play/2684021886>

La création d'espaces d'échange dédiée à la nouvelle immigration italienne à Montréal montre l'actualisation des associations, institutions et organisations de la communauté italienne de Montréal qui se voient confrontées aux besoins d'une nouvelle clientèle.

La *rencontre* entre les nouveaux Italiens et l'italianité montréalaise est donc perceptible en plusieurs lieux.

Les effets de celle-ci sur la trajectoire de certains participants semblent indiquer une appréciation variable et parfois une certaine volonté de détachement. Certaines participantes réalisent les bénéfices que peuvent apporter leur italianité dans leur parcours auprès d'une communauté de plus en plus américanisée, mais sont parfois contraintes à s'éloigner d'un idéal d'accomplissement dit plus « canadien » sinon de se conformer à incarner une italianité stéréotypée.

Pour la plupart, l'italianité fait partie et prend une place importante dans le paysage montréalais et bien qu'on interagisse avec elle, elle ne joue pas un rôle discernable dans les choix qui caractérisent la trajectoire des participants, de faire le choix de rester à Montréal. L'interaction avec les espaces de *l'italianité existante*, celle de la communauté italo-montréalaise, dont la présence imposante à Montréal est surprenante pour la majorité des participants, se limite souvent à un rapport d'exploration proprement touristique, à une observation curieuse, à des relations de sympathie avec ses membres issues d'une ancienne immigration et à une consommation de produits italiens des commerces d'importation, interaction que l'on pourrait traduire comme des liens faibles avec la communauté en tant que telle. Toutefois, on peut considérer que ces liens faibles « participent à la circulation de l'information et des idées contribuant à construire un « sentiment de communauté » » (Granovetter 1973 cité dans Baldassar et Pyke 2014, 138) : une communauté renouvelée. L'accueil des *nouveaux Italiens* par les institutions italo-montréalaises bien implantées démontre cette volonté de renouvellement en redéfinissant les activités et services afin de s'adapter à de nouveaux besoins.

Les participants ont signifié leur attachement pour les quartiers centraux et la présence d'une mixité culturelle, tout comme il a été observé que la *nouvelle italianité* (liens sociaux, divertissement, etc.) se manifeste plutôt dans des espaces de la diversité de ces mêmes quartiers (Rosemont et la Petite-Italie, Le Plateau Mont-Royal, le Mile-End, etc.).

Conclusion

Cette partie de la trajectoire des participants a montré différents éléments de leur expérience montréalaise. D'abord dans leur installation et le développement de leur rapport à la ville, on remarque, dans le récit, des facteurs d'attraction et de répulsions dans l'espace montréalais. À travers cette description du parcours, il a été remarqué que se construit une perspective complexe pour les participants en rapport à leur lieu de vie, complexité façonnée par leurs expériences urbaines précédentes.

La langue parlée, le français, est un facteur important qui explique le choix d'être venu s'installer à Montréal. Chercher un lieu de résidence ne semble pas avoir été un défi de taille et malgré l'absence de réseau pour certains, les médias (internet, journaux, etc.) auront su répondre au besoin des participants.

L'expérience montréalaise des participants révèle trois types d'espaces dans leur perspective : les espaces familiers (on fréquente des lieux habituels : bibliothèques, musées, parcs, etc.), les espaces multiculturels (on souhaite se retrouver dans un environnement hétérogène) et des espaces absents (on cherche des lieux connus ailleurs). Ces lieux permettent un arrimage dans un nouvel espace avec des éléments connus et appréciés (ex. : rapprochement avec des caractéristiques de la ville d'origine, rappel des souvenirs d'enfance, etc.) et développent un certain niveau d'attachement ou de détachement à des lieux de la ville propre à chacun des participants. Ce rapport d'attraction et de répulsion à des caractéristiques urbaines se développe par les expériences urbaines multiples des participants. Cela a montré leur attachement à la diversité en rapport à l'homogénéité de la banlieue, une préférence pour l'échelle humaine et le côté *campagne et villageois* de certains secteurs des quartiers centraux de la métropole. De façon surprenante pour eux, l'espace montréalais, malgré ses caractéristiques similaires parfois avec l'Italie et l'appréciation pour celui-ci, a révélé une croissance de leur sentiment d'appartenance et identitaire à l'Europe.

La présence aussi dense d'éléments de l'italianité à Montréal était tout à fait inattendue pour la plupart des participants. Ainsi, le rapport à l'italianité existe, mais son intensité varie d'un participant à l'autre : passant d'un rapport familial avec l'Italie d'un autre temps (rapport avec les personnes âgées issues de l'ancienne vague), à un rapport détaché observateur qui reconnaît l'italianité sans interaction ou que par de la consommation, à un rapport plus intense qui s'imbrique dans les activités sociales et les sphères professionnelles de la communauté italienne. Pour ces

derniers, il s'agit d'une opportunité qui bénéficie à la trajectoire, mais qui peut aussi compromettre le parcours « canadien » attendu par le migrant. Les lieux de l'italianité observés en 2015 montrent que les *nouveaux Italiens* fréquentent, se rencontrent ou manifestent leur italianité dans des lieux de la diversité, montrant un ancrage social dans les quartiers centraux, sans pour autant abandonner les lieux propres à la communauté italienne de Montréal dans lesquels il a été relevé la mise en place d'organisations propres aux besoins de ceux-ci.

En dépit de constater que les récits des participants aux entretiens montrent un rapport assez positif aux espaces montréalais (familiarité, italianité, caractéristiques du paysage urbain et du tissu social, bonne capacité de communication, etc.) éléments qui pourraient être synonymes d'attachement, d'ancrage, de confort et de sécurité, il est difficile de croire à ce stade que ces aspects suffisent à faire de Montréal une ville d'installation permanente dans leur parcours. Même si certaines frustrations émergent, les perspectives montrent que l'installation et le parcours dans la métropole québécoise sont aisés et satisfaisants, la suite du récit pourrait présumer qu'elle se stabilise à Montréal. Pourtant, pour certains, l'installation ne semble que temporaire et devient une étape vers une prochaine destination, faisant de Montréal une ville halte sur la liste qui cumule les expériences des participants à l'étranger. Toutefois, peu importe les choix effectués, cela ne remet pas en question pour eux et elles la valeur de cette expérience dans leur propre trajectoire.

CHAPITRE 5 La phase post-migratoire : envisager le futur

Cette dernière partie termine la boucle de la trajectoire des participants en regroupant les attentes des migrants pour le futur et présente les dernières nouvelles recueillies un an, deux ou trois ans après l'entrevue. Où en sont-ils depuis notre entretien ? Sous forme de réponse, les participants à la recherche livrent la dernière étape connue de leur parcours. Bien que l'histoire de chacun ne s'arrête pas ici, poser un regard sur l'évolution de la trajectoire migratoire aura permis de se figurer comment se ponctue la ligne du temps du parcours migratoire et informe dans plusieurs cas de son caractère particulièrement mobile, pour ne pas dire instable – une trajectoire qui ne s'arrête jamais vraiment. En pensée, ils demeurent dans une légère permanence et se déplacent dans des espaces imaginés. En réalité, ils font le choix de partir ailleurs, encore une fois, ou de rester, un peu hésitants, là où ils se trouvent.

Les données d'une étude sur la mobilité des Italiens à l'étranger sur la possibilité du retour en Italie ou vers une prochaine destination témoignent de cette même incertitude sur leur futur de la majorité des répondants. Seulement 18,6% pensent retourner en Italie, 38,6% ne savent pas s'il y retournerait et 42% pensent qu'il est peu probable de revenir au pays d'origine (Tirabassi et Del Pra 2014, 112). Pour ce qui est de la probabilité d'une installation vers une prochaine destination, 33% partiraient vers une prochaine destination, 21,5% resteraient dans l'actuel pays étranger et 45,5% sont ambivalents entre rester dans le pays étranger actuel ou s'installer dans un autre pays étranger (Tirabassi et Del Pra 2014, 111). Autrement dit, 4 répondants sur 5 voudraient quitter leur pays actuel ou hésitent à le quitter pour revenir en Italie ou s'installer dans un autre pays étranger, des chiffres exposant une foisonnante possibilité de mobilité et l'incertitude de l'installation permanente.

Pour les participants, souvent, ce sont les expériences dans différentes villes et lieux de vie qui guident cette trajectoire hypermobile. Leur récit indique leur niveau d'appréciation des espaces, l'attachement et l'affection ou la répulsion et parfois le manque d'appartenance aux lieux. Pour ce qui est de Montréal, ils y développent une familiarité à certains référents urbains, évocations de souvenirs rassurants prenant forme parfois dans des détails aussi minimes qu'une *corde à linge*. L'italianité montréalaise est saisissante pour les participants et les *nouveaux Italiens* qui y circulent à différents niveaux l'amènent à évoluer sous son influence. Comment ces éléments de leur expérience s'inscrivent-ils dans la suite de leur trajectoire ? Et de quelle façon envisagent-ils leur futur et leur rapport à Montréal ?

Trois participants sur neuf semblent vouloir rester à plus long terme à Montréal sans remettre en question leur retour éventuel en Europe ou en Italie. Lors des entretiens de 2016 et 2017, Diego et Rosa se voient même y rester jusqu'à la retraite, au moment où ils retourneraient s'installer en Italie ou faire comme les *snowbirds* et partir l'hiver vers le sud, mais plutôt en Californie.

Certains participants n'auront pu répondre de leur situation quelques années plus tard. Cette partie retient donc les lettres communiquées après l'entretien et les extraits d'entretien qui abordent les choix et les projets des participants.

Octobre 2018

Carmela, Roberto, et Lucia vivent toujours à Montréal.

Carmela

Ce n'est pas sans effort que Carmela poursuit sa trajectoire à Montréal, son futur se poursuit à Montréal, mais *casa* (sa *maison*) est toujours à Rome. Sa communication montre un certain accablement en rapport à son enthousiasme de la première entrevue. Sa situation professionnelle s'insère toujours dans l'italianité montréalaise.

« Je vis toujours à Montréal. Je termine mon projet d'étude et postule à un permis de travail post-graduation. Je travaille à la radio depuis 3 ans et je suis assistante en enseignement de la langue italienne à l'université. Mon expérience d'immigration est un parcours fatigant, difficile, compliqué vis-à-vis duquel je dois avoir beaucoup de volonté et auquel je dois croire fortement. Je me sens très liée à Montréal, je sens avoir encore beaucoup à découvrir et de quoi profiter. Je veux poursuivre les démarches pour rester ici, mais dès que je vais pouvoir, j'irai à la *maison*. J'imagine mon avenir entre le Canada et l'Italie. »

Roberto

Lorsque l'aspect temporaire de l'immigration évolue vers la permanence pour Roberto, il semble que l'ancrage de plus en plus définitif soit difficile à accepter pour lui : surtout parce que ses choix s'effectuent également pour sa femme et ses enfants. Malgré les côtés positifs de rester à Montréal (emploi, tranquillité, vie sociale), le fait que sa mère en Italie soit malade rend probablement les décisions laborieuses quant au choix de rester ou partir. La motivation est beaucoup moins au rendez-vous qu'au début de l'expérience lorsque tout allait pour le mieux. Une sorte de désillusion s'installe chez Roberto.

« Je vis toujours à Montréal, mais je ne suis plus aussi heureux qu'avant. Je me sens immigrant sans alternatives, un immigrant moins aventureux. Je vais bien, mais ma mère est très malade et elle aurait besoin de moi. Je voudrais être en Italie avec elle pour l'aider, mais je ne peux pas y retourner parce qu'il n'y a pas de travail. Mon expérience est positive en général, le Canada m'a accueilli avec ma famille, j'y ai éduqué mon premier enfant et un deuxième est né. J'ai appris de nouvelles langues et rencontré mille cultures. On m'a offert un bon travail et une certaine tranquillité, même si je trouve les relations humaines difficiles et je me sens démotivé. J'aimerais sentir que ma situation à Montréal soit temporaire pour retrouver ce sentiment de jeunesse que j'avais il y a cinq ans. Je n'ai aucune idée pour le futur, j'espère avoir assez de discernement pour ne pas faire des choix stupides. Je me sens ennemi de moi-même et je dois bien choisir parce que j'ai une conjointe et des enfants. »

Lucia

La relation avec le « territoire » québécois a pris un aspect plus ouvert et positif pour Lucia. L'apprentissage plus approfondi de la langue française permis par des cours à l'université dans un programme en français et ses contacts lors de voyage dans des régions éloignées du Québec semblent être des facteurs importants. Son attachement à Montréal, « sa ville d'adoption », se poursuit et une éventuelle mobilité est plutôt associée à fuir les hivers pour les pays chauds.

« Je vis encore à Montréal et depuis septembre, je suis des cours au DESS en service social. Ça me semble encore irréel d'étudier dans une université francophone ! J'ai dû m'y reprendre à trois fois pour passer le test de la langue française. Mes capacités linguistiques ne sont pas incroyables, mais je peux communiquer et je peux prendre part à une dimension plus intégrée à la société montréalaise. Au printemps, j'ai visité L'Isle-aux-Coudres et à la fin de l'été, la Gaspésie avec mon copain américain. Je dois dire que la Gaspésie m'a beaucoup plu, la mer, le fleuve, les roches, la montagne. J'ai pu visiter le Québec et utiliser le français et doucement ma relation avec le territoire, qui était très ambivalente, est plus positive et ouverte. Je vis mon expérience d'immigration comme un processus, je ne suis plus une personne naïve et idéaliste comme au début. Je me sens très liée à Montréal « ma ville d'adoption ». Le futur est difficile à prévoir. Maintenant, nous nous préparons pour l'hiver. J'espère dans le futur avoir une façon de passer les hivers dans les zones plus clémentes du monde. »

Emanuela

Emanuela est de retour dans sa ville d'origine Turin où elle débute sa retraite. Depuis l'entretien, elle est devenue citoyenne canadienne. Elle pense revenir à Montréal pour finir son projet de doctorat laissé en suspens. Ses projets semblent s'organiser entre Montréal et Turin.

Je suis actuellement à Turin. Mon état est suspendu comme disait Dante, *lo era tra color che son sospesi*. Depuis septembre, je suis à la retraite. C'est nouveau. Je ne réussis pas à être extrêmement heureuse, je dois encore m'habituer. C'est mon obstacle à surmonter. Je ne suis plus à Montréal de façon continue depuis 2018. Je suis rentrée à Turin faire ma dernière année d'enseignement avant la retraite. Ayant vécu au Canada 8 ans, en janvier 2018, je suis revenue pour la cérémonie de citoyenneté. Je suis moitié

italienne, moitié canadienne. Ce pays m'a plu beaucoup, le Québec, je ne sais dire, mais Montréal certainement, le Canada aussi, surtout quand a eu lieu le changement de gouvernement [2015], même si ce n'est pas révolutionnaire. Je m'y retrouve avec le Canada, je me sens à moitié y appartenir. C'était un peu bizarre de jurer sur la reine Elizabeth, c'était un peu extravagant. Pourtant, j'en suis un peu fière. L'image du pays est bonne ici, en Italie, un peu comme l'Italie au Canada. Le projet est de revenir à Montréal, mais je ne sais pas encore à quel moment. Peut-être pour continuer mon doctorat qui est en suspens? Je ne veux pas laisser le travail dans cet état. Je ne m'attendais pas à cette expérience à Montréal au début jusqu'à demander la citoyenneté. C'est par curiosité que je suis partie pour Montréal à 54 ans. C'était un peu comme consommer une expérience. Il faut dire que je ne me suis jamais vraiment arrêtée en tout, j'ai peut-être cette prédisposition. En somme, je ne m'y attendais pas, mais je ne suis pas étonnée. C'est moi.

Anna, Maria et Monica ont quitté Montréal.

Maria

Maria est revenue s'installer à Vinchiaturro, sa ville d'origine. Après quelques années à Montréal, elle a rapporté avec elle l'esprit de cette expérience positive (bien-être et légèreté) qu'elle souhaite *retranscrire* sur les lieux en ouvrant un centre de bien-être. Le lieu de passage, son expérience d'immigration à Montréal, a agi comme un certain canal d'émancipation et d'autonomie pour Maria. Ainsi, elle veut donc exercer une influence sur son lieu d'origine où elle revient. Elle se sent prête et elle a la force de poser un impact sur le contexte collectif et la situation sociale de Vinchiaturro. Dorénavant, à distance de Montréal, elle a toujours de l'affection pour la ville qui incarne pour elle un certain idéal. Quitter Montréal signifiait aussi la porter un peu avec elle.

« Je ne serais pas celle que je suis en ce moment si je n'avais pas « marché sur les charbons ardents ». Mes cinq ans au Canada m'ont enseigné que je suis capable de me réaliser même dans des conditions difficiles. Mon expérience m'a fait découvrir ma vraie force, ma ténacité, et que si je veux, je peux réaliser mes rêves. Au Canada, j'ai découvert ma vraie passion [...] J'aime le Canada et Montréal me manque beaucoup. Quand je pense à mon lien avec Montréal, je me mets à pleurer. Les amis me manquent, les endroits que j'aimais fréquenter, les parcs, l'esprit progressiste et écologiste de la ville, le respect dans les milieux de travail, l'attention portée aux enfants et à l'éducation. Montréal est *ma* ville idéale ou j'aimerais vivre avec ma famille. J'ai comme projet de recréer ici, à Vinchiaturro, cet esprit que j'ai vécu à Montréal. Je voudrais faire connaître aux gens l'idée du bien-être et de légèreté que j'y ai vécu. J'ai l'idée d'ouvrir un petit centre de bien-être du fait de cette empreinte de mes apprentissages faits à Montréal. »

Anna

Anna savait que Montréal n'était qu'une expérience de passage. Elle est de retour en Europe, à Marseille. En pleine ascension professionnelle à Montréal, elle revient en France de peur d'enfoncer davantage l'ancrage et d'avoir à faire des choix irréversibles en y restant encore : il

serait beaucoup plus difficile de laisser sa carrière à Montréal après quelques années. Elle est partie avant de pouvoir se demander « Et si ailleurs je ne trouve rien ? ». Son expérience montréalaise lui a surtout fait réaliser son amour pour l'Europe.

« Depuis deux mois, je ne vis plus à Montréal. L'idée de revenir en Europe était déjà dans l'air depuis un certain temps, malgré les fortes amitiés créées, je ne me voyais plus rester encore au Québec. [...] Les quatre années passées à Montréal n'ont pas été faciles [...] C'est seulement après environ trois ans que mes efforts ont portés à des résultats : j'ai trouvé un travail dans un théâtre de marionnette et puis dans un Festival, où j'ai réussi à évoluer professionnellement en très peu de temps. Le Canada est comme un moteur à diesel; il met un peu de temps à fonctionner comme tu voudrais. [...] Mais moi, je n'ai pas voulu aller plus loin, je me suis arrêtée à l'instant où rester aurait pu représenter une évolution professionnelle qui aurait rendu impossible une réinstallation en Europe. Je ne voulais pas me retrouver dans 4 ou 5 ans devant un choix crucial : « Je reviens après avoir créé tout ça au Canada ? Et si ailleurs, je ne trouve rien ? » [...] l'idée de revenir en Europe a toujours été prioritaire vis-à-vis de tous désirs de réalisations professionnelles. [...] L'objectif est de vivre à Marseille, mais si je ne trouve rien, j'irai ailleurs...qui sait ? [...] plusieurs me prenaient pour une folle d'être revenue et présentaient un scénario terrible de l'Europe. [...] Mais quand j'ai mis pied ici je me suis aperçue que la situation n'est pas si tragique [...] Je crois fortement qu'ici il est possible de bien vivre et le fait d'être près des personnes et des lieux que j'aime n'a pas de prix. [...] Voilà, j'ai découvert quelque chose d'important avec mon expérience au Canada : j'ai compris que j'aime mon continent plus que n'importe quel autre lieu. »

Monica

Ayant fermé le restaurant, Monica a quitté Montréal en 2019, et vit en 2020 au Mexique avec sa famille. Elle a envoyé sa lettre en octobre 2018, à Montréal où elle vivait toujours à l'époque. Elle y rend compte de la lourdeur des heures de travail, du manque de temps avec sa famille et de la difficulté à créer un tissu social communautaire auquel elle était familière à Rome. C'est quelque chose qu'elle remarque surtout dans les relations un peu limitées entre ses enfants et leurs amis de l'école à Montréal.

« Je me sens fatiguée par le dur travail, je n'arrive pas à reprendre mes forces, parce que nous ne pouvons pas nous permettre d'embaucher des employés [au restaurant] et faire le travail pour 4. Je vis encore à Montréal parce qu'avec trois enfants ce n'est pas si facile de déménager dans des pays étrangers avec des habitudes différentes. Mais ce ne sera pas pour longtemps, car ma santé physique et mentale ne me permettra pas de résister plus longtemps. Ici, le système t'emballé dans un tourbillon duquel il est difficile de sortir, tu travailles, tu travailles, tu travailles, sinon tu ne peux tenir le rythme. Tu n'as ni le temps ni la force de rester avec tes enfants ou d'avoir une vie sociale, c'est la chose qui me manque le plus. Il y a certainement des choses qui font partie de mon quotidien : au travail, je suis en contact avec de nombreuses personnes, mais quand elles te croisent dans la rue, elles font semblant de ne pas te connaître. Ce n'est pas assez pour me rendre heureuse, parce que je suis seule et j'ai froid dans le gris quotidien, mais je n'oublie pas les rues d'Outremont couvertes d'arbres en été ou à

l'automne qui rendent la vie plus colorée. À part les aides sociales de l'État, qui me traite comme une vraie Canadienne, je pense que je ne réussirai jamais à m'intégrer parce que j'ai grandi dans un environnement complètement différent, presque comme celui des juifs hassidiques. Très communautaire, où les enfants jouent ensemble, insouciant, comme en Italie. Voir mes enfants toujours entre eux, sans ami, me rend triste. Les parents de compagnons de classe de mon fils disent qu'il n'est pas question que mon fils joue trop souvent avec eux. »

Le témoignage des migrants aura montré qu'ils ne cessent jamais vraiment de penser *l'ailleurs*, de penser à leur famille, à leur ville, à leur expérience de migration et aux endroits qu'ils ont traversés. Les réflexions sur le devenir se multiplient pour chacun par les nombreux déplacements qu'ils ont expérimentés et rendent fragiles les ancrages : « serais-je capable de quitter ce lieu où je m'enracine de plus en plus ? ». Cette hypermobilité a aussi créé en eux une superposition de réalités, une série de « vies » et ils doivent n'en choisir qu'une seule, faisant croître en eux des moments d'incertitudes. Ils se projettent souvent ailleurs qu'à Montréal, la vivent encore même en étant ailleurs, pensent y revenir s'ils sont retournés en Italie, traduisant toute la difficulté de faire des choix en cours de trajectoire. La position des participants montre justement que ce ne sont peut-être pas les choix qui comptent vraiment, mais la valeur du parcours (Tarrus 1993).

[01:26:58.10] 20160920 Lucia: moi, je ne sais pas si ça a été la bonne ou la mauvaise [décision], je sais que ça a été la mienne, c'est la route que je devais faire donc, elle te porte sur un trajet, chaque choix, fait que tu fais un trajet, et le trajet est peut-être plus important que le choix, non ?

CONCLUSION

Que nous apprend cette recherche sur les parcours migratoires des italiennes ayant en commun cet ancrage temporaire ou permanent à Montréal dans un contexte post-crise 2008 ? En s'appuyant sur l'approche des parcours de vie, l'étude des témoignages des participantes aura permis de dégager la grande complexité des trajectoires : types de contraintes au départ, sinuosités des itinéraires, multiplicité des ancrages, déracinements fréquents. Malgré cette complexité recherchée par la méthode même des parcours de vie, plusieurs points en commun sont ressortis de l'analyse thématique, notamment en ce qui concerne les contraintes au départ : relations de dépendance avec la famille, atmosphère lourde et bloquée, rejet des véhicules culturels de l'identité liés au genre féminin.

Les neuf parcours des participantes auront su donner un portrait de l'immigration italienne récente vers Montréal. Au début de la trajectoire, il a été vu que les raisons des départs sont multiples. Plusieurs facteurs liés à l'émigration auront montré que ce n'est pas un choix simple pour les participants de quitter leur lieu d'origine. Leurs entretiens ont révélé une importante ambivalence dans leur considération montrant beaucoup d'affection, de fascination et d'attachement pour leur pays sous plusieurs aspects et une aversion sous d'autres. L'analyse du contenu des entrevues des participantes aura pu montrer la complexité de ce qui les pousse à partir. Les facteurs économiques et la difficile recherche d'emploi ont compté dans une certaine mesure comme ont pu en témoigner les différents travaux statistiques et les témoignages des participantes. Ils sont souvent à la base de la *lourdeur* ressentie au pays par plusieurs participantes. Ce poids aura été perçu dans les comportements des individus dans la société, associée de plus en plus à un « chacun-pour-soi », un individualisme exacerbé par la perte de valeurs culturelles et humaines provoquée entre autres par la période berlusconienne. Les femmes ressentent davantage cet aspect de détachement avec les valeurs du pays. La sphère politique, perçue comme corrompue, malhonnête, incompétente et peu crédible en décourage plus d'une. L'expérience prémigratoire de chacun aura mis au jour les ratés des « constructions » anciennes et nouvelles au pays (projet de campus, laisser-aller du patrimoine, négligence des infrastructures, manque de vision sur des projets à petite échelle, etc.). Plusieurs ont raconté ne pas avoir accès aux conditions nécessaires à l'autonomie et/ou se sentent retenus dans le ménage familial, considéré comme une entrave à leur besoin d'émancipation.

Le début de la phase migratoire concomitant aux changements des cycles de vie des participants (fin d'un parcours d'étude, début de la création du ménage, changement de carrière, etc.) s'ouvre par des possibilités offertes par la famille à l'étranger, des opportunités d'études ou de nouvelles occasions d'emplois. Dans le discours, ces périodes passées dans ces villes intermédiaires ont montré leur capacité à transformer les participants par la liberté qu'elles procurent, par une conscience de soi, de son identité et de sa capacité d'agir. Ils y développent également un attachement pour les nouveaux espaces rencontrés, par la découverte de nouveaux intérêts et par l'autonomie qu'ils y ont développée. À ce point de la trajectoire, les participants ne construisaient pas un parcours de vie à long terme dans leur nouvelle ville, ils expérimentaient et s'initiaient en quelque sorte à leur vie mobile.

La suite de leur témoignage aura montré l'importance de ces périodes dans des villes de passages, surtout dans les références descriptives des espaces résidentiels recherchés par la suite. La diversité reste un élément important recherché dans leur parcours, l'homogénéité est réservée à d'autres lieux où l'on ne souhaite pas s'installer. À travers cet aspect ressort assez clairement le caractère cosmopolite des participants, des territoires d'installation « choisis », mais aussi des migrants hypermobiles plus largement.

Pour la majorité des participants, l'expérience d'un Montréal cosmopolite, qu'elle se poursuive ou qu'elle soit terminée est marquante et positive dans leur parcours. Cependant, on remarque que malgré les facteurs positifs liés au lieu et un niveau d'attachement élevé à Montréal, notamment pour les alentours physiques et l'actualisation d'une assez bonne situation matérielle pour plusieurs (appuis financiers pour les études et en recherche, opportunités de travail), de l'acquisition d'une réelle autonomie, celle recherchée par la majorité des participants au début de la trajectoire migratoire, ils ne sont pas des facteurs assurant une installation permanente en ville. D'autres facteurs jouent un rôle important et viennent remettre en question la longueur du séjour à Montréal faisant changer la direction de la trajectoire : l'environnement personnel (besoin de se retrouver plus proche de la famille) peut provoquer un retour au pays ; la transformation de l'identité et de la situation sociale (difficulté à se reconnaître dans les pratiques sociales de Montréal) peut amener à vouloir se retrouver dans une ville plus « proche » de soi et le moment du cycle de vie (retraite, temps dédié à la famille, etc.) peut contraindre à rester plus longtemps à Montréal, car la décision repose sur une décision concertée. Les différents témoignages des participants rendent compte de leurs visites et expériences dans plusieurs carrefours du monde. Ce point de vue sur leur trajectoire permet de montrer les effets complexes de la mobilité.

Le lieu de naissance, la nationalité, informations que l'on recueille le plus couramment dans les enquêtes quantitatives, ne suffisent pas à décrire le lien complexe qui détermine le rapport au territoire de chacun. C'est l'ensemble du parcours géographique et le sens donné aux lieux, passés ou présents, vécus, pratiqués ou même imaginaires, qui constituent un élément essentiel de compréhension des appartenances et des comportements individuels. (Guérin-Pace 2006, 300)

Entre la ville italienne d'origine et Montréal, il faut voir un passage formé de nombreuses couches urbaines, des intervalles ayant une importance à différent niveau pour le migrant. Chacune de ces couches urbaines, ces expériences dans des villes différentes, représente des périodes de la vie du migrant et a, a posteriori, des capacités de représenter symboliquement son parcours, lui donnant la possibilité de raconter son histoire, de poursuivre la construction de ce parcours, de se sentir chez lui ou étranger, établissant ainsi le rythme de mouvement de sa trajectoire : rester, partir, revenir.

À travers le discours des participants, il est remarquable que les espaces parcourus s'entremêlent comme s'il n'était pas possible de faire référence à une unique ville pour expliquer son expérience. La perspective ne peut se transmettre qu'à elle-même. L'urbain s'explique par les univers urbains et pour le migrant, qui accumule les perspectives urbaines, il remarque ces nombreuses couches et voit qu'il peut illustrer son vécu en ville, son vécu actuel et réel, par d'autres vécus ailleurs, récupérés dans sa mémoire.

S'installer dans la mobilité : privilège des migrant.es cosmopolites

Les récits des participant.es illustrent « l'installation dans la mobilité » (Tarius et Missaoui. 2000 dans Weber, 2009. 60). Ainsi, on peut dire que l'installation permanente n'est pas un objectif dans la trajectoire des participant.es. Leur situation, celle associée à l'hypermobilité, contraste grandement avec les groupes d'immigration italienne précédents, qui dépendaient des chaînes de migration et envisageaient l'installation définitive au pays d'accueil. Ces groupes composaient aussi des communautés plus élargies et mettaient en place des activités économiques et sociales propres au pays d'accueil en terre d'immigration.

L'avantage associé au statut et au contexte national des participants à pouvoir « s'installer dans la mobilité » signifie également parcourir la voie de leur émancipation individuelle (Weber, 2009. 62), contrairement aux individus qui vivent en dehors des canaux « privilégiés » et pour qui la trajectoire peut se caractériser autrement (mobilité freinée par des statuts de réfugiés ou de courte durée et précaire, obstacles financiers, etc.).

Si l'installation permanente – la sédentarité – peut révéler l'intensité du rapport au lieu (Sagnes 2004), les témoignages des participants ont montré à quel point la mobilité peut renforcer les paramètres affectifs (sécurité, bien-être, appréciation, attraction, etc.) liés à l'attachement au lieu. Autrement dit, c'est avec leurs expériences multiples des lieux que les participants s'attacheront davantage à des aspects particuliers d'un endroit plus qu'un autre. L'attachement se développe donc avec ces aspects particuliers des lieux, que ce soit au niveau des aménagements (la campagne en ville), du tissu social (mixité culturelle, densité, échelle humaine) ou de la situation matérielle des lieux (commerces italiens, accès à des lieux publics comme les parcs ou les bibliothèques), montrant la symbolique de l'attachement qui ne s'active pas nécessairement par l'installation concrète du migrant dans l'espace, par l'ancrage. Autrement dit, il ne suffit pas de vivre dans un lieu pour y être attaché, on peut y être attaché symboliquement sans plus y vivre (Sagnes 2004 cité dans Guérin-Pace 2006). Cet attachement symbolique peut se manifester dans de nouveaux lieux, car le migrant, lui-même transformé, poursuit souvent son projet ailleurs et peut influencer ou transformer les nouveaux lieux occupés, le prochain lieu, ou le lieu retrouvé (origine), ou même rechercher les caractéristiques de ces lieux auxquels il s'est attaché dans de nouveaux espaces.

L'attachement et le retour au lieu d'origine ou à d'autres lieux visités avant Montréal montrent la relation en continu entre les lieux visités et les choix des participants dans leur mobilité, trajectoires sinueuses adoptant des détours qui paraissent parfois illogiques. Maria a fait le choix de revenir à Vinchiaturro tout en portant avec elle l'*esprit* de Montréal à laquelle elle se sent encore très attachée; Anna a consolidé son sentiment d'appartenance, son attachement, son amour à l'Europe avec son expérience à Montréal et s'est installée à Marseille.

Ce qu'avance surtout cette recherche, c'est à quel point la mobilité accentue le rapport des participants avec les espaces traversés, rapport qui se complexifie toujours davantage, et ceci amplifie l'attachement à certains lieux ou à certains de leurs aspects. L'espace vécu par le migrant est un continuum, il se déplace dans différents lieux qui sont tous, d'une certaine façon, liés entre eux dans l'histoire du migrant. Chacun de leur récit a permis d'externaliser et d'objectiver ce continuum (Tarrus, 1993).

L'influence de l'italianité montréalaise sur les mouvements migratoires des participant.es

Le rapport avec l'italianité montréalaise a révélé son effet étonnant sur les participants qui voient que Montréal est très italienne à sa façon. La présence de la communauté italienne a eu un effet positif pour quelques participantes en offrant des opportunités, mais avec le temps, elles ont aussi

pris conscience du fait d'avoir besoin de s'en détacher pour se « réaliser ». La présence de l'italianité est surtout envisagée comme un caractère pittoresque et original avec lequel ils peuvent développer une familiarité, davantage avec les personnes âgées et plutôt au niveau du voisinage en leur offrant des petits services. Le rapport à l'italianité est surtout décrit comme quelque chose d'exotique et de quasi fascinant (les figures italo-américaines véhiculées par les films, les aspects traditionnels conservés depuis des décennies et disparus en Italie, les stéréotypes, la visite de la Petite-Italie, etc.). Les participants l'observent le plus souvent à distance, un peu comme devant un paysage touristique, auquel il est possible de se sentir attaché sans s'y identifier réellement. L'italianité montréalaise semble avoir un rôle à jouer important dans la trajectoire de deux participantes qui y vivent toujours et s'imbriquent dans les activités de la communauté italo-montréalaise, sans écarter pour autant chez elles l'idée d'un départ toujours possible.

Les nouveaux Italiens sont cosmopolites et ont été observés surtout dans des lieux reconnus pour leur mixité culturelle, ils y manifestent leur italianité (chants, nourriture, nouvelles pratiques insérées dans ces lieux de la mixité, regroupement entre Italiens, etc.). Les participants ont également témoigné vouloir faire partie de cette hétérogénéité dans leur vie de quartier. Cela n'exclut pas que les institutions italo-montréalaises historiques reconnaissent cette nouvelle immigration et l'accueillent tout en s'adaptant aux requêtes bien différentes de la génération installée à Montréal depuis plus de 50 ans.

Ainsi, les parcours migratoires des participant.es, ne permettent pas de croire en l'influence de l'italianité dans leur choix de rester ou non à Montréal. Il apparaît plutôt que les facteurs de choix sont multiples et complexes et plutôt en lien avec des cycles de vie et les réflexions qui viennent avec les moments de ruptures de ces cycles (temps de l'éloignement, vieillissement des parents, début ou fin de parcours d'étude, etc.). Pour la plupart, ce sont les participant.es eux-mêmes qui ont un pouvoir d'agir et de choisir leur propre destinée (*agency*), montrant qu'ils se situent par leur statut, dans un réseau ouvert (Carpentier et White, 2013) ou une certaine identité cosmopolite leur permet des circulations qui peuvent être incessantes. Ces réseaux ouverts à de nombreuses possibilités se referment peu à peu dans les réflexions des participants à mesure qu'on s'approche des attentes liées à la trajectoire migratoire, attentes associées aux relations fortes des participants (cercle familial, ami.es, voir annexe 6). C'est dans ce plan et à travers ses réseaux des liens forts qu'on voit apparaître les influences sur le temps, entre installation multiple ou unique, entre la mobilité et la sédentarité.

Quelles sont les nouvelles questions par rapport à l'immigration qu'aura pu apporter ce travail de recherche ?

Cette recherche a volontairement fait le choix de ne pas retenir le concept d'intégration et son lexique, souvent associé aux recherches sur l'immigration. Cette tentative d'éloigner le concept d'intégration (Weber 2010) aura donné la chance en cours de démarche de s'arrêter sur des perspectives migrantes qui peuvent proposer un regard alternatif sur l'immigration : les participants témoignent de leur trajectoire et cela a fait émerger une série de données personnelles avec certes, un échantillon de petite taille, mais qui pourraient bien servir de gabarit à des recherches à plus grandes échelles sur les récits des parcours migratoires et le rôle et l'expérience des lieux dans celles-ci (Dioh et al. 2020).

La réflexion pourrait s'approfondir autour de l'idée du projet migratoire. Prendre en compte le projet migratoire de l'individu réinterroge la manière de traiter ce projet au sein des sociétés d'accueil ; les objectifs, sinon les désirs d'expériences, du migrant sont plus complexes que les buts que les sociétés d'accueil prévoient pour leur propre développement et elles négligent, sinon ignorent, le projet du migrant. Le migrant porte un projet migratoire qui se construit à mesure de l'expérience, qui varie dans le temps, qui vise à ce « faire-valoir » faisant émerger des caractéristiques propres à chaque projet (une prise d'autonomie, une carrière ou une position sociale remarquable, une accumulation de savoir, d'expérience ou de biens, un idéal de rejoindre le bien-être, un refus de trop s'ancrer dans sa nouvelle ville, etc.). Faire-valoir cette trajectoire résulte en un idéal personnel atteint, une sorte d'accomplissement ; en la capacité de dire que le trajet parcouru a sa raison d'être ; qu'il valait mieux migrer que rester ; que ce passage procure plus qu'il ne prive. La société d'accueil, de son côté, délimite et impose de manière idéologique (discours sur l'intégration) et concrète (cours de langues, mesure en emploi, recrutement dans des secteurs d'emplois ciblés) le projet du migrant. On peut supposer qu'une distance puisse s'installer entre les projets d'un migrant, la valeur attendue de sa trajectoire et celui que la société trace pour lui ; non seulement par manque de concordance des éléments, mais aussi parce que les migrants voient, vivent et ressentent au-delà de l'accomplissement des réalisations de projet ; savoir communiquer dans une nouvelle langue ou avoir un emploi, etc. ne suffisent pas à demeurer de façon pérenne dans un endroit. Autrement dit, il ne s'agit pas de *s'intégrer* pour rester et se sentir incorporer au lieu. En effet, certains participants réalisent qu'un ancrage permanent, se faisant de plus en plus solide, provoque un sentiment de non-retour difficile, même pour ceux dont les conditions d'immigration semblaient facilitées ou favorables à la poursuite d'un parcours montréalais. Roberto, toujours à Montréal, a eu des cours de français privés en

entreprise, un accompagnement intégral des demandes de visas pour lui et sa famille, a un emploi dans une grande entreprise québécoise et se questionne sur un éventuel retour en Italie; Maria est citoyenne canadienne de naissance, a suivi le programme de francisation rémunérée, travaillait dans le domaine désiré et est revenue dans son village natal ; Anna avait un emploi dans le domaine culturel correspondant à ses attentes à Montréal et est retournée en Europe. D'autres éléments qui peuvent paraître subtils doivent être reconnus dans l'expérience d'immigration : le sentiment de familiarité aux espaces, l'attachement au lieu actuel ou aux lieux précédents et à certaines caractéristiques urbaines, la préférence pour la mixité et l'hétérogénéité socioculturelles, la facilité des déplacements, jouent tous un rôle dans les choix de mobilité des participants et peut-être en sourdine dans « les processus d'intégration ».

Pour terminer, ce mémoire a permis d'identifier un parcours migratoire inédit vers Montréal, celui des italien.nes migrant.es, en mouvement dans un contexte d'après crise économique. Il met en lumière comment à travers un processus migratoire marqué par une grande mobilité, des sujets se construisent un parcours de vie en quête d'autonomie et d'ancrage dans un monde urbain de plus en plus cosmopolite. Il pourra être intéressant d'adopter une approche similaire avec d'autres groupes et communautés de migrants afin d'en comparer des résultats pouvant faire ressortir des points communs et des différences à travers la complexité de leur trajectoire.

BIBLIOGRAPHIE

- Attili, Giovanni. 2007. *Rappresentare la città dei migranti: storie di vita e pianificazione urbana*. Milano : Jaca book.
- Baldassar, Loretta et Joanne Pyke. 2014. « Intra-diaspora Knowledge Transfer and 'New' Italian Migration. » *International Migration* 52 (4): 128-143. S.I. : Wiley Online Library
<https://doi.org/10.1111/imig.12135>
- Barou, Jacques. 2010. « Alimentation et migration: une relation révélatrice. » *Hommes & migrations. Revue française de référence sur les dynamiques migratoires* 1283 : 6-11.
<https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.980>
- Blanchet, Alain et Anne Gotman. 1992. *L'enquête et ses méthodes: l'entretien*. Paris: Nathan.
- Brooks, Rachel & Johanna Walters. 2011. *Student mobilities, migration and the internationalization of higher education*. Springer.
- Carpentier, Normand, and Deena White. 2013 « Perspective des parcours de vie et sociologie de l'individuation. » *Sociologie et sociétés* 45.1 : 279-300. Caro, Mathilde. 2019. « Éprouver l'attachement au lieu: l'épreuve d'un conflit de proximité. » *L'Espace Politique. Revue en ligne de géographie politique et de géopolitique*, (38).
<https://journals.openedition.org/espacepolitique/6696>
- Carlini, Roberta. 2015. *Come siamo cambiati: gli italiani e la crisi*. Gius. Laterza & Figli Spa.
- Cassano, Franco. 2012. « Egonomia così l'individuo senza società ha cancellato la politica. » *laRepubblica*. 1er mars. <https://www.dirittiglobali.it/2012/03/egonomia-cosi-laindividuo-senza-societa-ha-cancellato-la-politica/>
- Choate, Mark. I. 2008. *Emigrant nation: The making of Italy abroad*. Harvard University Press.
- Cohen, Scott A et Stephen Gössling. 2015. « A Darker Side of Hypermobility". *Environment and Planning A: Economy and Space*, 47(8), 1661-1679.
<https://doi.org/10.1177/0308518X15597124>
- De Certeau, Michel, Luce Giard et Pierre Mayol. 1994. *L'invention du quotidien : Habiter, cuisiner*. Gallimard Paris.
- De Mauro, Tullio. 2010. *La cultura degli italiani a cura di Francesco Ermani*. Editori Laterza
- De Sardan, Jean-Pierre Olivier. 1998. « Émique » In: *L'Homme*, 1998, tome 38 n° 147. *Alliance, rites et mythes* : 151-166.
- De Tona, Carla. 2004. « I remember when years ago in Italy': Nine Italian women in Dublin tell the diaspora. » In *Women's Studies International Forum*: Elsevier.
<https://doi.org/10.1016/j.wsif.2004.10.003>
- Dioh, Marie-Laure, Lucille Guilbert, et Michel Racine. 2020. « L'immigrant actif: étude du parcours de vie comme cadre d'analyse pour une compréhension globale du projet

migratoire » *Alterstice: revue internationale de la recherche interculturelle/Alterstice: International Journal of Intercultural Research/Alterstice: Revista Internacional de la Investigacion Intercultural* 9.1: 39-50.

- Dodier, Nicolas et Isabelle Baszanger. 1997. « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique. » *Revue française de sociologie* XXXVIII: 37-66.
<https://doi.org/10.2307/3322372>
- Dolga, L., Filipescu, H., Popescu-Mitroi, M. M., & Mazilescu, C. A. .2015. « Erasmus Mobility Impact on Professional Training and Personal Development of Students Beneficiaries. » *Procedia-Social and Behavioral Sciences*, 191 :1006-1013.
<https://doi.org/10.1016/j.sbspro.2015.04.235>
- Dubucs, Hadrien, Thomas Pfirsch, Ettore Recchi & Camille Schmoll. 2017. « Je suis un Italien de Paris: Italian migrants' incorporation in a European capital city. » *Journal of Ethnic and Migration Studies* 43 (4) : 578-595. <https://doi.org/10.1080/1369183X.2016.1249051>
- Duneier, Mitchell. 2001. *Sidewalk*. Macmillan.
- E' legge: gli italiani all'estero voteranno dalle prossime elezioni. 2001. *la Repubblica.it*. 20 décembre. <https://www.repubblica.it/online/politica/italiani/senato/senato.html>
- Faubert, Lynne et Michele Forgione. 2016. *Montréalissimo : vivre et manger à l'italienne*. S.l. : Les Éditions de l'Homme
- Fauri, Francesca. 1996. « Struttura e orientamento del commercio estero italiano negli anni Cinquanta: alle origini del "boom" economico. *Studi storici* 37(1) : 191-225.
<https://www.jstor.org/stable/20566757>
- Fortier, Anne-Marie. 2006. « Community, belonging and intimate ethnicity." *Modern Italy* 11(1) : 63-77. <https://doi.org/10.1080/13532940500492308>
- Frémont, Armand. 1974. « Recherches sur l'espace vécu. » *L'Espace géographique* 3 (3) : 231-238. <https://www.jstor.org/stable/44379670>
- Gaboriau, Patrick et Philippe Gaboriau. 1999. « William I. Thomas & Florian Znaniecki Le paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant (Chicago, 1919). » In: *L'Homme*, n° 152. Esclaves et « sauvages »: 262-264.
<https://www.jstor.org/stable/25156997>
- Gaiaschi, Camilla. 2015. *La geografia dei nuovi lavori: chi va, chi viene, chi torna*. Ebook. - Milano : Fondazione Feltrinelli.
https://air.unimi.it/retrieve/handle/2434/370130/558167/La%20geografia%20dei%20nuovi%20lavori_Camilla_Gaiaschi.pdf
- Garneau, Stéphanie. 2006. « Mobilités étudiantes et socialisations professionnelles en France et au Québec. La construction d'une typologie comme outil de comparaison internationale. » *SociologieS*. <https://doi.org/10.4000/sociologies.342>
- Gennart, Michèle, and Marco Vannotti. 2014. « Espaces familiers et identité; quand l'espace propre est hanté... » *Thérapie Familiale* 35 (4) : 439-450.
<https://doi.org/10.3917/TF.144.0439>

- Germain, Annick. 2013. « La sociologie urbaine à l'épreuve de l'immigration et de l'ethnicité: de Chicago à Montréal en passant par Amsterdam. » *Sociologie et sociétés* 45.2 : 87-109.
- Gjergji, Iside. 2015. « Cause, mete e figure sociali della nuova emigrazione italiana. » *La nuova emigrazione italiana. Cause, mete e figure sociali* : 7-23. <http://ecf.unive.it/media/pdf/books/978-88-6969-017-4/978-88-6969-017-4-ch-01.pdf>
- Griffiths, Melanie, Alasdair Rogers & Bridget Anderson. 2013. *Migration, time and temporalities: Review and prospect. COMPAS Research Resources Paper.* 199-217. [http://www.compas.ox.ac.uk/fileadmin/files/Publications/Research_Resources/Citizenship/Report - Migration Time and Temporalities FINAL.pdf](http://www.compas.ox.ac.uk/fileadmin/files/Publications/Research_Resources/Citizenship/Report_-_Migration_Time_and_Temporalities_FINAL.pdf)
- Gutwirth, Jacques. 1987. « Introduction à Chemins de la ville: enquêtes ethnologiques. » In *Chemins de la ville: enquêtes ethnologiques*, sous la dir. De Nicole Belmont, 1-12. CTHS (Le comité des travaux historiques et scientifiques) <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00009271>
- Hofer, Gustav e Luca Ragazzi. 2013. *What is left?* film-documentaire, Italie. <http://www.italyloveitorleave.it/home/>
- Italiani all'estero, una legge dall'iter lungo e travagliato. 2001. *la Repubblica.it*. 20 décembre. <https://www.repubblica.it/online/politica/italiani/iter/iter.html>
- Kaufmann, Jean-Claude. 2011. *L'entretien compréhensif*. Armand Colin.
- Latouche, Daniel. 1997. « À MONTRÉAL. » Villes et politiques urbaines au Canada et aux Etats-Unis: 5e colloque international organisé par le Centre d'études canadiennes de l'Université de Paris III-Sorbonne nouvelle à Paris les 17 et 18 mai 1995. Presses Sorbonne Nouvelle.
- Malinowski, Bronislaw. [1922] 1963. *Les argonautes du Pacifique occidental*. Paris : Éditions Galimard. http://classiques.uqac.ca/classiques/malinowski_bronislaw/les_argonautes/les_argonautes.html
- Marcus, George E. 1995. « Ethnography in/of the world system: The emergence of multi-sited ethnography. » *Annual Review of Anthropology* 24 : 95-117. <https://doi.org/10.1146/annurev.an.24.100195.000523>
- Marengo, Marina. 2001. « Les trajectoires migratoires: entre flux, filières et mythes. » Thèse de doctorat présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne, Institut de géographie.
- Martiniello, Marco. 1994. « Élités et leaders ethniques : entre mobilité sociale et structuration communautaire. » *International Review of Community Development/Revue internationale d'action communautaire* (31) : 105-117.
- Morel-Brochet, Annabelle. 2007. « À la recherche des spécificités du mode d'habiter périurbain dans les représentations et les sensibilités habitantes. » *Norois. Environnement, aménagement, société* 205 (4) : 23-35. <https://doi.org/10.4000/norois.1237>
- Mung, Emmanuel Ma. 2009. « Le point de vue de l'autonomie dans l'étude des migrations internationales : " penser de l'intérieur" les phénomènes de mobilité. » In *Les mondes de*

- la mobilité*, sous la dir. Françoise Dureau et Marie-Antoinette Hily, 25-38. Presses de l'Université de Rennes. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01075325>
- Pascual-de-Sans, Àngels. 2004. « Sense of place and migration histories Idiotype and idiotope. » *Area*, 36(4) : 348-357. <https://doi.org/10.1111/j.0004-0894.2004.00236.x>
- Painchaud, C. et R. Poulain. 1988. *Les Italiens au Québec*. Hull : Editions Critiques.
- Pazzi, Lara. 2012. « Saint-Léonard, banlieue italienne : anatomie d'une mutation. » Mémoire. Université du Québec, Institut national de la recherche scientifique.
- Perché si parla molto del voto degli italiani all'estero. 2016. *Internazionale*. 25 novembre.
- Piché, Victor, dir. 2013. *Les théories de la migration*. Paris : INED.
- Piras, Annalisa. 2012. *Girlfriend in a Coma*. Film-documentaire. Royaume-Uni : <http://springshotproductions.com/wp/girlfriend-in-a-coma/>
- Portes, Alejandro et Robert D. Manning. 1985. « L'enclave ethnique : réflexions théoriques et études de cas. » *International Review of Community Development/Revue internationale d'action communautaire* (14): 45-61. <https://doi.org/10.7202/1034508ar>
- Princigalli, Giovanni. 2009. *J'ai fait mon propre courage*. Film-documentaire. Montréal : Consulat italien de Montréal – Héros fragiles, 50 min.
- . 2018. *Jours meilleurs*. Film-documentaire, Montréal : Institut culturel italien de Montréal – École des médias de l'UQAM, 25 min.
- Rantisi, Norma M., and Deborah Leslie. 2010. « Materiality and creative production: the case of the Mile End neighborhood in Montréal. » *Environment and Planning A* 42.12 : 2824-2841. <https://doi.org/10.1068/a4310>
- Rachédi, Lilyane. 2008 « Le phénomène migratoire : Politiques et diversité. » In *L'intervention interculturelle 2*, sous la dir. De Gisèle Legault et Lilyane Rachédi, 7-42. Gaétan Morin Éditeur.
- Ramadier, Thierry. 2007 « Mobilité quotidienne et attachement au quartier: une question de position. » *Le quartier: Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales* : 127-138. <https://doi.org/10.3917/dec.bacqu.2007.01.0127>
- Ramirez, Bruno. 1984. *Les premiers Italiens de Montréal : l'origine de la Petite-Italie du Québec*. Boréal Express.
- Rizzo, Giuseppe. 2017. L'Italia vista dal paese da cui tutti emigrano. In *Internazionale*. <https://www.internazionale.it/reportage/giuseppe-rizzo/2017/01/14/emigrati-estero-sicilia-italia>
- Sagnes, Sylvie. 2004. « Cultiver ses racines. » *Ethnologie française* 34 (1) : 31-40.
- Sapin, Marlène, Dario Spini et Eric Widmer. 2007. *Les parcours de vie: de l'adolescence au grand âge*. Vol. 39. Collection le savoir suisse.

- Schapendonk, Joris, Ilse van Liempt, Inga Schwarz, & Griet Steel. 2018. « Re-routing migration geographies: Migrants, trajectories and mobility regimes. » *Geoforum* 116 : 211-216. <https://doi.org/10.1016/j.geoforum.2018.06.007>
- Semplici, Stefano. 2014. *Italia no, italia forse. Perché I talenti fuggono e qualche volta ritornano*. Orso Blu. Vol. 31. La Scuola.
- Sturino, Franc. 2019. « Italo-Canadiens ». *Historica Canada l'Encyclopédie Canadienne*, Consulté le 18 septembre 2020. <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/italo-canadiens>.
- Tarrius, Alain. 1993. « Territoires circulatoires et espaces urbains : Différentiation des groupes migrants. » In *Les Annales de la recherche urbaine* 59-60 : 51-60. <https://doi.org/10.3406/aru.1993.1727>
- Tirabassi, Maddalena and Alvise Del Pra. 2014. *La meglio Italia: Le mobilità italiane nel XXI secolo*. Accademia University Press.
- Toubon, Jean-Claude et Khelifa Messamah. 1990. *Centralité immigrée. Le quartier de la Goutte d'Or. Dynamiques d'un espace pluri-ethnique: succession, compétition, cohabitation*. Paris: L'Harmattan.
- Van de Velde, Cécile. 2008. *Devenir adulte: sociologie comparée de la jeunesse en Europe*. Presses universitaires de France.
- Van der Velde, Martin & Ton van Naerssen. 2011. « People, borders, trajectories: an approach to cross-border mobility and immobility in and to the European Union. » *Area*, 43 (2) : 218-224.
- Vertovec, Steven. 2013. *Anthropology of migration and Multiculturalism: new directions*. Routledge.
- Weiss, Robert S. 1995. *Learning From Strangers. The Art and Method of Qualitative Interview Studies*. New York: Simon and Schuster.
- Weber, Serge. 2010. « Comprendre la mobilité, réinterroger l'intégration. » *Revue Projet* 7 : 14-23. <https://doi.org/10.3917/pro.hs319.0014>
- Whyte, William Foote. [1943] 2012. *Street corner society; the social structure of an Italian slum*. University of Chicago Press.

ANNEXE 1 Grille d'entretien en français

Introduction

Raconte-moi un peu ton histoire. Qu'est-ce que tu as fait ces dernières années ?

Le départ

C'était comment pour toi l'Italie, ta ville, ton contexte de vie lorsque tu as quitté ? Pourquoi as-tu décidé de quitter l'Italie ? Comment se sont déroulés les événements reliés à la préparation au départ avec ta famille ?

L'installation

Dans quel contexte es-tu arrivé à Montréal, pourquoi as-tu choisi cette ville ?

Tu as vécu des défis particuliers lorsque tu es arrivé ? Qu'est-ce qui t'as aidé dans ton installation ? Quels sont pour toi les lieux significatifs de la ville ? Qu'est-ce que représente pour toi la communauté italienne de Montréal ? A-t-elle eu un rôle à jouer dans ton installation ?

Le futur

Tu penses rester ici, retourner en Italie ou ailleurs ? Qu'est-ce qui te retiens ici ? Qu'est-ce qui te repousse ?

La mobilité et l'expérience urbaine

Quels ont été tes expériences en dehors de ta ville d'origine ?

ANNEXE 2 Grille d'entretien en italien

Introduzione

Raccontami un po' la tua storia. Un po' su cosa hai fatto questi ultimi anni.

La partenza

Com'era per te l'Italia, la tua città, il tuo contesto di vita quando sei andato via? Perché hai deciso di lasciare l'Italia? Come hai organizzato la tua partenza?

L'istallazione

In quale contesto sei arrivato a Montreal, perché hai scelto questa città?

Hai vissuto delle sfide particolari quando sei arrivato? Sai cosa ti ha aiutato al tuo arrivo a Montreal? Quali sono per te i luoghi significativi della città? Cosa rappresenta per te la comunità italiana a Montreal? Ha avuto un ruolo nella tua installazione?

Il futuro

Pensi di rimanere qui o di tornare in Italia o altrove? Cosa ti ritiene o ti respinge?

La mobilità e l'esperienza urbana

Come sono state le tue esperienze fuori della tua città di origine?

ANNEXE 3 Lettre aux participant.es : questions sur la suite du parcours de vie (2018)

Cara, Caro, Qualche anni fa, ci siamo incontrate per un'intervista sulla tua esperienza d'immigrazione nello scopo di realizzare una tesi sulla nuova immigrazione italiana a Montreal. Sto per finire il progetto e vorrei aggiungere all'ultimo capitolo le ultime notizie che ti riguardano (studi, lavoro, ecc). Sotto la forma di una lettera o di una registrazione, che puoi fare in italiano, dici quello che hai vissuto questi ultimi tempi. Ti lascio queste domande come fonte di ispirazione, ma libero a te di sviluppare come vuoi la tua risposta.

- Come stai?
- Vivi ancora a Montreal? Sì, perché? No, perché? E dove stai ora?
- Descrivi la tua situazione attuale.
- Che cosa pensi della tua esperienza di immigrazione?
- Come ti senti legato a Montreal adesso?
- Quali sono le tue scelte e progetti futuri?

Ti manderò il prima possibile la tesi.

Con il piacere di ricevere delle tue notizie,

Grazie mille per la tua generosa partecipazione alla ricerca.

Lydia

ANNEXE 4 Le départ de chacun et chacune

Cette annexe rassemble les extraits qui illustre le départ de chacun. Les extraits reprennent donc les éléments d'attraction à l'étranger liés à la préparation au départ en mettant aussi de l'avant les contraintes du chapitre 2.

Diego et le désir de nouveauté

[00:59:32.09]20160324 Diego: Et l'autre côté, la difficulté à trouver un boulot, la difficulté à penser, mon avenir mon futur en Italie, pour un problème de...oui surtout le boulot, parce que tu vois comme je te disais, moi je suis quelqu'un qui aime bouger, même si, je pense que même si j'étais né dans un pays qui est vraiment le bien-être du boom, ou disons l'Italie des années 60-70, je pense que je serais parti quand même, mais ça, c'est quelque chose qui est moi vraiment...si à ça tu vas ajouter que moi je suis quelqu'un qui aime partir, l'autre quelqu'un qui va te pousser parce que c'est un peu la merde...ben tu vois...

Rosa et les inconforts en rapport au traitement du genre

[00:24:53.13]160408 Rosa: Moi c'est triste à dire, mais je ne me retrouve pas vraiment avec la mentalité italienne, dans le sens, pour les droits, déjà depuis plusieurs années, pour moi, deux femmes qui s'aiment, pour moi c'est normal depuis toujours donc c'était lourd pour moi, le système de justice, par chance, à Perugia, comme je le disais avant, c'est très multiculturel, ça ne me déçoit pas trop, mais quand tu sors un peu de la ville, dans les petits villages, il y a encore la mentalité de qui...il n'y a rien à faire...très machistes, aussi, car j'ai fait un stage en région, je ne te dis pas, les appréciations, ou sinon, parfois elles sont acceptées par les femmes, et cela me dérange...plus que les débouchés en emploi, à Montréal, j'ai respiré de l'oxygène, sous d'autres aspects (rires).

Emanuela et les relations interculturelles qui donnent l'envie de faire sa propre expérience

[00:19:49.17] 20160427 Emanuela : Donc pendant que les lycées de la ville repoussaient les immigrants avec l'excuse qu'ils ne parlaient pas l'italien, qu'ils n'avaient pas les prérequis, mon lycée les a accueillis, nous avons organisé des cours d'italien aussi pour les étudiants, les adultes, et cette école est devenue vraiment une cuisine de relations interculturelles avec des projets d'échanges, avec le Sénégal, le Burkina et mon dieu, moi j'étais un peu la figure qui dirigeait toutes ses activités et cela a été fantastique et là je me suis sensibilisée un peu aux questions des parcours d'immigration, la fin de l'histoire, l'effervescence de laquelle j'ai été adoptée, à donner, elle s'est ensuite transformée dans un choix qui a été celui de partir de l'Italie et d'arriver ici.

Lucia et la volonté d'apprendre : cours, langue et famille au Canada

[00:01:29.29] 20160920 Lucia: C'est vrai. On dirait que ça fait déjà une vie entière, j'étais sur le point de terminer l'université à Bologne et je ne sais plus exactement qu'est-ce qui s'est passé, qu'est-ce que j'aurais dû faire après, j'avais cette envie de continuer à étudier, mais pas précisément et je me rendais compte que je ne connaissais pas l'anglais, j'ai étudié l'allemand, alors j'ai pensé que c'était le moment parfait pour approfondir un peu la langue et j'ai de la famille au Canada de laquelle je suis très proche.

Anna et le désir de nouveauté et de simplicité

[00:30:33.05] Interviewer: ce n'est pas un choix que tu voulais partir?

[00:30:30.19] 20160923 Anna: Non, c'est né parce que je voulais voir autre chose simplement, puis pour moi ça me plaît vivre en dehors, mes amis dorénavant, j'en ai davantage à l'étranger qu'en Italie, donc il s'est créé une situation par laquelle, pour moi, c'est plus facile de rester à l'extérieur que de retourner en Italie, simplement. C'est clair qu'en Italie, j'aurais davantage de problèmes à pouvoir vivre toute seule, parce que trouver du travail et être indépendant c'est plus compliqué, mais ce n'est même pas la raison principale pour laquelle je n'y retourne pas.

Carmela et la précarité de l'emploi

[00:00:34.01] Carmela: La raison pour laquelle je suis ici, à Montréal ce n'est certainement pas parce qu'elle est plus belle que Rome, parce que moi je viens de Rome, ce n'est certainement pas parce qu'on n'y vit mieux, ou parce que je m'en fous de mes amis ou de ma famille, etc. Mais parce que j'étudiais et je travaillais, j'ai fait plusieurs stages, mais vraiment on ne trouve pas de travail, ce n'est pas une légende métropolitaine, puis d'accord, tu peux avoir trois diplômes, parler trois langues et aller faire de la pizza. Mais avec tout le respect que j'ai pour qui fait des pizzas, s'il veut faire de la pizza, il fait la pizza, il gagne bien, c'est un beau travail, mais ce n'est pas cela que moi je veux non...

Maria et la difficulté de trouver un emploi

[00:01:41.19] 20161020 Maria: Je savais seulement que j'avais besoin de partir, parce que la situation n'était pas bonne et je suis restée un an à chercher du travail après avoir fini le parcours universitaire, j'ai pris, j'ai fini pratiquement, j'ai fait une maîtrise en journalisme, et puis plus rien ne bougeait, même pas une feuille.

Roberto et les nécessités que requiert la famille

[00:00:46.13] 20170411 Roberto: Moi avec ma femme à Genova, une ville... j'y faisais mon doctorat, ma femme tombe enceinte, elle est enceinte et donc moi je me dis : « Maintenant qu'est-ce que je fais? » Et donc j'ai commencé à dire : « Qu'est-ce qu'on fait, on reste en Italie ? Mais du travail il n'y en a pas » alors je vais à une conférence à Toronto, je rencontre celui qui deviendra ensuite le professeur d'université de McGill qui m'invitera ensuite à Montréal et il me dit : « Roberto, moi j'ai un contrat pour toi, si tu veux commencer en janvier ». Donc, après cela ma fille est née en août 2013. Moi je

suis parti par nécessité, je ne suis pas parti pour faire l'explorateur, moi je crois que peu importe qui a sa mère, son père, des frères à la maison reste à la maison, moi, j'ai une fille à faire vivre, elle doit manger tous les jours, ce n'est pas vrai qu'elle mange un jour et qu'un autre non, elle doit manger tous les jours, donc pour trouver du travail, je suis venu ici.

ANNEXE 5 Le parcours de Monica et sa famille

Le récit de Monica qui raconte le parcours de sa famille contraste des trajectoires des autres participants. L'observation pas-à-pas de leur parcours montre comment les revirements se succèdent dans un autre rythme des précédents exemples.

Monica a quitté Rome d'abord pour rejoindre la France avec son nouveau fiancé par crainte de représailles d'un ex-conjoint, donc pour des raisons liées principalement à son environnement personnel et émotionnel. En effet, elle fait très peu référence au contexte collectif italien dans son choix de partir. Sur une période de 10 ans, le couple, devenue famille en cours de trajectoire, a ouvert quatre restaurants dans quatre villes différentes (Nice, une ville d'Irlande, Moncton et Montréal).

Au départ de Rome, Monica rejoint la famille de son conjoint à Paris. Les liens familiaux compliqués avec la belle-famille poussent le couple à revenir vers l'Italie avec un projet d'agrotourisme dans une campagne près de Rome. Ce projet ne va pas de l'avant encore une fois à cause d'un différend au niveau familial. Le couple quitte l'Italie pour une deuxième fois, s'installe à Nice et y ouvre un petit restaurant. Il y reste quelques années et a un premier enfant. Il rejoint l'Irlande opérer un restaurant *fish n'chips*. Un deuxième enfant naît durant cette période et un conflit sépare le couple temporairement. Monica retourne à Nice, une ville, dans laquelle, somme toute, elle se sent bien ; elle aime la mer, la chaleur et la proximité de tous les services, école et commerces d'un quartier comme le vieux Nice. Cependant, elle subit un certain racisme de la part des Français et se voit dérangée par un sexisme envers les femmes. Une nouvelle opportunité surgit, proposée par un oncle du conjoint installé à Mont-Laurier au Québec : appliquer sur un visa de travail délivré par une multinationale (chaîne de restauration rapide). Le conjoint postule pour un poste à Moncton. Il rencontre plusieurs difficultés ; il n'aime pas la nourriture qu'il sert et fait des horaires impossibles lors de son deuxième parrainage par un employeur qui l'exploite. Durant cette période à Moncton, Monica travaille pour un grand hôtel et fait beaucoup d'argent. La famille s'achète une maison et ouvre un restaurant en ville qui fonctionne bien, mais fait peu de profit (la matière première est plus chère à cause de l'éloignement). Monica n'aime pas particulièrement cette ville « grise » « où il n'y a rien à faire ». Pourtant, Moncton est aussi pour elle la ville qui lui a permis de se reposer, de prendre soin de sa santé, en comparaison à la France. Le couple quitte Moncton pour Montréal, une ville qu'il considère comme plus dynamique, avec ses trois enfants et le projet d'ouvrir une nouvelle fois un restaurant.

Du point de vue de Monica, sa famille connaît une mobilité sensiblement différente des autres participants, mais montre un niveau comparable dans la souplesse de la mobilité. Leurs déplacements sont souvent ponctués par des occasions fortuites (possibilités d'affaires, propositions familiales, parrainages d'entreprises, etc.) qu'ils saisissent presque sans hésiter. Comme si, après un certain temps dans une ville, il est tout à fait normal d'attraper la prochaine occasion de partir à l'étranger.⁶² L'échange avec Monica, se développe sur toute la construction du parcours migratoire et a peu retenu les éléments d'attachements et d'ancrage aux différents lieux. Toutefois, on remarque que chaque lieu possède son histoire pour Monica et elle reconnaît les effets de ses contacts avec les différents contextes urbains : elle apprécie les aménagements à échelle humaine de Nice (alentour physique) et moins ceux de Moncton (grise, toujours en voiture et l'unique activité visite de centres d'achat), elle estime se sentir plus reposée dans une ville comme Moncton qu'à Nice où elle se sentait stressée et endurait une situation sociale négative (racisme et sexisme).

⁶² La famille Gentili a eu un restaurant bien établi et fréquenté sur l'avenue du Parc, à Montréal entre 2013 et 2017. En 2018, la famille Gentili pensait s'installer en Thaïlande. À l'automne 2020, la famille a ouvert un restaurant au Mexique.

ANNEXE 6 Mouvements migratoires italiens contemporains⁶³

Perceptions des participants

Il est intéressant de comprendre la réflexion des participants sur leur propre parcours, sur celui des autres et ceux de leurs compatriotes qui ont migré avant eux, des éléments revenus fréquemment dans les entretiens. Comment parlent-ils du phénomène d'immigration ? Qu'en pense la famille du migrant ?

Cette réflexion positionne le migrant dans ce qu'il pense du devenir migrant montrant les différentes façons de concevoir la migration. En déconstruisant les conceptions souvent unilinéaires du parcours migrant, on accède à la complexité de sa situation : comment il se positionne dans un cycle en tant que migrant ou dans le phénomène de l'immigration au niveau global ? Quelles sont les prises de conscience qu'amène leur parcours d'immigration ? Quelles sont les critiques formulées en rapport aux parcours des autres migrants ? Et comment cela les conduit-il à réfléchir à leur propre parcours ? Les perceptions et l'opinion de l'entourage sur le parcours d'immigration du participant ont-elles un effet sur les choix et les décisions de ceux-ci ?

À travers ces extraits les participants livrent un point de vue sur leur propre situation. Un migrant parmi les migrants, rappelant l'importance de voir chacune des trajectoires dans son individualité. Cette section sur la réflexivité des migrants permet de mieux cerner la suite du parcours de vie.

Perceptions de l'immigration par les participants à la recherche : leur trajectoire / la trajectoire des autres

Des migrants privilégiés

Emmanuela se perçoit comme une migrante privilégiée. Elle reconnaît ne pas vivre le même contexte que ses conationaux qui ont migré plusieurs décennies avant elle.

[00:04:54.07] 20160427 Emmanuela: Pour dire, l'éloignement, la nostalgie, ce n'est pas la même nostalgie de qui, j'en suis convaincue, de qui est parti dans les années 50 ou 60. Je me considère aujourd'hui comme une immigrante, de toute façon, expatriée, ça

⁶³ Notons également que l'aspect de l'émigration fait partie historiquement de la construction de la nation italienne depuis la fin du XIX^e siècle. À ce sujet, voir l'ouvrage *Emigrant Nation* de Choate, 2008.

ne me plaît pas comme terme, je n'ai pas encore bien compris qu'est-ce que ça signifie en effet, une immigrée, mais privilégiée, pour le travail que je suis venue faire.

Tout comme Emmanuela, Roberto reconnaît les privilèges de sa catégorie de migrant. Il reconnaît que parmi ceux qui peuvent migrer confortablement comme lui, plusieurs y renoncent quand même. Pour eux, l'éloignement et les commodités de la proximité avec la famille retiennent davantage. Cependant, il voit que le pays produit de plus en plus de migrants.

[00:10:35.20] 20170411 Roberto: C'est vrai que faire l'immigrant, ce n'est pas donné à tout le monde, pas dans le sens du courage, ça va, toujours entre parenthèses, parce que ça dépend de quels migrants on parle. Parce que nous sommes des immigrants de série A, et donc nous pouvons encore voyager en avion tranquillement, avec un film. Ce n'est pas comparable à d'autres types de migrants qui ont tous du courage, mais parmi les migrants de série A, parmi eux, ce n'est pas donné à tout le monde, parce que tu te dis : « moi j'ai mes habitudes, ma maman qui me fait et me donne à manger » ce sont des petites choses stupides, mais à la fin, peu de personnes y renoncent, et bien...peu qui devient toujours plus par contre...

Absence d'une coupure radicale qui force au choix d'immigrer et prise de conscience de sa transformation

Pour Lucia, une transformation s'est établie par les réalisations qu'elle a effectuées dans son parcours. Elle dit que l'immigration l'a transformée et que cette transformation n'a pas été exempte de souffrance. En résumé, elle transmet dans cet extrait qu'elle n'a jamais fait le choix d'immigrer surtout parce que rien ne la forçait à prendre cette décision (guerre, climat d'oppression, etc.).

[01:24:52.25] 20160920 Lucia: Ça doit arriver quand tu es jeune, que tu n'as pas la capacité de t'en rendre compte, parce que c'est vraiment douloureux quand tu t'en rends compte : « Mais qu'est-ce que tu es en train de faire? » ou tu le fais, quand tu as vraiment touché le fond. Il y a cette expérience d'une amie qui est sortie d'une situation économique terrible. Son mari a fait faillite et il savait qu'il ne pouvait pas continuer, elle a pris armes et bagages et a immigré. Si tu ne te retrouves pas dans cette situation de guerre totale ou de quelque chose d'extrême...quelque chose qui n'est pas encore décidé, tu as besoin de beaucoup plus de temps pour te rendre compte de ce qui se passe, parce que tu penses toujours : « ah oui allez, dans un an, je rentre... » Donc, moi, je connais ma souffrance, plus qu'une de mes amies, mais vraiment plus profonde et vraiment plus long, si quelqu'un le sait. Tu sais comment c'était dans le passé, non ? L'Amérique te change totalement ta manière d'être, tu n'es plus cette personne que tu étais avant et tu recommences à zéro, et cela, peut-être émotivement, psychologiquement, a un effet différent.

[01:26:16.20] Interviewer: Parce que c'est graduel, un peu, qu'est-ce qui arrive?

[01:26:19.11] 20160920 Lucia: Non, c'est peut-être mieux de le faire d'un seul coup...

Subalternité du migrant

Lucia raconte une situation dont elle est témoin en Italie. Cette scène la fait réfléchir à la subalternité des migrants. Elle est gênée de comparer sa situation à celle d'un migrant sénégalais en Italie, mais considère tout de même vivre de manière subalterne à Montréal et attribue sa condition au fait qu'elle soit immigrante.

[01:04:41.07] 20160920 Lucia: Quand j'étais à Trieste, je suis allée dans un petit supermarché de mon quartier, et c'était comme toujours. Il y est depuis plusieurs années, il y a toujours un jeune garçon, normalement sénégalais, dehors à la porte du supermarché qui ouvre la porte et il ne fait rien d'autre, toute la journée et il espère que quelqu'un lui donne un peu de monnaie. Un jeune garçon de 12 ans s'avance vers lui, je voyais qu'il était d'une bonne famille, qu'il avait de bonnes intentions, je suppose, par curiosité ou quelque chose qui lui est venu en tête, il lui fait : « mais je peux te demander quelque chose ? Mais comment se fait-il que tu sois venu en Italie ? » Et lui, il fait : « Tu sais, la situation au Sénégal est vraiment terrible », mais je dis cela, mais quelle dignité peut avoir une personne qui reste toute la journée debout, ce n'est pas un travail digne d'un humain. Et je me suis mise aussi à penser, à réfléchir sur moi, c'est tellement quelque chose d'impossible, qui fait presque mal de mettre son expérience avec la mienne ensemble, parce qu'il n'y a rien, ce n'est pas si similaire, mais à la fin, moi j'ai fait un doctorat ici, même pas en Italie, moi de tous les points de vue, j'ai une éducation canadienne, non ? Et je suis en train de faire un travail qui me semble vu de l'extérieur, extrêmement utile et beau. Les personnes n'ont pas idée à quel point, qu'est-ce qu'il y a en dessous... Mais je suis en train de faire un travail subalterne comme le sien, alors on se demande...

Durant son expérience de travail à Toronto, Maria travaille auprès de migrants qui dédient de longues heures chaque jour au travail. Ce que ces migrants sri lankais ont quitté est sans doute pire que ce qu'ils vivent en travaillant plusieurs heures chaque jour, croit-elle. Selon elle, les patrons sont conscients de cette situation et ne mettent pas un frein à ces heures de travail démesurées. Maria prend conscience de l'exploitation des immigrants

[00:01:41.19] 20161020 Maria: et j'ai travaillé au côté de dizaines de Sri Lankais sous-payés comme moi, vraiment obsédés par le travail, changer de vie du Sri Lanka au Canada. Travailler pour eux c'est simplement collectionner le plus d'heures de travail possible, s'acheter une maison, l'hypothèque sur la voiture, donc ils étaient là, morts de fatigue comme des animaux, mais là ils se faisaient exploiter. Les patrons en profitaient parce qu'ils savent très bien quelle est la situation qu'ils ont laissée, et moi, je me suis sentie un peu comme eux, mais après sept heures de travail moi je partais. Et ils restaient, ils faisaient même 13,15 heures, comme ça. Comme expérience cela m'a énormément rapproché des classes exploitées.

Valeur du parcours plutôt que bon ou mauvais choix de l'immigration

Lucia considère que les migrants sont tous différents et construisent chacun à leur manière les rapports avec les nouvelles sociétés dans lesquelles ils vivent. Elle se perçoit en mesure de s'adapter à n'importe quel contexte, elle est à la fois forte et malléable.

[00:35:03.02] 20160920 Lucia: Tu sais, il y a tellement de types d'immigrants, ceux qui prennent tout sur leurs épaules, qui s'insèrent d'une manière plus totalisante, en oubliant d'où ils viennent. Moi, je ne sais pas quel type de migrante je suis sincèrement. Je pourrais vivre n'importe où en comprenant un peu ce qui se passe en dehors, mais aussi, sans doute, je suis transformée par les choses qui viennent de l'extérieur, les choses autour de moi, mais je pense qu'il y a un aspect de moi assez fort...

Dans un exemple d'immigration d'une de ses amies, Lucia critique sa manière totalisante d'intégrer les pratiques canadiennes. Elle voit cela chez son amie comme une manière de renforcer sa décision d'immigration. Lucia réalise pour elle, à travers cet exemple ironique, la valeur de son parcours plutôt que de se poser la question d'avoir pris ou non la bonne décision d'avoir quitté le pays.

[01:26:58.10] 20160920 Lucia: La curiosité de découvrir de nouvelles choses, quand on va dans un endroit avec la curiosité d'essayer des choses, de se sentir un peu plus de l'endroit. Je me souviens d'une amie [immigrée à Montréal] qui est très douée pour cuisiner. D'une certaine façon, elle voit dans le Canada, dans le Québec ou dans Montréal, quelque chose de salvateur et elle ne veut pas que personne ne puisse penser que sa décision n'a pas été la bonne décision et d'abord, elle doit se convaincre elle-même, continuellement, toujours, elle dit à quel point c'est merveilleux le Canada, je me dis « mais voyons, je veux dire... Certainement ce l'est, mais on ne doit quand même pas exagérer » et d'un autre point de vue aussi celui culinaire, cette personne est incroyablement douée dans la cuisine, vraiment de haut niveau, elle a commencé à acheter ce pain Wonderbread, ce pain super mou... Je me dis ; « Mais voyons ! ». C'est certain qu'on doit explorer, essayer une fois, si vraiment tu veux, mais on ne doit pas forcément démontrer à quel point on est intégré, tu dois acheter ce pain (rire)...alors, ce sont toutes ces choses que quelqu'un se crée dans l'esprit pour faire en sorte que la décision soit la bonne décision et... moi, je ne sais pas si ça a été la bonne ou la mauvaise, je sais que ça a été la mienne, c'est la route que je devais faire donc, elle te porte sur un trajet, chaque choix, fait que tu fais un trajet, et le trajet est peut-être plus important que le choix, non ?

Percevoir son immigration dans un cycle

Certains participants ont une familiarité avec l'immigration grâce au passé de leur parenté, ce qui leur donne parfois une idée plus sensible des réalités migrantes. Ils ont aussi une perception d'eux-mêmes dans une trajectoire migrante qui traverse en quelque sorte les générations. Diego se voit être un peu l'héritier d'un cycle de l'immigration. Son grand-père aura migré, a effectué un

retour en Italie, sa mère a su y faire sa vie de classe moyenne, mais lui, fait de nouveau face à un contexte difficile et doit migrer pour trouver une vie meilleure.

[00:42:23.04]20160324 Diego: donc moi je comprends bien la...j'ai toujours entendu parler de ces gens, de ces composantes de la famille élargie, qui ont immigrés et même ma grand-mère elle était immigrée puis elle est rentrée. Mes grands-pères, ils ont fait la même chose, donc c'était normal pour moi. Pour d'autres gens, par exemple en parlant un peu avec Gabriele, Rosa, ils n'ont pas eu ce phénomène de migration dans leur famille, il trouve ça un peu bizarre...moi, je me sens assez proche à ces Italiens qui sont immigrés dans les années cinquante comme ça, parce que je retrouve un peu ma grand-mère, mon grand-père, mes tantes, celle qui est à Toronto et celle qui est à Cleveland.

[00:52:33.15]20160324 Diego: en fait, j'ai un peu cette idée, ici, que franchement c'est une idée de mes parents. En fait mes grands-parents et les parents de mes grands-parents, ils étaient dans une période dans laquelle l'Italie était vraiment *fuckée* donc, ils sont partis ailleurs pour chercher la fortune. Je connais un peu l'histoire de mon grand-père [immigré en Angleterre et revenu en Italie] du côté de ma mère, il est rentré dans le petit village, il avait plein d'argent, il avait plein de *pounds* anglais et en fait il a acheté un immeuble. Plus tard, il y a eu un tremblement de terre, etc. Il a perdu une partie de cet immeuble parce qu'il n'était même pas assuré. Donc mes grands-parents ils sont partis pour améliorer la situation de vie, mais finalement dans ma famille la plupart ils sont rentrés [en Italie], et en fait mes parents, ils ont eu des possibilités [en Italie], sans avoir de diplôme universitaire. En fait, mon père il est à la retraite, il était dans l'armée et ma mère, elle travaille encore et elle est infirmière, donc ils ont un niveau, disons moyen. Ce n'est pas un niveau universitaire, ces hautes études, mais ce n'est même pas primaire, comme mes grands-parents. On est donc parti de loin, on a fait l'argent, on est rentré en Italie pour donner une espérance de vie, pour améliorer la vie de leurs enfants. Et en fait, mes parents, ils y sont arrivés. Là, le problème c'est que l'Italie elle est *fuckée* encore, une autre fois, à la place d'aller en avant on est allé en arrière et donc là, les gens de mon âge, ils sont obligés d'aller à l'extérieur, une autre fois...

L'immigration et les stéréotypes

Anna critique de façon contrastante l'immigration italienne. Ce qui la frappe d'abord c'est ce qu'elle considère comme l'Italie clichée de la nourriture et celle du « pauvre Italien », des images, qu'elle voudrait voir se réinventer :

[00:10:32.05] 20160923 Anna: Et donc, justement les Italiens qui arrivent aujourd'hui ici [Montréal], il y en a plusieurs, comme pour toutes les nationalités, qui viennent à la recherche de la fortune, mais il y a aussi des personnes qualifiées, il y a aussi tellement de personnes, la majeure partie peut-être sont plutôt des personnes qui sont dans l'univers universitaire, qui n'a pas autre chose, et donc il y a encore cette image, ce cliché de l'Italien pauvre qui arrive avec sa barque, moi ça me renverse vraiment... Comme si... Les différentes nationalités étaient pétrifiées dans une image et c'est celle-ci qui doit rester pour toujours, imagine la communauté portugaise, toi non tu l'imagines comme une communauté qui exporte une culture et des surdoués, non tu penses au poulet... J'ai l'impression que les nouvelles générations qui immigreront sont des générations qui veulent complètement couper leur compte avec l'Italie, qui ne veulent plus avoir rien à faire avec leur pays.

Les contradictions de l'immigration

Toujours pour Anna, cette position de « détachement » qu'adoptent souvent les migrants italiens envers leur nation d'origine, de voir l'Italie comme un mélange de précarité envahissante, de rencontres constantes avec des obstacles sociaux est injustifiable et dramatisé de façon exagérée. Elle transmet aussi l'idée que le monde entier est un grand village, et on ne peut croire qu'une nation d'accueil s'ouvre uniquement aux meilleures opportunités. Elle montre les paradoxes entre le discours et les réalités vécues par d'autres immigrants italiens récents qu'elle a rencontrés à Montréal :

Anna : Vraiment, ça ne me va pas, mais pas pour ça, pour moi l'Italie n'est pas un pays qui me dégoûte, j'ai découvert que les personnes immigreront pensant vraiment que l'herbe soit plus verte chez le voisin, mais ils ne savent pas de quoi ils parlent [...] il y a quelques mois, je parlais avec une dame, elle a immigré avec son mari, il y a 4 ou 5 ans en disant : « ahh, parce que moi, je ne retournerais jamais en Italie, parce que je veux donner un meilleur futur à mes enfants, parce que l'Italie est un pays dégoûtant et surtout parce que moi je n'ai pas eu les possibilités que je mérite ». Même chose pour un jeune homme, il disait : « moi je suis diplômé en finance, en Italie j'avais seulement des contrats à court terme, c'est assez, je ne veux plus rien savoir de l'Italie, moi ici je suis très heureux ». Tous les deux travaillent chez Milano (sur la rue Saint-Laurent à Montréal), au supermarché [...] qu'ils s'étaient réalisés ici. Et moi je me suis mise à rire parce que j'ai compris que cela est justement une critique pour critiquer, elle n'a pas de sens leur critique. C'est-à-dire que tu critiques un pays, parce qu'il ne te donne pas la possibilité de travailler à un poste permanent dans la finance et tu viens ici, disant que finalement ici, tu es satisfait, mais tu travailles dans un supermarché et de ce fait, je lui ai dit : « mais tu sais, tu n'étais pas capable de trouver un travail dans un supermarché en Italie ? Il me semble que tu n'as pas réalisé ton rêve. », lui m'a répondu : « Et oui, mais potentiellement, je pourrais », « mais potentiellement tu ne le fais pas ». C'est pour ça que je te dis que les Italiens critiquent pour critiquer, ils ne se rendent plus compte.

Interviewer : mais peut-être aussi après avoir fait le choix de refuser tes conditions en Italie tu te dis : « ah, no...

Anna : Désormais...

Interviewer : je dois accepter mon choix et ma situation ».

Anna : il doit accepter. C'est clair que c'est un peu paradoxal. Il y a cette femme qui disait : « moi je viens ici pour donner un meilleur futur à mes enfants. » Spontanément je lui ai dit : « regarde, tout ce que tu veux...mais l'Italie n'est pas un pays en guerre. Tes enfants pouvaient grandir heureux et avoir une enfance sereine et être en contact avec la famille, grandir avec une bonne instruction parce qu'en Italie il y a quand même une bonne instruction et une fois adulte, s'ils doivent partir, ils le feront. Ils peuvent partir tranquillement. » j'ai poursuivi : « Ce n'est pas que toi tu dois amener tes enfants dans un pays étranger pour les faire étudier, parce que désormais, tous partent, tous les jeunes partent à l'étranger pour étudier, ce n'est pas certain que tes enfants restent avec toi au Canada. Peut-être qu'ils retourneront étudier en Italie ou en Europe, parce que moi je suis partie étudier en France et ma mère n'a pas eu besoin de m'y amener.

J'ai voulu le faire, je l'ai fait » et donc, je n'ai pas compris le sens de ce choix. Je comprends une personne qui me dit « je viens de la Syrie », mais l'Italie n'est pas un pays en guerre. C'est pour cela que je pense que les Italiens devraient se réapproprier la capacité de relativiser, parce que je pense que dorénavant ils se sentent comme les pauvres petits de la situation, comme s'ils étaient les plus malchanceux du monde. Il y a pire, il y aura mieux, mais il y a pire, vous n'êtes pas si mal, à vivre dans un pays qui même avec des problèmes politiques, ses problèmes économiques, mais vous n'êtes pas en guerre et vous êtes tranquilles, que si vos enfants veulent un futur meilleur, ils partiront, ils le feront seuls et pas besoin, oh mon Dieu, de renoncer à la maison, à la famille et tout. C'est ce sens du tragique qu'ont les Italiens que vraiment je ne supporte pas, je ne supporte pas et ils sont tragiques, vraiment tragiques, on peut immigrer à l'étranger sans avoir besoin de...justement...le mot ne me vient pas en italien...de rabaisser...ce que tu avais avant. [...] Relativisé parce qu'il y a pire et des problèmes tu en rencontreras plusieurs ici aussi...

La valeur des rôles ici et là-bas : confondre les réelles opportunités avec le désir de sensation de liberté

Un autre point intéressant ressorti du discours d'Anna est celui de voir que les occupations d'un emploi x, l'exemple utilisé est celui de serveur, dans un pays d'accueil ne possède pas la même valeur que dans le pays d'origine. Certains métiers dévalorisés dans le pays d'origine gagnent en importance lorsqu'ils sont occupés dans un pays étranger.

[00:47:17.04] 20160923 Anna: je veux dire, ce sont simplement des personnes qui, d'après moi, s'en vont, qui ont envie de vivre des choses différentes, de se sentir plus grandes, plus responsables, de s'éloigner d'un certain modèle familial, d'un certain modèle culturel, même si c'est aussi de se sentir un peu plus serein du point de vue de l'emploi, mais, jusqu'à un certain point parce que tu sais combien d'Italiens à l'étranger font les serveurs au restaurant ? Il pourrait faire la même chose en Italie. C'est la même chose. Je parlais avec une jeune femme, elle me disait : « hey, » cette jeune femme est allée vivre deux ans en Australie « et oui, les opportunités de travail là-bas, c'est incroyable », elle est serveuse. En Italie, elle avait étudié et en Australie, elle faisait la serveuse, mais d'après moi c'est une condition mentale, tu es esclave de cette sensation de liberté, mais non pas des opportunités de travail que tu as, parce qu'ils sont très peu à réussir vraiment à faire leur place à l'étranger, toi tu es esclave de cette sensation de... Il n'y a rien de mal là-dedans, tu vis bien comme ça, mais ne me le vends pas comme une grande opportunité de travail, tu fais le serveur, qui est un travail très digne, mais ne me dis pas que tu ne pouvais pas le faire en Italie. Si tu fais le serveur au Canada ou en Australie, tu n'es pas entre guillemets malchanceux, de faire le serveur, tu es quelqu'un qui a eu le courage d'aller à l'étranger, qui, pour vivre, fait le serveur, c'est-à-dire d'assumer une signification complètement différente et pendant qu'en Italie oui tu es seulement malchanceux, mais tu comprends que c'est quelque chose de complètement malade parce que tu fais exactement [la même chose]. Mais pourquoi les gens qui choisissent cette route ne le font pas en Italie ? Parce que toi, oui tu veux te reconvertir, pourquoi ne le fais-tu pas ? Tu ne peux pas le faire chez toi ? Parce que tu sens ce besoin de le faire à l'étranger ? Je veux dire pourquoi en Italie ça ce serait sous-estimé pendant qu'à l'étranger, c'est une réussite, qu'est-ce que ça change... ?

Les participants ont transmis plusieurs points de vue, depuis leur propre trajectoire, sur des éléments importants qui permettent la construction d'un portrait situant le migrant dans le phénomène large de l'immigration. D'abord, les participants constatent faire partie d'une catégorie privilégiée de migrants (Roberto et Emanuela), par rapport aux Italiens ayant migrés avant eux dans le passé et les réfugiés qui traversent des conditions difficiles de migrations. Cette situation privilégiée, qui ne force pas à migrer, rend les décisions et les choix des migrants plus complexes et moins tranchants. Ils réalisent ainsi les transformations de la trajectoire sur eux-mêmes que rétrospectivement et parfois avec tourment (Lucia). D'autant plus que les sacrifices liés aux déplacements se cumulent avec le temps et on voit, malgré les efforts d'adhésion aux conformités locales (obtention de diplômes), se creuser une position de subalternité dans la société d'accueil. Ces choix de migrer, qui ne sont jamais tracés de façon claire, mettent l'accent sur la valeur du parcours plutôt que sur l'aspect de bonne ou de mauvaise décision d'avoir quitté. Le migrant se situe dans un cycle d'immigration s'inscrivant dans une vision d'ensemble de l'immigration italienne dans l'histoire et dans l'espace (famille à l'étranger, existence de petites Italie, etc.). Une position critique se développe face à des représentations parfois dégradantes et limitées de stéréotypes personnifiés parfois par les individus issus de l'immigration italienne. Une participante mettra de l'avant l'illusion de l'immigration pour le migrant qui concentre et exagère les aspects positifs d'avoir migré aux aspects négatifs d'avoir quitté le pays, faisant même accepter des fonctions dans la société d'accueil, fonctions d'un rôle qui n'aurait pas accepté occuper en Italie. Comme si l'immigration justifiait l'acceptation du rôle de subalternité au sein de la société d'accueil. La migration serait plutôt associée à l'atteinte d'une liberté et d'une indépendance plutôt que de présenter de réelles avenues d'opportunités correspondantes aux compétences des migrants. Ces perspectives sur l'immigration par les migrants mériteraient d'être approfondies dans l'analyse de leur trajectoire.

Perceptions de l'entourage sur le départ des participants et le devenir migrant

Plus près de lui ou d'elle, les propos de la famille ou des amis sur l'immigration font partie de la réflexion durant le parcours et peuvent avoir une influence importante sur la mobilité des participants. Certains se voient parfois à la croisée des chemins, aux côtés des autres qui décident de rester. D'autres auront résisté à l'opinion de la famille et des parents qui souvent n'acceptent pas facilement de laisser partir un enfant à l'étranger.

Les parents : estimer et espérer le retour

Les parents de Diego interprètent son parcours migratoire comme temporaire, ils croient qu'il s'agit du temps des études et au moment de conclure, il rentrera à Bologne, du moins sur le continent européen, ce qui les rapprocherait. Ils prennent souvent le pouls du rythme d'avancement comme pour comprendre le moment du retour. Diego a une idée différente.

[00:13:34.04]20160324-Diego : ma famille a l'idée...en fait, elle me connaît, elle sait que j'aime aller loin. Quand j'étais plus petit [mes parents] m'ont toujours empêché de le faire, donc ils savent que mon esprit c'est celui d'aller loin voyager, explorer, par contre oui, ma famille elle n'aime pas, que je sois si loin et pour eux encore maintenant il me demande : « alors, tu as fait les publications et alors, le PhD, ça marche? » surtout: «ça avance? » et « tu as passé l'examen si tu as des cours à prendre ? » parce qu'ils ont l'idée que ça, c'est la période du PhD, plus vite tu vas terminer, donc pour eux c'est donc dans 4 ans. Pour eux l'idée c'est que moi je vais rentrer, peut-être pas dans la même ville, Bologne, mais au moins l'Europe, ils espèrent, au moins l'Europe, si c'était à Bologne ça serait encore mieux, mais moi j'ai essayé de leur dire : « on ne sait pas, ça dépend de l'économie et de l'Europe ».

Culpabilité des parents : « tu vois, maintenant, mon fils il est reparti »

En se percevant dans un cycle de l'immigration, Diego comprend que la culture et l'éducation en Italie ont connu une évolution positive. En revanche, il observe que les niveaux de vie sont sur une grande pente descendante. Il est aussi conscient de la culpabilité que peuvent ressentir ses parents, particulièrement sa mère, en rapport à son départ à l'étranger.

[00:52:33.15]20160324 Diego : alors tu vois ma mère, je pense que dans son cœur elle pense: « tu vois mon père, ma mère, ils ont quitté l'Italie, ils sont allés en Angleterre » là c'est encore plus difficile parce qu'ils sont arrivés et ils ne parlaient pas l'anglais, alors que moi, au moins je parlais l'anglais, le français ici. [Eux] avec un niveau scolaire primaire primaire primaire, ils savaient juste lire et faire les calculs de base et c'est tout. Donc, je pense que pour eux c'était encore plus difficile que pour nous, mais ils l'ont fait pour vivre mieux, donc ils sont rentrés, ils nous ont donné la possibilité de vivre mieux avec le boom. « Et nous qu'est-ce qu'on a fait ? » je ne sais pas s'ils se sentent coupables avec ça, mais nous, on n'a pas réussi à continuer à atteindre le bon niveau. En fait oui, on a donné le bon niveau parce que mes grands-parents, ils avaient le primaire, ma mère elle avait le cégep spécialisé au premier niveau d'université et moi j'ai presque un doctorat, donc on a avancé au niveau culturel, mais au niveau du boulot et du bien-être, on a reculé en fait, donc elle [ma mère] se sent un peu coupable de ça, elle se dit: « ma mère [grand-mère de Diego] elle est partie et elle a travaillé beaucoup pour avoir ce qu'elle a, elle m'a donné à moi et moi tu vois peut-être que je l'ai gaspillé, parce que tu vois mon fils maintenant il est reparti encore pour trouver quelque chose de mieux, qu'ici il n'a pas trouvé, ou il n'arrive pas à trouver » donc, je pense un peu que l'immigration, ça saute un peu une génération..

Préparation des parents

Rosa a préparé ses parents durant quelques années à l'éventualité de son départ. Malgré leur opposition au projet au début et même au refus de se déplacer pour lui rendre visite en Amérique, ils rendront visite à leur fille à Montréal quelque temps après son arrivée.

[00:52:01.12]160408 Rosa: Moi je les ai préparés pendant deux ans oui, mentalement, psychologiquement, au début : « ah ça me plairait » et puis, « il me semble que j'essaie de faire la demande » et mes parents : « ne pense pas que nous allons venir te voir là-bas » toujours comme ça, au contraire ils sont venus ici en juin dernier parce que je me suis mariée et comme cadeau, l'argent que tout le monde nous a donné nous l'avons donné en cadeau, deux billets, donc ils ne pouvaient pas dire non... Donc ils sont venus ici pendant tout le mois de juin, et je dois dire ils ont vu comment c'était, et ils étaient plus tranquilles, oui, ça me fait très plaisir, même pour eux.

Maintenir le contact avec l'entourage : responsabilité du migrant idéalisé

Les parents d'Emanuela sont décédés, c'est donc plutôt du rapport avec ses amis dont elle parle et de la responsabilité du migrant à maintenir les contacts avec eux.

[00:01:38.11] 20160427 Emanuela: Moi je n'avais plus de famille donc, je n'avais pas vraiment de raison de revenir en ce sens, mais pour compenser, une belle communauté d'amis que j'avais laissés et desquels j'ai appris que qui s'en va, qui part, inévitablement est celui qui prend soin des rapports, parce que les amis restent, comment dire?... À idéaliser, à te considérer, plus qu'à t'idéaliser, à te voir comme très chanceux, à te considérer quelqu'un de très chanceux. Donc celui qui part, son devoir est de maintenir les rapports, ce qui veut dire, qui va à l'étranger s'endette d'une responsabilité, une responsabilité en plus par rapport à ceux qui restent, c'est un peu la culpabilité de qui a laissé, parce qu'il est parti et donc en partie, il a trahi, c'est à prendre avec beaucoup de discrétion ce que je suis en train de te dire, et en partie, d'après moi il y avait encore un peu l'image de qui s'en va chercher fortune et trouve fortune à l'étranger.

Influence des perceptions de la famille sur le déroulement de la trajectoire

Pour Maria, sa famille a beaucoup d'influence sur un éventuel retour lui remettant en lumière sa solitude à Montréal loin de ses proches. La question de la direction de sa trajectoire se pose avec émotion.

[00:36:56.27] 20161020 Maria: un peu mes parents me demandent de revenir, je veux dire, ils voient *the big picture*, ils ont une vision plus grande, ils disent « les années passent et vous grandissez, qu'est-ce que tu fais là-bas toute seule? Reste ici ? » Qu'est-ce que je dois faire, merde... ?

Les parents des participants et les proches ont un poids important dans la vie des migrants et leur choix de vie, bien qu'ils soient porteurs de la décision et que les participants ont tous décidé de partir. L'entourage à sa propre perspective sur ce qu'est en train de vivre l'enfant ou le migrant en parlant du temps prévu des études, ou en mettant en relief la sensation d'éloignement et de solitude du migrant. Pour les proches amis, celui qui est parti a de la chance et s'il est parti c'est parce qu'il trouvera mieux ailleurs qu'en Italie. Le migrant est responsable de maintenir contact avec l'entourage.